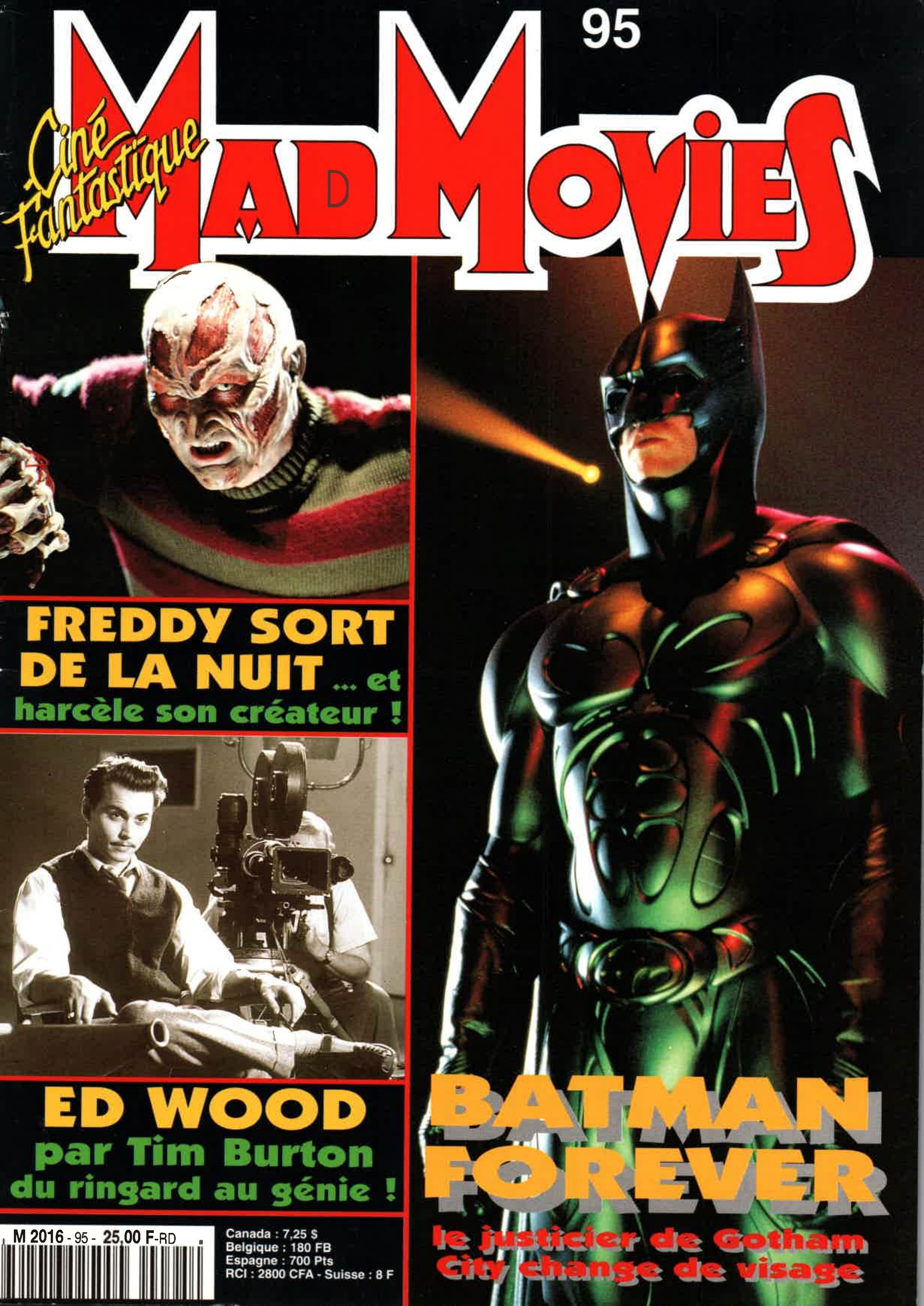

95
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
FREDDY SORT DE LA NUIT ... et harcèle son créateur !
ED WOOD par Tim Burton du ringard au génie !
BATMAN FOREVER
le justicier de Gotham City change de visage
M 2016 - 95 - 25,00 F-RD
Canada : 7,25 $
Belgique : 180 FB
Espagne : 700 Pts
RCI : 2800 CFA - Suisse : 8 F

CAP SUR L'AVENTURE

il existe encore des terres inexplorées...



Caraïbes 1991



Kenya 1889



FRANÇOIS SARKEL
LA VALLÉE TRUQUÉE
PÉROU 1995
FLEUVE NOIR

Pérou 1995



Sibérie Orientale 1994

Collection
AVENTURES ET MYSTÈRES

À partir du 23 Mai

INÉDITS
29 F

FLEUVE NOIR



Sommaire

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 95

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Plein les Mirettes Associated

Photogravure
Black Jack

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mai 1995

Comission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Valérie Auvepre - Carole Chomand - Michèle Darmon - Carlos DaSilva - Nathalie Dauphin - Laurent Erre - Sylvie Forestier - François Guerrar - Nathalie lund - Shelly Josias - Sarah Kirk - Clément Lavallard - John Martinez - Floriane Mathieu - Christine Nicolay - Peter Parker - Tony Pines - Pascale Renou - Terry - Dominique Veyret

4 - Notules Lunaires et Éditorial

10 - Tous aux Manifs, Abonnement

12 - Batman Forever

Auteur des deux premiers, Tim Burton passe la main à Joel Schmacher (**Génération Perdue**, **Chute Libre**) pour le troisième opus des aventures du «caped crusader». Parmi les changements notables, Val Kilmer remplace Michael Keaton, Robin fait son apparition, et un esprit fun conjugué à une forte dose de gadgets dégagent en touche les tendances maniaco-dépressives des protagonistes de Tim Burton. Un retour à la normalité qu'on jugera en temps voulu...

16 - Le Village des Damnés

La reconnaissance, enfin, pour John Carpenter, dont le dernier film se vend aux États-Unis sur son nom. Ce nouveau **Village des Damnés**, qui corrige très subtilement et le roman dont ils s'inspire et le classique anglais des années 60 qu'il remake, peut se voir comme le signe de la maturité de John Carpenter qui, après les tourments de **L'Antre de la Folie**, a trouvé sa place à Hollywood... Présentation du film, et interview de Christopher *Superman* Reeve, héros en danger face à de dangereuses petites têtes blondes...

20 - Ed Wood

«Le plus mauvais cinéaste de tous les temps» méritait bien un film. Et c'est l'un des meilleurs réalisateurs d'aujourd'hui qui s'y colle : Tim Burton. Le résultat est un chef-d'œuvre absolu qui défend la création artistique en termes de volonté, détermination, obstination, entêtement, même, et surtout lorsque cela débouche sur la nullité ultime. Interviews de Johnny *Wood* Depp et Martin *Lugosi* Landau, comblés par l'expérience...



Batman Forever



Ed Wood

28 - La Cité des Enfants Perdus

Les duettistes de **Delicatessen** remontent au créneau et volent au secours d'un fantastique français en panne. Argument de leur voyage extraordinaire : un savant fou vole les rêves des enfants !

30 - Freddy Sort de la Nuit

A priori, Wes Craven revient vers sa créature, Freddy. Mais ne serait-ce pas Freddy qui a rattrapé Wes Craven ? C'est ce que se demande le réalisateur, en quête d'identité et désireux de répondre à des questions personnelles qui le tarabustent, dans cette sixième suite pas comme les autres des **Griffes de la Nuit** qui mélange réalité et fiction.

38 - Porco Rosso

Défini comme le Walt Disney japonais, Hayao Miyazaki arrive enfin dans l'hexagone, accompagné d'un cochon pionnier de l'aviation, un héros intrépide entre Indiana Jones et Saint-Exupéry !

42 - Le Mambo du Manga

Bubblegum Crisis, **Kojirô !**, **Gunmm**, **Oh my Goddess !**, **Urotsukidoji II**, **Cyber City - Oedo 808**... Vampires de l'espace, monstres punks, démons lubriques, walkyries sexy, écolières adeptes du grand écart... Le manga continue à imposer ses délires aigus à des hordes de fans qui en redemandent. Tant mieux !



Fred Olen Ray : Attack of the 60FT Centerfolds

46 - Fred Olen Ray : Symphonie en «B» mineur

Plus de 50 films en dix ans ! Producteur, réalisateur, scénariste, Fred Olen Ray ne fait pas d'économie d'énergie. L'économie, il la réserve aux moyens mis en œuvre ! Des petits budgets pour des films qui veulent beaucoup en montrer. Des films authentiquement «bis»...

53 - Vidéo et Débats

58 - Tonton Mad Vs the Flying Jaquette

60 - Ze Craignos Monsters

62 - Ze Mad Rubrik

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces



Freddy Sort de la Nuit



«Le Mambo du Manga» : Gunnm



Notules Lunaires

■ Retour au fantastique pour Roman Polanski. Non pour le remake de **L'Ile du Docteur Moreau** qu'il aurait pu réaliser à la demande de Marlon Brando, mais qu'un vieux contentieux avec les autorités américaines (des accusations de viol sur la personne d'une mineure) l'empêche de mener à terme au profit de Richard Stanley (qui ne violait personne ce jour-là...), mais pour un autre remake, **Le Portrait de Dorian Gray** d'après un roman d'Oscar Wilde.

■ Candidat à la fortune de Freddy Krueger et autres monstres-vedettes récents, **Pumpkinhead**, alias le **Démon d'Halloween**, ne devrait pas dépasser le cap 2 de ses déboires d'outre-tombe. Commencé par Tony Randel, viré par les producteurs, et bouclé par Jeff Burr, mercenaire de la séquelle, **Pumpkinhead II** raconte une de ces histoires mille fois racontées. Durant une sinistre nuit, Jenny Braddock et ses amis réaniment une créature infernale du terroir, le Pumpkinhead. Bête et méchant, le monstre décime illico quelques habitants de la ville voisine. Au shérif, père de Jenny, de renvoyer la chose aux ténèbres d'où elle est issue, une bête qui adoucit son comportement lorsque les protagonistes l'appellent Tommy. C'est l'atelier de maquillage K.N.B. qui reprend la confection du monstre imaginé et mis en scène par Stan Winston. Quant à la distribution, elle inclut la mignonne Ami Dolenz, la gironde Linnea Quigley, Andrew Robinson, Kane Hodder (interprète régulier de Jason), et, moins coutumier du genre, Roger Clinton, le petit frère de Bill !

■ Le méga **Godzilla** que produit *Tri-Star* ne crache que des étincelles à l'heure actuelle. Impossible de serrer le budget au-dessous des 130 millions de dollars. Fragilisé par quelques récents échecs commerciaux, le studio ne désire pas miser plus de 100 briques US sur le retour du dragon japonais. Frustré de ne pouvoir matérialiser tous les délires de son imaginaire, le hollandais Jan de Bont (**Speed**) abandonne la bête titanesque à son destin. L'inflation gargantuesque du budget de **Waterworld** (dans les 170 millions de dollars suite à une avalanche de calamités) a probablement pesé sur la décision des bailleurs de fonds de *Tri-Star* qui ne tenaient pas à voir le **Godzilla** incendier des valises entières d'oseille ! Et si on appelait Roger Corman ?

■ Après l'association Walter Hill/Joel Silver/David Giler/Richard Donner à l'origine de la série télé ***Les Contes de la Crypte***, voici l'union Tim Burton/Francis Coppola/Oliver Stone dont le mariage devrait aboutir à la série ***Weird Tales***, issue d'un "pulp" très prisé dans les années 30 et 40, dont les dénominateurs communs étaient le fantastique, l'humour noir et un sérieux grain de folie. Plus qu'une simple série, ***Weird Tales*** devrait se présenter sous forme de téléfilms que programmera la chaîne câblée *HBO* qui, de **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds** à **Full Eclipse**, œuvre dans le genre. Dans le créneau, les frères Tony et Ridley Scott travaillent en commun pour la chaîne câblée *Showtime* sur la série ***The Hunger***, anthologie d'histoires fantastiques dont les épisodes s'inspirent d'écrivains comme Harlan Ellison, David J. Schow, F. Paul Wilson et Robert Bloch.

Editorial

« *Cher monsieur, Je m'adresse à vous pour vous remercier. Vous remercier de ce que vous faites au service de notre pays pour l'aider à retrouver le chemin de la croissance économique, de l'emploi et de la formation des jeunes. Depuis 1993, la France est sortie de la récession, le chômage a commencé à diminuer. Je sais que c'est à vous, à votre courage, à votre esprit d'entreprise, que nous le devons*».
C'est beau, non ? Et comme après une symphonie de Beethoven, le silence qui suit est encore de Beethoven. On reste scotché.
Mais oui, c'est à moi que ces compliments sont destinés, parfaitement. Et d'abord, je vous prierais de m'appeler Maître et d'ôter votre béret lorsque vous m'adressez la parole.
Mais qui a pu percevoir autant de qualités, habituellement dissimulées chez moi par un excès de modestie naturelle ? Je vous le dis tout de suite, vous ne trouveriez jamais : Edouard Balladur ! Si, si, d'ailleurs il signe lui-même. Enfin, c'est comme sur les étiquettes de confitures *Bonne Maman*, cela imite la signature manuscrite, ce qui, en pleine crise de réalité virtuelle, revient pratiquement au même, vous en conviendrez.
Il m'écrit pour me tenir informé de son bilan passé et de son projet futur, dont notamment l'allègement des charges fiscales et sociales qui me permettra d'économiser au moins 10% du coût global d'un emploi payé au SMIC. En clair, si je suis assez rascal au point d'exploiter un gars payé moins cher que le prix moyen d'un loyer actuel, je vais m'en mettre plein les fouilles. C'est trop de bonheur d'un coup. Où est-ce que je signe ?
Justement, voici la réponse. Joint au courrier, un bulletin à retourner à la permanence du Ministre candidat me demande si, vraiment, je souhaite apporter ma contribution financière à la CSPEB (Comité de Soutien de Paris à Edouard Balladur), me rappelant que seuls les dons des personnes physiques sont autorisés. J'ai beau être très physique, je vais quand même envoyer cinq francs de la part de *Mad Movies*, si ça pouvait contribuer à la mise en examen du suspect, je n'aurais pas perdu mon argent.
Je vous parlerais bien des élections, mais à l'heure où je trace ces lignes, je ne connais pas le nom de l'heureux élu, contrairement à vous qui les lisez une semaine plus tard. D'où un net sentiment d'infériorité et la peur de dire des bêtises. Déjà que j'annonçais il y a précisément un an la défaite du même Balladur (dans la *Mad Rubrik* du n° 89, et ceci en pleine hystérie pro-balladurienne, rappelez-vous...), je préfère m'abstenir aujourd'hui, autant de clairvoyance pourrait bien nous mener au procès pour sorcellerie.
Mais la peur de dire des bêtises empêche-t-elle le besoin de parler ? Pas du tout, voyons, ça se saurait, sinon... Prenez Schwarzenegger, par exemple (dans des propos officiels tenus le 4 avril dernier) : «*Euh oui, si les Français défendent ainsi l'exception culturelle, c'est pour mieux dissimuler la médiocrité de la production cinématographique européenne. D'ailleurs, lorsqu'un de leurs films aborde un sujet original, nous sommes obligés de le retourner aux U.S.A. pour en faire un succès mondial*». Fort, non ?
Merci pour l'ostracisme culturel et la mégalomanie chronique. Comme quoi on a toujours les héros qu'on mérite. Du coup, entre Schwarzenegger et Balladur, j'hésite...
Et si on faisait **Terminator 3** avant lui pour lui apprendre la tolérance ? Comment, Doillon n'est pas libre ? Nous voilà frais !

Jean-Pierre PUTTERS



■ Il reste toujours des courageux prêts à rallonger encore un peu la filmographie déjà impressionnante des monstres de Frankenstein. Le maquilleur Mark Williams (une flopée de séries Z) rabaisse l'âge de raison de l'apprenti-sorcier imaginé par Mary Shelley. À dix ans, Bobby Frank hérite d'un parent éloigné, Victor Frankenstein, du monstre construit par ses soins. Le gamin se lie d'amitié avec la débonnaire créature, ce qui n'est pas du goût de ses parents ni de ses concitoyens. Les ennuis commencent, mais heureusement tout est bien qui finit bien dans ce **Kid Frankenstein** conçu pour la famille.



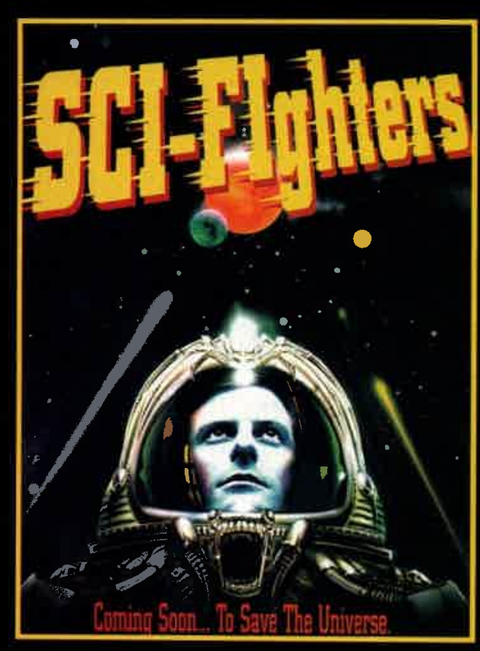
LES MONDES VIRTUELS

Les **Cobaye** se suivent, mais ne se ressemblent pas forcément. Malgré son gros succès, **Le Cobaye** n'entraîne pas dans le sillage d'une incontournable séquelle ses principaux acteurs. Stephen King d'abord. Interdiction d'utiliser le nom de l'écrivain sous peine de poursuites judiciaires. Pierce Brosnan ensuite. Appelé pour incarner James Bond dans **GoldenEye**, il cède son poste à Patrick Bergin. Le réalisateur Brett Leonard ensuite. Des engagements auprès des grands studios lui interdisent la mise en scène de **Lawnmover Man 2 : Jobe's War** qui incombe donc à Farhad Mann dont le curriculum-vitae intègre quelques épisodes de la série **Max Headroom** et l'excellent pilote du vampirique **Nick Knight/Midnight Cop**. Volatilisé aussi du générique Jeff Fahey, le simple d'esprit devenu croquemitaine de la réalité virtuelle, qui passe le témoin à un certain Matt Frewer (**Le Fléau**). **Lawnmover Man 2 : Jobe's War** embraye sur Jobe, rescapé de l'explosion du laboratoire du Dr. Angelo. Soigné par Cori Platt, Jobe ne retrouve que laborieusement la mémoire, défiguré qu'il est et privé de l'usage de ses jambes. Si les intentions de Cori Platt sont pacifiques, en revanche son boss, grand patron de *Virtual Light Uplink*, voit dans les possibilités du survivant un bon moyen de dominer les autoroutes de l'information (comme Bill Gates, le patron de *Microsoft* ?). La capacité de Jobe à devenir une créature cybernétique psychotique combinée à l'invention d'une puce capable de contrôler tous les systèmes informatiques pourraient aisément donner à ce capitaliste ambitieux un pouvoir illimité. Inventeur de la puce dans un but pédagogique, Benjamin Trace, et Peter, un copain teen-ager, essaient d'empêcher le très gourmand Jonathan Walker et son allié de mettre leur plan à exécution. A eux de se jeter dans la réalité virtuelle de quelques programmes plein de ressources, propices à "*des effets spéciaux inédits*" dixit la production.



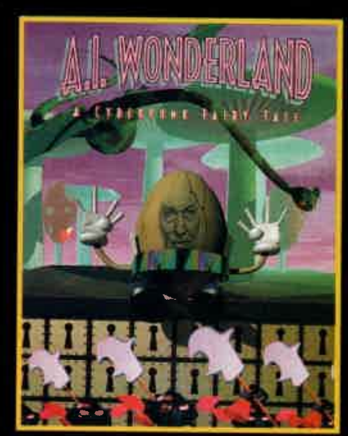
Jobe (Matt Frewer), usager des autoroutes de l'information.

■ Lorsqu'il ne tourne pas des séries B sexy, Jim Wynorski produit d'autres séries B. **Sci-FIghters** par exemple, "*une combinaison de **The Thing**, **Terminator** et **Alien***" dixit le producteur lui-même, dont l'énumération pourrait aussi inclure **Hidden**, **Invasion Los Angeles** et **Lifeforce**. On ne saurait le contredire à la lecture du synopsis. Ainsi, le cadavre de l'affreux criminel Adrian Dunn renferme un parasite extraterrestre. Ramené d'un pénitencier lunaire à Los Angeles, le corps se métamorphose sous l'influence du virus intelligent, un microbe qui se transmet notamment lors des rapports sexuels. Objectif du cerveau alien derrière cette contagion : modifier l'atmosphère de la Terre afin que de nouveaux locataires s'y installent. Un flic coriace, Cameron Grayson, membre de la SCI-FIghter Squad, tente d'enrayer la progression de l'invasion. Pas très original. On peut espérer, au mieux, de bons effets spéciaux

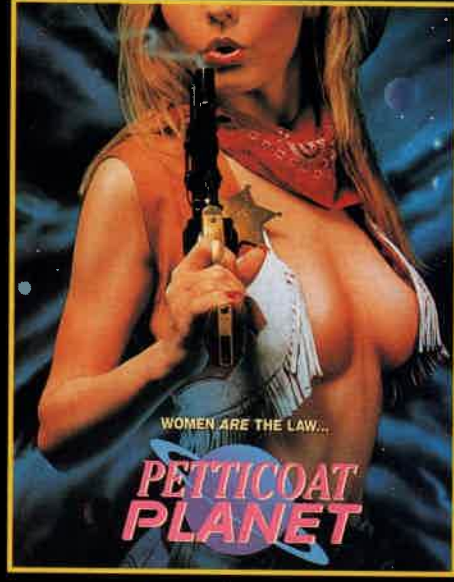


■ Le réalisateur de **Aliens** produit le troisième film du réalisateur de **Alien 3**. Ça se passe dans **The Crowded Room**, un vieux projet de James Cameron, soudain permis par le désintéressement au niveau du salaire de David Fincher et de Brad Pitt, interprète d'un schyzophrène doté de 24 personnalités différentes.

■ Régulièrement, le cinéma ou la télévision s'intéressent à Lewis Carroll. A l'aube du troisième millénaire, tandis que les nouvelles images promettent l'ouverture des portes de nouveaux espaces visuels, Christopher J. Burdick adapte **Alice au Pays des Merveilles** et **Derrière le Miroir** à l'univers de la science-fiction cyber-punk dans **A.I. Wonderland** qui signifie autant «Alice in Wonderland» que «Artificial Intelligence Wonderland». Tout naturellement, le film se déroule dans un futur lointain dominé par les autoroutes de l'information. Jabberwock est, dans ce monde, le premier ordinateur doué d'une intelligence autonome. Le maître du monde, c'est lui, d'autant plus puissant que tout un chacun peut se brancher sur sa mémoire par l'intermédiaire d'une puce. Un groupuscule de rebelles au pouvoir tyrannique de Jabberwock imagine un plan pour libérer l'humanité : pénétrer dans le dédale de son intellect pour y greffer un virus informatique. Dès lors, toute l'intrigue de ce projet à un stade très avancé reprend les personnages et situations chers à Lewis Carroll. Le lapin blanc, le chat qui sourit, l'heure permanente du thé, la Reine de Cœur... Détail d'importance : **A.I. Wonderland** comptera parmi les premiers films de fiction de long-métrage interactifs, mêlant l'animation infographique à des extraits des précédentes versions d'**Alice au Pays des Merveilles**.

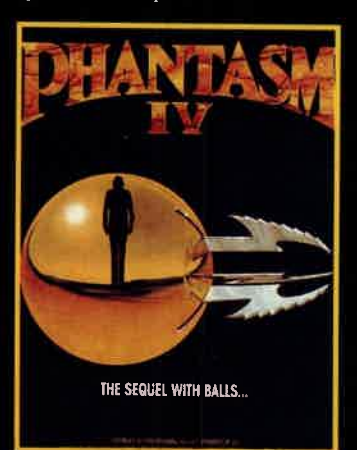


■ *TorchLight*, la branche sexy de la *Full Moon Entertainment*, continue à pourvoir le marché de la science-fiction kitsch plus inspirée par l'anatomie de jolies extraterrestres que par l'illustration classique du genre. Bastion incontournable de *TorchLight*, David De Coteau (caché derrière le pseudonyme de Ellen Cabot) lui fournit un **Petticoat Planet** du meilleur aloi. Son héros : une sorte de camionneur spatial, Steve Rogers, lassé par un job ennuyeux. Un beau jour, il s'écrase à la surface d'une planète à priori déserte. Lorsqu'il se réveille du choc, Steve Rogers saute de bonheur de se retrouver à Puckerbush Gulch, une authentique ville western à la seule différence qu'elle est uniquement peuplée de femmes. Des créatures pas farouches qui boivent du whisky, dégainent, jouent au poker et qui n'ont pas vu un homme depuis vingt ans. Un film qui s'annonce aussi propice à des strip-teases non-stop façon **Les Créatures de l'Au-Delà**, le seul émissaire *TorchLight* à avoir passé les frontières françaises.



■ Roland Emmerich (**StarGate**) et son complice, le scénariste Dean Devlin, ont répondu par l'affirmative à la proposition de la *20th Century Fox* de prendre les rênes de **Independance Day**, moyennant le paiement d'un salaire de 7,5 millions de dollars. **Independance Day**, histoire d'extraterrestres qui anéantiront la Terre un 4 juillet, devrait sortir logiquement le 4 juillet 1996 au Etats-Unis, jour anniversaire de l'Independance du pays !

■ Don Coscarelli pressera vraiment jusqu'à la dernière goutte la série des **Phantasm**. Dans **Phantasm IV**, il remet le couvert en compagnie du Croque-Mort. Il s'agit une fois encore d'explorer les origines du méchant en chef, d'identifier l'endroit où il trimballe les cadavres sous la protection des sphères meurtrières. Un scénario ? Pas utile puisque **Phantasm III** s'en passait non sans une certaine habileté. Mais Don Coscarelli justifie ce **Phantasm IV** par le désir de réunir les fonds pour un projet original, **The Boy Next Door**, un film fantastique au sujet d'un adolescent nouveau dans un quartier ne ressemblant à aucun autre quartier de la planète.



FOURNEAUX TORRIDES

Décidément, les bricoleurs de la série Z ricaine aiment se mettre à table pour bouffer de la chair humaine. Quelques mois après **A Cookbook for Cannibals** de Russell D. Kratzer, Tim Ormsbell remet ça avec le sobrement titré **The Banquet**. Fragmenté à l'instar de **A Cookbook** en sketches, cette production à usage exclusif des fins gourmets amateurs de nanars présente trois histoires d'anthropophagie tendance coquines. La première, **The Beauty Pageant**, tournée dans le night-club new-yorkais Club Z, est la plus folklorique, la plus croustillante. Dans cet établissement se déroule un concours de beauté dont les miss postulantes finiront sous la dent des membres du jury, des pervers portés sur la chair tendre. Comme toute série Z qui se respecte, **The Banquet** présente le bataillon indispensable de comédiennes peu farouches de leurs charmes. Ce sont Patti Kosker, Brittany England, Christine Eades et Adrienne Cronin, des inconnues silliconées qui devraient tout logiquement le rester après quelques effeuillages dans des chefs-d'œuvre culinaires d'un tel tonneau.



Brittany England et Patti Kosker, THE BANQUET. Servez chaud !

■ **Leprechaun**, le premier du nom, est une bouse. Le deuxième, actuellement à la location en vidéo, pas mal du tout. Réalisé par l'Australien Brian Trenchard-Smith (**Les Traqués de l'An 2000**), **Leprechaun 3** promet encore mieux. Avec toujours Warwick Davis derrière l'hidæeux faciès du nabot de la mythologie celtique, cette séquelle prend pour cadre Las Vegas, capitale du jeu et des flambeurs où le nain infernal est furieux que l'on ait soustrait une pièce d'or à son trésor. Il poursuit ainsi de sa pingrerie assassine tous les gens dans les poches desquels passe son précieux écu. D'un propriétaire de casino à un pseudo David Copperfield, il frappe dur pendant qu'un étudiant du genre flambeur se métamorphose en monstre radin sous l'influence de son or. **Leprechaun 3** ou le premier film d'horreur bercé par la mélodie du jackpot des machines à sous ! Faites vos jeux...

WELCOME TO VEGAS...
YOUR LOSING STREAK IS ABOUT TO BEGIN!
Leprechaun 3

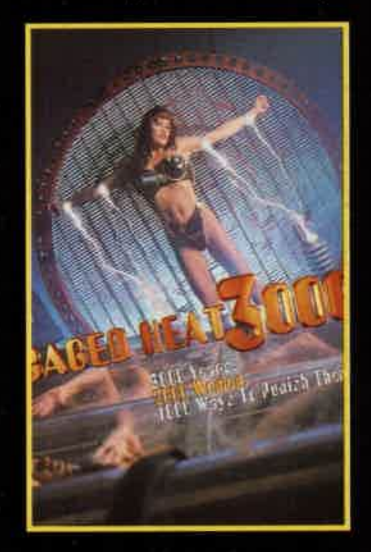
■ Des séquelles, les producteurs nous en réservent quelques unes encore. **The Crow 2** qui pallie à l'absence de Brandon Lee par le recrutement de Mark Dacascos (**Crying Freeman**) et dont la mise en scène va à Tim Pope, réalisateur de clips inspirés pour les Cure. William Lustig ne coupe pas à un autre **Maniac Cop** dont le numéro 3 lui avait en grande partie échappé. L'agent Matt Cordell se remettra donc à manier la matraque dans **Maniac Cop the Resurrection**. Idem pour Harry Bromley-Davenport et **X-Tro**. Dans cet **X-Tro 3**, sous-titré **Watch the Skies**, des militaires chargés de désamorcer une bombe sur une île déserte affrontent un extra-terrestre belliqueux, fruit des expérimentations génétiques effectuées en 1946 par des apprentis-sorciers. Marines contre aliens vindicatifs, cet **X-Tro 3** ne chercherait-il pas l'inspiration du côté de chez James Cameron ?
Dans les grandes compagnies, la fièvre de la séquelle perdure puisque *20th Century Fox* vient de donner le feu vert à un **Predator 3** et songe sérieusement à **The Hunt : Alien versus Predator**. Le scénariste de ce dernier, Peter Briggs, a également été contacté par *New Line* pour coucher la rencontre sans cesse reportée, faute d'un scénario satisfaisant, de Freddy Krueger et de Jason Voohrees. Ce qui n'était pas le cas des versions précédentes, on suppose...



■ De sa biographie d'Edgar Poe, Sylvester Stallone n'en parle plus depuis deux ans. Il risque fort de le regretter en apprenant la mise en production de **Flight of the Raven**, un film qui se propose de raconter les cinq dernières années de la vie de l'auteur des "*Histoires Extraordinaires*" et des "*Nouvelles Histoires Extraordinaires*", celles où il fut le plus sujet aux excès de folie. C'est la dernière grande révélation du cinéma néo-zélandais, Lee Tamahori (son **L'Ame des Guerriers**, à sortir le 5 juillet, compte parmi les films les plus puissants de ces dernières années) qui s'attèlera à sa mise en scène.

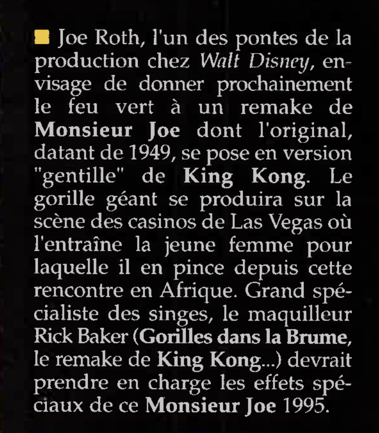
■ De plus en plus rare, George Miller (dont le puissant **Lorenzo** n'a été qu'échec à travers le monde) réapparaît à la mise en scène d'un projet très motivant, **Contact,** dont l'héroïne, Jodie Foster, personnifie une scientifique en passe de nouer le dialogue avec une intelligence extraterrestre. Très documenté en la matière (George Miller potasse une documentation impressionnante dans ce domaine, s'entretient avec les savants les moins farfelus), **Contact** bénéficie des conseils éclairés de Carl Sagan, promu co-producteur au générique. Cela fait tout de même plus sérieux que le parrainage de Jean-Claude Bourret, l'urologue (*l'ufologue, Sam, l'ufologue...*) des ménagères de moins de cinquante ans.

■ A l'exception du ringardissime mais jouissif **Star Slammer** de Fred Olen Ray, aucune série B n'a mêlé prisons de femmes et SF spatiale. Lacune comblée avec **Caged Heat 3000**, une production Roger Corman, mise en images par un certain Aaron Osborne. A 45 millions d'années lumière de la Terre, les autorités pénitenciaires parquent quelque 2000 femmes sur un astéroïde carcéral. Détenue pour un crime dont elle se déclare innocente, Kira Murphy se fraye comme elle peut une place dans la faune violente du coin. Combattante farouche, elle affronte les walkyries d'un gang de méchantes filles. Bien qu'il se situe dans un cadre original, les amateurs du genre ne devraient pas être dépaysés car des gardiennes lesbiennes, des sévices corporels et des chaudes douches, il y a dans **Caged Heat 3000**, avec, en bonus, la nouvelle égérie de Corman, la fermement galbée Cassandra Leigh.



■ Encore une nouvelle de Stephen King à être adaptée pour le cinéma, **The Night Flier** que réalisera Mark Pavia avec le concours de l'atelier K.N.B. pour les effets spéciaux. **The Night Flier** conte les déboires d'un vampire unique en son genre. Pilote d'un avion qui lui sert de cercueil, celui-ci opère uniquement dans les aéroports. Un flic fait le rapprochement entre les diverses victimes vidées de leur sang et se lance à ses trousses. Le mariage de **Dracula** et de la série **Airport** ?

■ Le fou furieux et poilant **Brain Dead** de Peter Jackson fait un émule dans la série B gore ricaine, **The Granny** de Luca Bercovici (**Ghoulies, Rockula**). Argument de base de cette réhabilitation du troisième âge par l'horreur : un inconnu vend à Granny Gargoli une potion promettant santé et jeunesse éternelles. Mais si elle ne suit pas de manière draconienne le mode d'emploi du breuvage miracle, des forces diaboliques risquent de se déchaîner. Ça ne rate pas ! La grand-mère ignore les instructions et, illico, se métamorphose en furie sanguinaire. En super forme et assoiffée de sang, la vieille dame indigne en profite pour corriger sévèrement les quelques membres de la famille qui planifiaient son assassinat pour rafler l'héritage. Devinez qui joue la mémé furax ? Stella Stevens qui fut la bombe dont Jerry Lewis tombe amoureux dans **Dr. Jerry & Mr. Love**. C'était en 1963 et elle a bien changé depuis. Surtout dans **The Granny** !





■ Producteur de **Kid Frankenstein** et, notamment, réalisateur de **Rollerblade Warriors** (un **Mad Max** féminin sur rollers) et de **Hell Comes to Frogtown** (un remake batracien de **La Planète des Singes**), Donald G. Jackson continue de verser dans le registre familial avec **Little Lost Sea Serpent**, édifiant spectacle qui conte les aventures d'un serpent de mer bébé échoué sur un bord de mer à la suite d'une tempête. Recueilli par une famille, il trouve un nouveau foyer. Bref, entre **E.T.** et **Munchie**, **Little Lost Sea Serpent** semble nettement plus prêt de **Munchie**, malgré la présence de quelques très "spielbergiennes" bicyclettes. Les effets spéciaux sont de Mark Williams, l'auteur de **Kid Frankenstein**. Un film familial dans tous les sens du terme.

LE MASSACRE CONTINUE

Pourquoi donc stopper une série qui continue de rapporter des dollars ? Ce serait stupide ! Voici donc un **Massacre à la Tronçonneuse 4**, autrement dit **Return of the Texas Chainsaw Massacre**, le quasi-remake de l'original de Tobe Hooper. Réalisé par Kim Henkel, co-scénariste du premier, ce come-back de la famille Tronçonneuse opte pour une intrigue similaire à celle de son modèle. Après une soirée au fin fond du Texas, deux couples sont victimes d'un accident. Ils renversent un inconnu, cherchent de l'aide et tombent entre les mains d'autochtones fêlés. Seule Jenny parvient à leur tenir tête. Kim Henkel reprend toutes les péripéties du chef-d'œuvre de Tobe Hooper, parfois inspiré il est vrai et repompant aussi, parfois au plan près, des scènes entières. Quoi qu'il en soit, cette suite distance sans problème son prédécesseur dans la série et dégage de temps à temps une atmosphère crapoteuse. Le plus intéressant : l'intrusion de nouveaux membres à la communauté cannibale auprès de Leatherface et Grand-Pa. Ce sont la coquette et déjantée Darla, Vilmer, un méchant garçon doté d'une jambe métallique et, surtout, Rothman, un homme d'affaires entre le Pinhead des **Hellraiser** et le Marquis de Sade. Il lit le *Figaro* et débite quelques phrases dans un français parfait. Bizarre non ?





■ Joe Roth, l'un des pontes de la production chez *Walt Disney*, envisage de donner prochainement le feu vert à un remake de **Monsieur Joe** dont l'original, datant de 1949, se pose en version "gentille" de **King Kong**. Le gorille géant se produira sur la scène des casinos de Las Vegas où l'entraîne la jeune femme pour laquelle il en pince depuis cette rencontre en Afrique. Grand spécialiste des singes, le maquilleur Rick Baker (**Gorilles dans la Brume**, le remake de **King Kong**...) devrait prendre en charge les effets spéciaux de ce **Monsieur Joe** 1995.

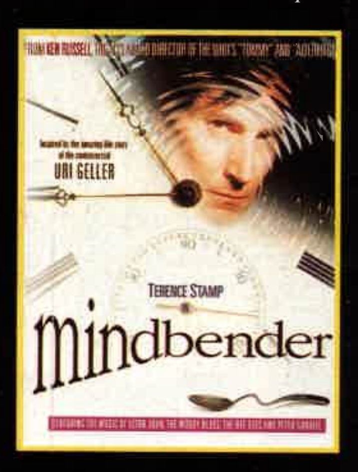


■ Quand il ne réalise pas des séquelles, Jeff Burr tourne des films originaux. Sur le thème rarement exploité de l'épouvantail maléfique, l'auteur de **Massacre à la Tronçonneuse 3** et du **Beau-Père 2** tourne des œuvres originales. **Night of the Scarecrow** par exemple, édifiante vengeance d'un sorcier dont l'esprit investit un malheureux épouvantail. Son objectif : se venger des descendants des villageois qui l'auront enterré vivant. Plutôt rancunier, le warlock assassine donc les citoyens les plus en vue de Clayton. Machine agricole, aiguilles à tricoter, épis de paille très envahissants... Jeff Burr met toute la gomme dans des meurtres particulièrement abominables, de ceux très saignants et imaginatifs qui ont donné un temps ses lettres de noblesse au gore.



■ Le succès de **Entretien avec un Vampire** ne devait pas rester sans lendemain pour les descendants de Dracula. Voici venir **Vampires** de Russell Mulcahy, un cinéaste de plus en plus inégal. Flanqué d'un script assez original qui n'est pas sans évoquer **La Malédiction Finale**, le cinéaste de **Highlander** et de **Razorback** illustre donc une histoire où intervient même le Pape en personne ! Ainsi, dans les antichambres du Vatican s'organise la lutte contre un Maître Vampire revenant de l'au-delà après 700 ans d'inactivité. Pour débarrasser le monde de ce fléau, les plus hautes instances de l'église catholique montent un commando très particulier, puisque constitué de Jack Crow, un ex-agent des Narcotiques seul survivant à un raid lancé par le Vampire contre son escouade, de Adam, un jeune jésuite, et de combattants allant du mercenaire à l'expert en armes. Il faut au moins ça pour empêcher le Prince des Ténèbres de nuire et de faire de nouveaux disciples.

■ De temps en temps, ce déjanté de Ken Russell s'essaie au fantastique. Après **Au-Delà du Réel** et **Gothic**, le cinéaste perdu de **Tommy** et des **Diables** s'adonne à une biographie romancée du controversé parapsychologue Uri Geller. Doué de pouvoirs incroyables, il peut, par la seule force de la pensée, tordre des petites cuillères et briser les montres mécaniques, Uri Geller se soumet à l'enquête

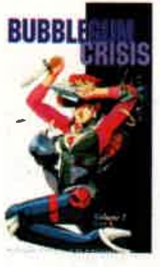


d'un scientifique (Terence Stamp à la hausse depuis **Priscilla, Reine du Désert**) qui en conclut que ses dons échappent à toute explication rationnelle. **Mindbender**, c'est le titre du film de Russell, irait donc dans le sens de la mythification de Uri Geller qui apparaît dans les dernières minutes pour se livrer à ses jeux psychiques. Sur le spectateur dans la salle ou devant son écran de télé ?
Pour la petite histoire, rappelons que dans la réalité, Geller n'avait pu reproduire ses tours face à de vrais observateurs scientifiques.

San HELVING



Le meilleur du manga disponible dès aujourd'hui.



Attention
Ces vidéogrammes comportent des scènes susceptibles de choquer un public trop jeune.



La saga de la Guerre de Lodoss









Bon de commande

A compléter et à retourner à : APRE 155 rue Manin 75019 Paris

Chroniques de la Guerre de Lodoss 1 (épisode 1-2-3) / /
Chroniques de la Guerre de Lodoss 2 (épisode 4-5) / /
Chroniques de la Guerre de Lodoss 3 (épisode 6-7) / /
Chroniques de la Guerre de Lodoss 4 (épisode 8-9) / /
Bubblegum Crisis / /
Cogiro (Version française) / /
Oui, je commande - de 3 K7 au prix de 139 F l'unité, soit F
Oui, je commande plus de 3 K7 au prix de 109 F l'unité, soit F
j'ajoute 27 F de port recommandé à ma commande soit un total de F
NOM :
ADRESSE :

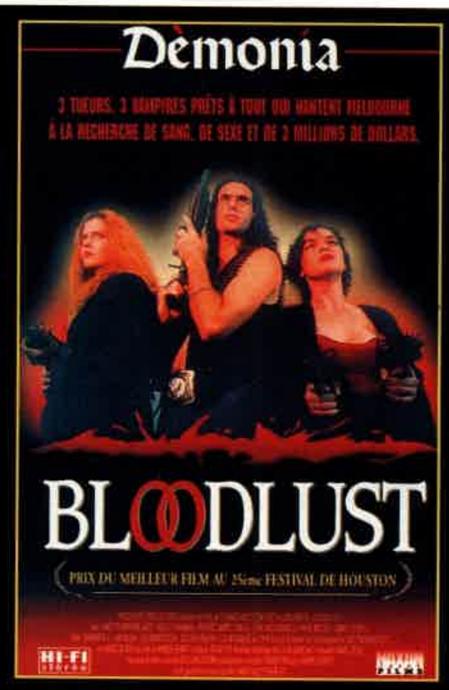
«L'ÉDITEUR FOU»

«Comparé à BLOODLUST, MAD MAX ressemble à une réunion de boy-scouts.»
PEOPLE MAGAZINE





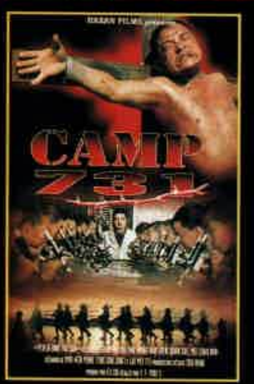
«Un cocktail fascinant et dérangeant d'ultra-violence, de sexe et de drogue, les 3 tabous de la fin de l'ère judéo-chrétienne réunis sous leurs formes les plus ultimes.»
DEMONÌA

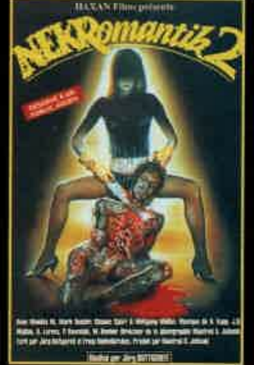




«Un véritable bonheur pour tous les fans d'animation... Un chef-d'œuvre...»
KAMEHA

«Un superbe dessin animé chinois qui a inspiré le personnage de Dragonball à Toriyama.»
MIKRO KID'S





* interdit aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam)

❑ BLOODLUST - 169 F **
❑ LE ROI DES SINGES - 169 F
❑ SANTA SANGRE - 169 F *
❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 169 F *
❑ HARDCORE - 169 F **
❑ HARDCORE 2 - 169 F **
❑ COMBAT SHOCK - 169 F
❑ ROCK'N'ROLL OVERDOSE - 169 F *
❑ NEKROMANTIK - 169 F *
❑ NEKROMANTIK 2 - 169 F *
❑ CAMP 731 - 169 F *

❍ 1 K7 = 169 F + 30 F de port
❍ 2 K7 = 320 F + 50 F de port
❍ 3 K7 = 450 F + 50 F de port
❍ 4 K7 = 580 F + 50 F de port
❍ 5 K7 = 700 F port gratuit
❍ + 135 F par K7 supplémentaire

Ci-joint mon règlement de ________ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films
Nom ______________________ Prénom ______________________
Adresse ______________________
Code Postal ____________ Ville ______________________
❑ L'HAXAN TIMES, la newsletter d'Haxan Films gratuite sur simple demande

TOUS AUX MANIFS !

■ Le 3 juin, «Nuit de l'Epouvante» à Combs la Ville, parrainée par *Mad Movies*, avec au programme, et à partir de 21h : **Dellamorte Dellamore, L'Armée des Ténèbres, Le Retour des Morts-Vivants 3, Freddy Sort de la Nuit** et **Braindead**. Un programme musclé pour une nuit folle s'achevant à l'aube par un petit déjeuner gratuit. Au cinéma La Coupole, rue Jean-François Millet, 77380 Combs la Ville. Pour les Parisiens : train à la Gare de Lyon, direction Melun (par la route : A6 Paris Lyon, sortie Melun Sénart, ou Francilienne sortie 24). Samedi 3 juin, 20 heures, prix des places pour la nuit : 80F (avec un cadeau surprise). Rens.: 64 88 72 05 (ou 60 60 02 63).

■ Le samedi 10 juin à 0 h 30 se tiendra au cinéma Max Linder à Paris «La nuit John Carpenter». Au programme : **L'Antre de la Folie, Prince des Ténèbres, Invasion Los Angeles** et quelques surprises. Places en prévente (60 F) à la caisse du Max Linder, 24 Bd Poissonnière, et en vente le jour même (80 F).

■ Les Rencontres du 8ème Type se tiendront du 19 au 21 mai à Tours. Ce 4ème Festival International de Cinéma Super 8 (format qui fête ses 30 ans) proposera comme chaque année une centaine de films de tous genres (fiction, animation, documentaire, expérimental...), ainsi que des sénaces spéciales à thèmes (clips musicaux, films de cinéastes professionnels...). Rens.: Sabrina Massen au 47 20 19 76.

■ La MJC de Vincennes (16, rue Charles Pathé) organise le jeudi 1er juin à 21 h «La 2ème fête du court-métrage» dont la programmation mêle films vidéo, Super 8, 16 et même 35 mm. Réservations au 43 74 73 74 de 9 h à minuit.

■ «Méridiens 95», les 3èmes Rencontres Européennes de l'Image, se tiendront à Aubagne du 29 novembre au 2 décembre. Trois catégories primées seront proposées dont «Les courts du court» (vidéogrammes n'excédant pas sept minutes) réservée aux jeunes réalisateurs de moins de trente ans. Pour se procurer le dossier d'inscription, contacter Méridiens au 42 03 76 36. Date limite de réception des films le 31 août.

■ Depuis plusieurs mois, le Brady a fait peau neuve. Salle rénovée, écran agrandi, programmation repensée, cette salle mythique au cœur des cinéphiles parisiens propose aujourd'hui quatre films par semaine, dont souvent des raretés, comme, à partir du 18 mai : **Les Trois Stooges contre Hercule**, 24 mai : **La Vengeance d'Hercule**, 31 mai : **Les Révoltés de l'An 2000**, 7 juin : **La Torture** et **Des Filles Disparaissent** (de Douglas Sirk, avec Boris Karloff), 14 juin : **King Kong contre Godzilla** et **Frankenstein et le Monstre de l'Enfer**... Il n'est que temps de visiter ce lieu, dernier représentant du cinéma populaire et voué depuis trente ans à la cause du cinéma fantastique. 35 F le programme de deux films. Le Brady, 39 Bd. de Strasbourg, 75010 Paris. Tél.: 47 70 08 86.

■ Tous les mardis et pendant 24 heures, l'actualité critique du Fantastique et de la SF : cinéma, livres, BD, humeur... dans «FANTAZY» sur le Télétexte de France 2. Envoyez vos dates de manifs, fanzines, adresses utiles à : Adrien Aiguizé, France 2 Télétexte, 22 avenue Montaigne, 75008 Paris, qui se fera un plaisir de passer le message à l'écran.

■ Le deuxième Marathon du Fantastique se tiendra au Grand Rex à Paris du 28 juin au 2 juillet, et n'aura aucun mal à connaître un plus grand succès que l'année dernière. Parmi les dix-huit films qui seront présentés devant un jury dont le président sera Marc Caro (**Delicatessen**), on peut déjà citer **Akumulator 1** de Jan Sverak, **The Mangler** de Tobe Hooper, **Species** de Roger Donaldson, **Tank Girl** de Rachel Talalay et **Justino, un Asesino de la Tercera Edad** de Luis Gurudi & Santiago Aquilar. Les organisateurs proposeront par ailleurs en exclusivité des extraits de trois films très attendus : **Waterworld** de Kevin Reynolds avec Kevin Costner, **Casper le Fantôme**, la dernière production Steven Spielberg, et **Judge Dredd**, où Stallone enfile l'habit du justicier «hard boiled». Mais l'événement sera créé par la projection en avant-première d'une super-production qu'il nous est impossible de nommer ici (sachez simplement qu'il s'agit de **B.** avec Val Kilmer)...
L'abonnement pour les cinq jours sera en vente au prix de 300 F à la librairie Movies 2000, 49 rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris. Quant aux places au détail, elles seront disponibles directement au Grand Rex, 1 Bd Poissonnière, 75002 Paris. Pour tous renseignements : 16 (1) 42 00 02 30.

■ Les séances «cinéma bis» à la Cinémathèque République rencontrent un gros succès. Tant mieux. Voici le programme des semaines qui viennent. Le 12 mai : «Perles rares du western italien» avec **La Horde des Salopards** et **Le Dernier des Salauds**. Le 2 juin : «Hommage à Michel Lemoine» avec **Le Monstre aux Yeux Verts** et **Les Week-end Maléfiques du Comte Zaroff**. Le 16 juin : «Dario Argento Vol. II» avec **Suspiria** et **Quatre Mouches de Velours Gris**. Le 30 juin : «Hommage à Soledad Miranda» avec **Sugar Colt** et **Eugenie**.

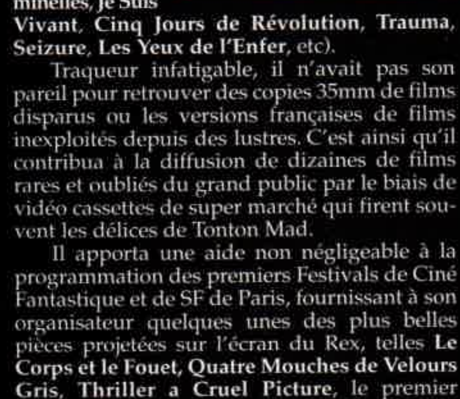
hommage

REQUIEM POUR UN PRO

Carlos Sylva s'est éteint le 18 mars dernier, dans un hôpital de la région parisienne, victime d'un cancer. Il avait 40 ans.

Son nom ne dira sans doute rien au commun des lecteurs, pourtant, Carlos Sylva était de ces combattants de l'ombre qui, au quotidien, luttait contre l'oubli et la mort du cinéma que nous aimons.

Il fut l'un des pionniers de la vidéo en notre pays et travailla dès 1978 pour des éditeurs aussi notoires, alors, que *V.I.P.* ou *S.V.P.* Nous lui devons d'avoir vu un nombre difficilement appréciable de films fantastiques (certains totalement inédits en salles, tels que **L'Enfer des Tortures, Femmes Criminelles, Je Suis Vivant, Cinq Jours de Révolution, Trauma, Seizure, Les Yeux de l'Enfer**, etc).



Traqueur infatigable, il n'avait pas son pareil pour retrouver des copies 35mm de films disparus ou les versions françaises de films inexploités depuis des lustres. C'est ainsi qu'il contribua à la diffusion de dizaines de films rares et oubliés du grand public par le biais de vidéo cassettes de super marché qui firent souvent les délices de Tonton Mad.

Il apporta une aide non négligeable à la programmation des premiers Festivals de Ciné Fantastique et de SF de Paris, fournissant à son organisateur quelques unes des plus belles pièces projetées sur l'écran du Rex, telles **Le Corps et le Fouet, Quatre Mouches de Velours Gris, Thriller a Cruel Picture**, le premier **Godzilla**, etc.

A l'orée des années 80, il fonda sa propre compagnie, *Jason Film Productions* et contribua à la diffusion sur l'ensemble des territoires francophones de films comme le **Spasms** de William Fruet ou le **Phenomena** de Dario Argento.

Ces dernières années, Carlos s'était avec grand bonheur spécialisé dans le négoce des droits télévisuels. Son apport à la programmation du sympathique Cinéma de Quartier (*Canal +*) de Jean-Pierre Dionnet s'est révélé capital, ce à de multiples reprises.

Il a, par exemple, contribué à l'exhumation des Mario Bava les plus rares (**La Planète des Vampires, Opération Peur, Le Corps et le Fouet, Arizona Bill, Une Nuit Mouvementée**, etc.), s'efforçant de fournir au spectateur les versions les plus complètes et souvent inédites en France (exemple : le pré-générique retrouvé de **Hercule Contre les Vampires**). On lui doit également le miraculeux retour des **Amants d'Outre-Tombe**, de Mario Caiano, la restauration des invisibles **Chéri Bibi** de Marcel Pagliaro et **Alice au Pays des Merveilles**, version Louis Bunin, un film oublié de ses propres ayant droits !

Peu de temps avant que le mal ne l'invalide, Carlos avait retrouvé au bout du monde une version française du rarissime **Caltiki, le Monstre Immortel**, de Riccardo Freda et Mario Bava, un film que *Cinéma de Quartier* se devrait de programmer en hommage à notre ami disparu.



Lors de la programmation de la rétrospective Mario Bava à la Cinémathèque Française, qui eut lieu fin 1994, Carlos Sylva nous fit un ultime cadeau à la dimension de son talent. Nous lui devons en effet d'avoir pu découvrir sur écran vidéo le montage non sonorisé mais néanmoins hallucinant, du **Cani Arrabbiati** de Mario Bava, film inachevé que d'aucuns considèrent déjà comme un chef-d'œuvre absolu.

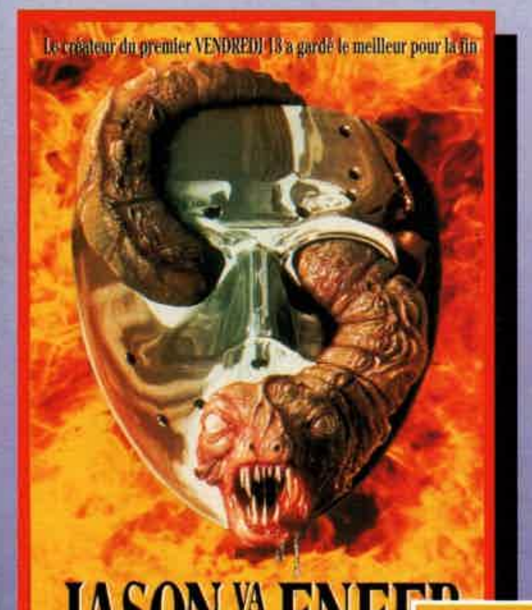
Indépendamment de ses incomparables compétences professionnelles (il était «pro» jusqu'au bout des ongles), Carlos était un être infiniment «aimable» au sens propre du terme, fidèle en amitié, qui n'a vécu que pour les autres.

Sa disparition nous laisse désemparés, inconsolables. Carlos Sylva est le meilleur ami que j'ai jamais eu et il n'a jamais manqué une occasion de me prouver que j'étais l'un des siens, même par delà la mort.

J'ai eu beaucoup de chance de le connaître...

Alain PETIT

ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **JASON VA EN ENFER**, neuvième épisode des aventures ultra-gore du tueur de Crystal Lake et l'un des meilleurs opus de la série des **VENDREDI 13**, ou la K7 de **CANDYMAN** (trois fois primé au Festival d'Avoriaz 1993), ou l'irruption dans la réalité d'un croquemitaine issu d'une vieille légende populaire.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort (ou que vous l'écriviez très gros), nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* qui manque cruellement à votre collection (on vous rappelle que le n°38 de *MAD MOVIES* - par exemple - ne se sent bien sur votre étagère que s'il est entouré des n°37 et 39. Seul, il a tendance à se biodégrader, et on ne peut rien y faire) !



Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRÉNOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international



Batman (Val Kilmer derrière le masque) : ambiance disco pour le redresseur de tort de Gotham City !

BATMAN FOREVER

Un nouveau réalisateur, une tonalité moins sombre, des ennemis classiques présentés sous un jour inédit, et Michael Keaton remplacé dans la cuirasse du «caped crusader» : BATMAN FOREVER sera LE film du changement. Dans la continuité. Un pari audacieux, puisque ce BATMAN new-look devra satisfaire tout à la fois les fans de base du personnage, le grand public et des investisseurs gardant fermement les yeux rivés sur un cahier des charges quasi-militaire. Embarquons séance tenante dans la Batwing. Direction Gotham City, BatFans...

Les deux premiers **Batman** réalisés par Tim Burton avaient dépassé toutes les espérances, engrangeant de par le monde 700 millions de dollars, auxquels il convient d'ajouter la même somme en produits dérivés. Comme on peut s'en douter c'est donc avec des précautions infinies que la *Warner* gère désormais les apparitions de son personnage fétiche, transposé récemment au petit écran dans une série animée anthologique (voir *Impact* n°53), et enfin réactivé pour cette nouvelle aventure cinématographique, conçue comme un blockbuster définitif.
Ainsi Batman est passé en quelques années du statut de héros de papier des origines à celui de véritable «franchise», une marque hautement lucrative, dont le logo se décline sous toutes les formes imaginables ; ses aventures ne devenant plus qu'un des maillons de la chaîne. Une logique commerciale implacable qui rend d'autant plus courageux les partis pris artistiques engagés par Tim Burton, qui avait su faire dériver dans **Batman le Retour** un mythe ultra-contrôlé vers son propre univers visuel, prenant à rebrousse-poil les fans «hard-core» du personnage et des producteurs terrifiés par les options «tech-noir» du jeune maître...

Il n'est en effet un secret pour personne que la *Warner* avait vu d'un assez mauvais œil sa très rentable chauve-souris transformée dans cette suite en un quadra schizoïde, piétiné par des méchants disjonctés, dont un pingouin en voie de clochardisation particulièrement dégoûtant. Parallèlement, les ligues parentales s'offusquaient que des hordes de bambins adulent une Catwoman latex directement échappée d'un cartoon S.M., tandis que plusieurs compagnies associées au film (dont les très puissants *Mac Donald's Restaurants*) rechignaient à promouvoir des produits dérivés provenant d'un film interdit aux moins de treize ans aux USA, s'appuyant sur un univers d'une noirceur terrassante. Malgré les scores très honorables de cette première suite, il fut donc immédiatement décidé que **Batman Forever** serait un film tout public, revenant selon ses producteurs à l'esprit «comic book» d'origine, ce qui peut sembler paradoxal si l'on songe à ce qu'est devenu aujourd'hui le personnage dans ces aventures dessinées...
Tim Burton, peu désireux de se plier à cette nouvelle direction, quitte donc rapidement le poste de réalisateur (il sera ici crédité comme producteur exécutif), et voit son excitant projet d'un long métrage consacré exclusivement à **Catwoman** repoussé aux calendes grecques. Logique. Quelque temps plus tard, on apprend que Michael Keaton n'endossera pas le costume du Batman pour une troisième fois. Raisons invoquées : la volonté de l'acteur de ne pas s'enfermer dans un rôle pour le moins envahissant. En coulisse cependant, le discours se précise drastiquement : Keaton aurait en fait assez peu apprécié de se voir relégué au second plan par des méchants surdimensionnés, et voyait d'un assez mauvais œil l'arrivée de nouveaux personnages dans la saga, susceptibles de lui faire une fois encore de l'ombre...

C'est donc une équipe nouvelle qui s'attaque début 94 à la destinée filmique du croisé de Gotham. Attaché à la réalisation du projet, Joel Shumacher (**Génération Perdue**, **Chute Libre**) met immédiatement les choses au point : «*Les deux films de Tim Burton étaient excellents, mais il était évident que nous allions nous orienter vers quelque chose de tout à fait différent. Je ne pense pas que le plagiat soit une forme d'hommage, mais plutôt une insulte. Il convenait de partir sur de nouvelles bases. J'ai voulu suivre mon instinct, prendre des risques, pour signer un film totalement inédit. Le ton est indéniablement plus léger, plus coloré. Parce que je voulais m'amuser en tournant ce* ***Batman*** *et en faire avant toute chose un super divertissement. C'est un film d'été, ne l'oublions pas, il doit être drôle, comme pouvait l'être la série TV des années 60, tout en demeurant excitant comme un comic book. D'ailleurs l'expression anglaise me convient tout à fait. Un comic book. Pas un tragic book*»...
Concocté par trois scénaristes, Akiva Goldsman, Lee Batcher et Janet Scott Batchler (les auteurs de l'excellente série TV ***L'Equalizer***), **Batman Forever** joue donc à fond l'aventure trépidante, ramenant Batman à sa raison d'être : un «crime-fighter» bondissant, sillonnant Gotham aux commandes des Batmobile, Batboat et Batwing, démantelant les gangs dans des combats ultra-physiques, d'une violence mesurée mais néanmoins graphique.
Dans la cuirasse de ce Batman survitaminé, les fans se réjouiront de trouver Val Kilmer, qui après avoir été Jim Morrisson dans **Les Doors** et Elvis Presley dans **True Romance**, incarne à nouveau une icône de l'Americana. C'est Joel Shumacher lui même qui décida d'engager la jeune star, après l'avoir vu dans le pourtant médiocre **Tombstone** : «*C'était un choix évident. Il apporte beaucoup de fraîcheur au personnage, et donne une dimension particulièrement «sexy» au Batman. Parce qu'il est plus jeune* (Kilmer a 34 ans, NDLR), *Val amène une énergie réjouissante*». Kilmer rallie donc tous les suffrages dès son arrivée dans le rôle titre. Pour les fanatiques monomaniaques, comme pour Bob Kane, le père du personnage, il est l'acteur idéal. Joli garçon, athlétique, il correspond certes mieux au héros dessiné que Michael Keaton, qui malgré une performance honorable n'avait jamais suscité l'enthousiasme des afficionados, qui lui reprochaient un statisme pour le moins embarrassant. Quoiqu'il en soit, force est de constater qu'il faudra bien une vitalité débordante à ce Batman nouvelle formule pour venir à bout des dangers qui le menacent dans cette troisième aventure. Jugez plutôt.
Tout commence lorsque Edward Nigma, employé de Wayne Industries, décide de se venger de son patron (notre homme Bruce !), le jour où celui-ci interrompt son programme de recherche sur une redoutable machine captant les ondes cérébrales. Devenu le très barjo Riddler (le Sphinx en VF), il décide de détruire l'empire Wayne, s'alliant pour ■■■



Double Face (Tommy Lee Jones), un Janus moderne converti au grand gangsterisme.

■ ■ ■ l'occasion avec Two-Face (Double-Face), à l'origine un brillant district attorney qui, à demi-défiguré par un truand, est devenu un cinglé particulièrement instable. Fraîchement échappé de l'asile d'Arkham, Two-Face se joint donc au plan diabolique échafaudé par Riddler. Alors que Batman est poursuivi par les assiduités d'une criminologue sexy, (Nicole Kidman) bien décidée à savoir si l'Ange noir de Gotham a un sexe, apparaît un nouvel allié, Dick Grayson, un adolescent assoiffé de vengeance, rendant la justice sous le costume de Robin !

Événement majeur : outre des méchants joliment perturbés sur lesquels nous allons revenir, le film marquera donc l'arrivée très attendue de Robin, «The Boy Wonder». Ses origines seront ici présentées d'une façon presque semblable à celle du comic book aujourd'hui classique (*Detective Comics* n°38) : enfant de la balle vivant dans un cirque, le jeune Dick voit ses parents, trapézistes, tués lors de leur numéro par un sabotage. Différence majeure, c'est ici Two-Face qui est responsable de ce crime odieux (il s'agissait d'un mafieux dans la BD originelle). Une scène traumatisante, et l'un des climax du film, selon le scénariste Akiva Goldman : *«Comme dans la bande dessinée, Bruce Wayne assiste à l'attentat. Il y voit l'écho des événements tragiques qui l'ont amené à devenir Batman. C'est un moment très fort, qui permet de revisiter les origines du Dark Knight d'une manière particulièrement poignante».*

Présenter Robin comme autre chose qu'un crétin en collants demeure selon Joel Shumacher *«d'un des tours de force du film»*. Rappelons que le Boy Wonder aurait dû apparaître dès le premier chapitre de la série (c'était le Joker qui tuait ses parents), puis également dans le second (Dick était un gamin sans abri recueilli par Wayne). Dans les deux cas, il fut éliminé à la dernière minute, personne ne voyant comment le transposer à l'écran d'une manière crédible. Un problème que Shumacher a affronté à bras le corps, comme le souligne Goldman : *«Joel a eu dès le début l'idée que Robin n'est plus ce gamin innocent de quatorze ans qui est pris en main par Batman. Nous avons voulu dresser le portrait plus réaliste d'un gosse qui aurait grandi dans un cirque. Notre Robin est un gitan. Il a presque vingt ans, c'est un jeune homme révolté qui est à l'opposé de la haute société dans laquelle navigue Bruce Wayne».*
C'est à Chris O'Donnell (le juvénile D'artagnan des récents **Trois Mousquetaires**) qu'échoie donc, après des mois de recherches, le costume de Robin. Une tenue d'ailleurs entièrement redessinée afin de s'harmoniser au mieux avec celle du «caped crusader», puisqu'il s'agit ici d'une véritable cuirasse, résolument moderne pour un Robin des 90's, le cheveux ras et un diamant dans l'oreille - détail qui aurait fait joliment tiquer Bob Kane, présent sur le plateau lors des premières scènes du jeune combattant !
Face au classique «dynamic duo» apparaîtront cette fois comme on l'a vu plus haut deux des méchants les plus célèbres de la saga : Le Sphinx et Double-Face, respectivement interprétés par Jim Carrey et Tommy Lee Jones. À l'origine Le Sphinx aurait dû être campé par Robin Williams, qui se vit évincé devant le succès grandissant de Carrey, promu star en campant l'hystérique Mask, très proche de ce Sphinx nouvelle manière : *«Incarner Le Sphinx, c'est un rêve d'enfant devenu réalité»*, confie Carrey, *«parce qu'il est à la fois extrêmement comique, tout en gardant une facette tout à fait inquiétante. Un régal».*
Quant à Double-Face, l'un des vilains les plus terrifiants de la BD, il a été nettement adouci, afin de ne pas terrifier le jeune public visé par cette nouvelle aventure. Le Janus tragique des comics, véritable reflet de la double personnalité du Batman, devient donc ici un malfrat rigolard distillant une cruauté limitée, vivant dans un univers double, et poursuivant le Batman au volant d'une Dodge 41 blindée, quand il ne se vautre pas dans les bras de ses deux «fiancées», Sugar, une poupée en porte-jarretelles et lingeries immaculées (Drew Barrymore), et Spice (Debi Mazar), une garce tendance reine du cuir avec guêpière à tête de mort. Les gamins apprécieront !

Des méchants à la hauteur, un Batman rajeuni, l'arrivée de Robin : **Batman Forever** s'annonce comme une suite d'événements majeurs, dont le moindre n'est pas le design totalement repensé du film, comme nous le raconte la directrice artistique Barbara Ling : *«**Batman Forever** est beaucoup plus «ouvert» que les précédents. Il y a près de soixante-dix plateaux différents sur celui-là contre quinze pour le premier film et sept pour le second. Nous avons construit un Gotham deux fois plus haut que New York, allant du Gothique Baroque au Constructivisme soviétique en passant par des éléments futuristes nippons».* Promis : on découvrira donc enfin ici tous les recoins de Gotham, passant de clubs huppés aux ruelles du Chinatown local. Parallèlement, Batman hérite de deux nouveaux costumes, plus souples, et entièrement repensés (l'ajout de tétons sur la cuirasse aurait parait-il terrifié le bon Bob Kane, à peine remis du diamant de Robin), et se voit doté d'une Batmobile toute neuve, à demi-transparente, d'une Batwing beaucoup plus impressionnante que la précédente, et de quelques armes exotiques, dont une pétoire high-tech crachant une pâte immobilisante.
Reste désormais à connaître le verdict du public. Les collectors sont d'ores et déjà sur les étalages, les figurines envahiront bientôt les supermarchés, et Val Kilmer a déjà signé pour un **Batman IV**. Le retour de la Batmania ? Lors de la diffusion de la bande annonce du film sur une télévision locale à Los Angeles, un véritable raz de marée de BatFans a fait exploser les standards demandant des rediffusions permanentes.
Batman ? Forever !
To the Batmobile, Boy Wonder !



Robin (Chris O'Donnell), le compagnon de Batman réintégré dans ses fonctions.

Julien CARBON



Un nouveau design, plus organique, pour la Batmobile.



Edward Nigma (Jim Carrey) au premier stade de sa métamorphose.



Bruce Wayne (Val Kilmer) et sa dulcinée (Nicole Kidman) : un petit air de Michael Keaton et Kim Basinger !



Le Sphinx (Jim Carrey), un farceur diabolique, adepte du rire jaune.

preview

Le Village des Damnés

John Carpenter's Village of the Damned

John Carpenter adore son boulot. Il le dit lui-même : *«Mon père disait toujours qu'on connaît sa place quand on y est. Moi, j'appartiens aux plateaux de cinéma. C'est ma maison».* Une maison pas toujours accueillante pour ce surdoué de la caméra. Mais son dix-septième film, son second remake après **The Thing**, est celui de la reconnaissance. Enfin une major lui laisse carte blanche. Enfin un film est vendu sur son nom. Enfin il est considéré comme un cinéaste à part entière par une industrie qui l'a souvent floué. Autant dire que **Le Village des Damnés** sonne comme la revanche de l'enfant terrible du cinéma américain.

John Carpenter est devenu la figure emblématique d'un certain cinéma fantastique américain. Celui qui trouve son inspiration dans les racines du genre, celui qui garde une certaine indépendance d'esprit. **L'Antre de la Folie** était déjà une indication, son nouveau film, **Le Village des Damnés** en apporte une preuve quasiment formelle. D'ailleurs, cette nouvelle version d'un classique des années 60 ne s'intitule pas Outre-Atlantique **Village of the Damned** mais **John Carpenter's Village of the Damned**, *Universal* ayant choisi de vendre le film sur le nom de Carpenter. Autre indice : un journaliste américain révèle qu'il aura beaucoup moins de mal à placer l'interview de Carpenter que celle de Christopher Reeve. Carpenter fait vendre. Quel retournement de situation étonnant dans la carrière du metteur en scène qui a accumulé jusqu'ici les échecs économiques. La raison de ce brusque changement d'attitude, c'est John Carpenter lui-même qui nous la donne : *«Je viens de réaliser que je suis heureux d'être John Carpenter. Cela m'a pris plusieurs années mais pour la première fois de ma vie, je me sens bien dans mes pompes».* Le réalisateur admet donc enfin qu'il appartient totalement et entièrement au fantastique - **L'Antre de la Folie** en est une flagrante démonstration - et que du coup, il est devenu une sorte d'icône facilement identifiable. Les majors raffolent évidemment de ce genre d'identification facile. C'est ainsi que, lorsque *Universal* a mis en chantier un remake du terrifiant **Village des Damnés**, ils l'ont tout de suite proposé à John Carpenter, bien que le très coté Wes Craven ait également été sur les rangs.

«Ce sont eux qui sont venus me chercher», confirme Carpenter qui a déjà réalisé le remake de **The Thing** pour le même studio. *«J'ai vu le premier film à douze ans et j'ai eu un coup de foudre monstrueux pour une des gamines extraterrestres. Je voulais qu'elle me prenne et qu'elle me zappe n'importe où pour faire ce qu'elle voulait de moi ! Plus sérieusement, j'ai toujours pensé que l'idée de départ du film était une sorte d'inversion du procédé classique d'invasion extra-terrestre propre à la science-fiction. Depuis «La Guerre des Mondes» de Wells, des myriades d'ouvrages et de films montraient des extraterrestres utilisant des armes redoutables ou des machines ultra-perfectionnées pour prendre possession de notre monde. Ici, l'invasion est encore plus subtile et infiniment plus redoutable puisqu'elle est intérieure, se situe dans nos propres maisons».* La cellule familiale devient le réceptacle de la plus terrible des menaces.

David (Thomas Dekker), le seul des enfants extraterrestres ayant des sentiments humains.

Tout commence dans la petite ville de Midwich, une cité californienne tranquille au bord du Pacifique. Un dimanche d'automne, Midwich sombre dans le pire des cauchemars. Tous les habitants de la cité plongent soudain dans un profond sommeil. Ils se réveillent, comme si de rien n'était, six heures plus tard. Aucune femme ne réalise encore que des embryons d'origine extraterrestre croissent dans leurs entrailles. Toutes sont désormais enceintes, y compris Melanie Roberts, une jeune fille encore vierge et Mlle Sarah Miller, une vieille fille complètement bigote qui passe ses journées à l'église. Neuf mois plus tard, les femmes de Midwich donnent naissance à dix enfants quasiment identiques. L'un de ces bébés décède à la naissance. Le gouvernement surveille de près ces événements par l'intermédiaire du Dr. Susan Verner, une épidémiologiste chargée de surveiller la croissance de ces bambins pas comme les autres. En grandissant, ils développent en effet d'étonnants pouvoirs surnaturels. Ils sont capables de pénétrer l'esprit et de lire la moindre des pensées. Ils dictent également leur conduite aux humains, poussant plusieurs habitants de Midwich à l'auto-destruction. Ils ne se quittent jamais et développent un cerveau commun, une intelligence surdimensionnée qui leur confère une incroyable puissance. Progressivement, leur incapacité à ressentir la moindre émotion et leur mode de raisonnement froid excluent toute pitié. Dès qu'ils ressentent la moindre menace à leur égard, ils tuent sans aucun remords. Avec leurs cheveux blancs et leurs yeux brillants, ils deviennent une réelle et effrayante menace. Une menace que seul Allan Chaffee, père d'un des enfants et médecin du bourg, peut endiguer...

Au niveau histoire brute, la différence n'est pas grande entre le premier film et son remake. Par contre, le traitement de ce sujet prend une autre direction, Carpenter ayant décidé de se rapprocher du livre d'origine et d'ajouter de nouveaux personnages pour donner une optique différente à cette trame. *«Le livre original de John Wyndham était si bien écrit»*, explique Carpenter, *«que j'en ai carrément repris des dialogues entiers. Dans le premier film, Wolf Rilla avait abandonné un personnage important, celui du prêtre qui se rend vite compte du danger que représentent les gosses. Il avait cédé aux pressions imposées par l'église, les censeurs, et avait relégué ce prêtre à l'arrière-plan dans l'intrigue. Je me suis fait un plaisir de lui redonner sa place initiale, d'autant plus que j'ai offert le rôle à Mark Hamill.*

Les enfants en formation de combat : l'heure de la lutte finale a sonné !

Et Mark Hamill en soutane, c'est une des choses les plus drôles que j'ai vues de ma vie !». Wolf Rilla, réalisateur du premier **Village des Damnés** rend d'ailleurs une visite courtoise sur le plateau du remake de son film. Il remarque l'autre grande différence entre son film et sa nouvelle version : la présence de personnages féminins consistants. «*Nous avons fait notre film à une époque où le machisme prévalait*», explique le metteur en scène d'origine allemande qui coule une retraite tranquille dans sa maison sur la Côte d'Azur. «*Il n'était pas de bon ton de raconter une histoire d'un point de vue féminin*». Carpenter, lui, ne s'est pas gêné. «*Le premier film, et même le roman, racontent l'histoire en adoptant une vision trop masculine, alors qu'il est pourtant logique que les mères de Midwich prennent une place essentielle dans l'histoire et que l'on puisse examiner la dramatique situation du village à travers leurs yeux*». Du coup, Carpenter développe des personnages de femmes d'une diversification et d'une profondeur rares dans une science-fiction encore trop engluée dans les préjugés. Seuls la trilogie **Alien** et les deux **Terminator** ont osé montrer des femmes fortes et combattantes, faisant fi toutefois d'un quelconque réalisme. Dans **Le Village des Damnés** de Carpenter, nous avons droit à une panoplie de personnages féminins d'une densité rare et parfaitement crédibles. Linda Kozlowski (**Crocodile Dundee**) interprète une mère prête à se battre comme une folle pour affirmer que son enfant possède une part d'humanité ; Meredith Salenger (**The Kiss**) est une jeune fille vierge engrossée par les extraterrestres, un personnage qui avait déclenché les foudres de la censure anglaise dans les années 60 ; Kirstie Alley (**Allo Maman, c'est Bébé !**) joue la scientifique froide qui envisage sans passion et sans aucun sentiment la situation de Midwich... Carpenter va même jusqu'à offrir le rôle du leader de la bande des enfants à une petite fille, alors que c'est un garçon qui représentait ses petits camarades, aussi bien dans le livre d'origine que dans le premier film (interprété par l'inoubliable Martin Stephens).



Mara (la fabuleuse petite Lindsey Haun), leader impitoyable des gosses maudits de Midwich.



Jill McGowan (Linda Kozlowski) : elle se bat pour préserver son fils, qu'elle croit différent des autres enfants de Midwich.

Lorsqu'on évoque le premier **Village des Damnés**, impossible de ne pas mettre l'accent sur cette bande de gamins bien en rang aux cheveux blancs et aux yeux lumineux. Avec les gosses, Carpenter n'avait pas le choix, il fallait qu'ils soient autant, si ce n'est plus impressionnants que leurs prédécesseurs. Pour cela, le réalisateur entreprend un long casting, cherchant à travers le pays ses enfants du village maudit, avec un effort particulier pour le rôle de Mara, la fille d'Allan Chaffee (le médecin du village interprété par Christopher Reeve) qui mène avec autorité la bande, et pour David, le «blancdinet» un peu plus humain que ses petits camarades sur lequel reposent tous les espoirs de l'humanité. Une fois le choix effectué, il ne restait plus qu'à transformer ces adorables bambins chahuteurs en de redoutables envahisseurs sans pitié. «*Il n'a pas été trop difficile de rendre les gosses effrayants*», se souvient Carpenter. «*En terme de motivation, ils arrivaient sur le plateau prêts à tourner. C'était un peu Halloween tous les jours pour eux. Ils se sont marrés comme des malades. Dès qu'ils arrivaient sur le tournage, ils demandaient : «On tue qui aujourd'hui ?». Les gosses ont l'habitude de jouer à «faire semblant», c'est même un de leurs jeux favoris. Je me suis vraiment pris d'affection pour ces enfants. Ils ont d'ailleurs chacun leur gros plan, je le leur avais promis !*». Au niveau du look, les enfants abandonnent l'uniforme des écoles anglaises du premier film. Leur tenue n'en est pas moins stricte : sous-pull blanc, cols en V, jupe droite pour les filles, pantalons aux plis parfaits pour les garçons. Pas question de les voir une seule fois en tenue débraillée. Leur chevelure est encore plus blanche que dans l'original. «*Leur cheveux sont teints*», précise Carpenter. «*Nous ne voulions pas leur faire porter des perruques. Aujourd'hui, on ne peut plus se permettre ce genre d'artifice facile. L'œil du spectateur est beaucoup plus aiguisé. Nous avons fait très attention au produit utilisé. Il ne fallait pas abîmer leurs cheveux car les parents ne nous auraient jamais laissé leurs bambins s'ils n'avaient pas eu la certitude que nous prenions* ■ ■ ■



Quand le Mal à l'état pur prend la forme de délicieux petits anges...

Bourreau d'enfant ?

CHRISTOPHER REEVE

On a un peu tendance à oublier que l'incarnation cinématographique de Superman est aussi l'un des acteurs favoris de metteurs en scène tels que James Ivory, Sidney Lumet ou Jerry Schatzberg, auxquels il faut ajouter aujourd'hui John Carpenter. Dans LE VILLAGE DES DAMNÉS, Christopher Reeve reprend avec brio le rôle tenu par George Sanders dans le classique de 1960, un médecin de campagne qui affronte les enfants de l'espace !

Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter de reprendre le rôle que George Sanders tenait dans le film d'origine ?

John Carpenter me l'a demandé, et comme c'est le meilleur réalisateur pour ce genre d'histoire... Il sait comment les raconter, comment faire naître la terreur. Je n'avais jamais travaillé pour un film de science-fiction auparavant. Pour moi, les **Superman** étaient une illustration d'un mythe américain, une mise en images d'une fable, un film merveilleux, tout ce que vous voulez, mais pas de la science-fiction. De plus, avec John Carpenter à la réalisation, je savais que le film irait au-delà des limites du genre pour devenir un vrai suspense et ainsi échapper au ghetto dans lequel l'appartenance à un genre aussi pointu que la science-fiction confine un film. Tout le monde peut prendre plaisir en voyant **Le Village des Damnés**. Le scénario est superbe et John l'a exploité au maximum. De plus, John est quelqu'un qui a appris son métier dans une école de cinéma. Ce qui est très rassurant pour un acteur. La plupart des réalisateurs actuels passent à la mise en scène après avoir été scénariste, monteur ou spécialiste en clip vidéo. Ce qui ne veut absolument pas dire qu'ils connaissent le métier de réalisateur. Je suis donc toujours plus intéressé par un réalisateur qui possède des bases solides dans son métier. Cela rend le travail de l'acteur plus facile. John est très attentif aux besoins des comédiens. Il ne perd pas de temps en discussion sans but. Il sait tout le temps où il va. Les acteurs font confiance en son habileté de réalisateur, et lui fait entièrement confiance en ses acteurs. Cela aboutit à des performances étonnantes. Linda Kozlowski n'avait jamais eu un premier rôle de toute sa carrière et il lui offre un rôle de mère en proie au doute face à son étrange enfant. Il lui offre sa totale confiance et elle le remercie en étant tout à fait remarquable. Carpenter sait tirer le meilleur de tous ses interprètes.

Avez-vous revu le premier *Village des Damnés* avant d'attaquer le tournage de celui-ci ?

J'ai préféré ne pas le revoir pour ne pas être trop influencé par la performance inoubliable de George Sanders. Je l'avais déjà vu une ou deux fois et j'aimais beaucoup ce film. À tel point que je me suis demandé si il était vraiment utile d'en faire un remake. John m'a convaincu. Il existe de nombreuses différences entre les deux films. Le premier était une petite production anglaise en noir et blanc avec des effets spéciaux très peu sophistiqués. Et, surtout, le monde dans lequel nous évoluons a énormément changé. Dans les années 60, on n'aurait pas pu imaginer qu'un gamin de 7 ans tue un de ses petits camarades pour 50 cents, qu'un gosse de neuf ans braque une épicerie pour de l'argent, que les enfants soient autant désensibilisés par rapport à la violence. Le monde des années 60 était un monde plus sûr que celui d'aujourd'hui. Bien sûr, à l'époque, il y avait la menace nucléaire, mais, de nos jours, la maladie est intérieure. C'est une infection qui rend nos enfants différents des générations précédentes. Ils ne sont plus les innocentes créatures que nous connaissions. Les enfants des villes ne sont aujourd'hui carrément plus du tout innocents dès l'âge de sept ans. Ils sont mêlés ou confrontés à tellement d'événements que leur évolution change totalement. En cela, le film touche une certaine réalité. Mais, bon, n'oublions pas qu'il s'agit d'un pur divertissement.

Allan Chaffee (Christopher Reeve), un homme tiraillé entre son désir d'épargner les enfants et celui de débarrasser la Terre de cette menace.

Comment réussir à convaincre le public qu'une bande de gamins peut vous terrifier à ce point ?

Pas facile. D'autant qu'ils étaient tellement mignons et marrants que je devais garder en tête que j'avais en face de moi une force menaçante. Lindsay Haun, qui joue Mara, la leader de la bande, profitait des coupures entre les plans pour danser en hurlant des chansons de **La Mélodie du Bonheur**. Ça, c'était vraiment effrayant. Quand ils étaient présents, le plateau se transformait en une sorte de salle de jeu pleine de peluches de la même couleur ; ils chahutaient tout le temps. Heureusement, John arrivait à les remettre dans la peau de leur personnage. Il a été génial avec eux. Il leur a fallu un peu de temps pour acquérir les synchronismes nécessaires à une identité de groupe. J'ai su que ça allait marcher en revenant d'un après-midi de congés. Je suis parti en ville laissant les enfants répéter dans un coin. Durant l'après-midi, on leur avait teint les cheveux en blanc et quand je suis revenu, j'ai eu un sacré choc. J'ai su à ce moment-là que les gamins adorables avec qui je m'amusais tous les jours pouvaient être absolument terrifiants.

Au début du film, on entend une blague lancée par Michael Paré sur le manque de force de votre personnage. Un peu dur de douter de la force de celui qui fut Superman !

Avec Michael, on a improvisé ça sur le plateau. On a refait la scène à quatre ou cinq reprises, et à chaque fois on sortait une blague différente. Au début, John n'appréciait pas trop cela. Il a quand même écrit les dialogues et il n'aimait pas trop qu'on change tout. Et puis, il a réalisé qu'il n'y avait rien de bien méchant, juste une façon d'apporter de la spontanéité au film. Ce n'était pas la seule improvisation. Plus tard dans le film, j'affronte les gamins en leur ordonnant de ressentir plus les choses. Une séquence très forte. Au début, je devais être debout face à eux et ils devaient me regarder bien en face. Or un des gamins était quelque peu déconcentré. Je me suis approché de lui et j'ai fait semblant de lui donner un violent coup de pied. Bien sûr, j'ai arrêté ma jambe bien avant de le toucher. Mais ils étaient tous si surpris et choqués que plus un seul ne m'a lâché du regard de toute la scène !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

■ ■ ■ *toutes les précautions nécessaires. Il n'y a eu aucun problème. L'autre jour, une gamine a frappé à ma porte, une adorable petite brune qui me portait des œufs de Pâques. Je me demandais qui était cette gosse. Me voyant prendre un air dubitatif, elle a crié : «C'est moi, Jessye !». Ces cheveux avaient déjà repoussé et elle ne ressemblait plus du tout à Dorothy, l'une des gamines extraterrestres !».*

Les enfants de l'espace possèdent une autre particularité physique inoubliable. Quand ils exercent leur pouvoir maléfique, leurs yeux deviennent de plus en plus brillants jusqu'à s'éclairer presque totalement. Dans le premier film, cet effet était réalisé grâce à une astuce conçue spécialement, une inversion négatif/positif qui permettait de blanchir à fond une image sombre. Ici, pas question d'astuce. Carpenter voulait absolument que les effets soient efficaces et indétectables. Il fait donc appel au meilleur spécialiste en matière de trucages optiques, son copain Bruce Nicholson d'*ILM* avec lequel il collabore sur **Starman**, **Les Aventures d'un Homme Invisible** et **L'Antre de la Folie**. Le magicien d'*ILM* met alors au point un effet visuel digital permettant d'insérer la brillance des yeux sur un visage, même si celui-ci est en mouvement. Résultat : l'effet est plus que réussi, et terrifiant quand les enfants avancent, les yeux «allumés»...

À l'heure où des gosses tuent d'autres gosses dans les rues de nos villes, il est impossible de ne pas voir dans ces enfants dénués du moindre sentiment et prêts à commettre l'irréparable s'ils se sentent menacés, une référence directe à notre propre situation. Pour John Carpenter, la métaphore s'impose d'elle-même, comme transpirait la métaphore anticommuniste dans le premier film. Mais Carpenter n'a aucune envie de titiller cette corde. *«Quand j'étais gamin et que j'allais voir les films de science-fiction où la métaphore anticommuniste était paraît-il très présente, je ne savais même pas ce qu'était le communisme. Pour moi, c'était des monstres de l'espace. Quand j'ai vu* ***L'Invasion des Profanateurs de Sépultures****, je ne me suis pas dit : «Ah, d'accord, des rouges !», mais : «Whoua ! Des cosses de l'espace qui nous envahissent !». J'ai pris ce film au premier degré et c'était vraiment bon. Maintenant, on ne peut nier la métaphore dans mon propre* ***Village des Damnés****. Que peut-on faire quand on s'aperçoit que ses enfants sont devenus des tueurs sans pitié, ni remords ? Comment les parents doivent-ils réagir quand leur enfants ne ressentent plus rien et considèrent l'être humain comme un objet ? Il n'y a qu'à regarder par la fenêtre pour voir que cette situation n'a rien d'irréelle. Bien sûr, tout ceci est dans Le* ***Village des Damnés****, mais je n'oublie pas un seul instant que j'ai réalisé un film de science-fiction à suspense, un pur divertissement».*

Effectivement, pas de doute à ce niveau, **Le Village des Damnés** est un pur film de science-fiction. C'est aussi du Carpenter à 100%. On y retrouve tout ce qui fait l'univers du réalisateur, son irrévérence, son indépendance d'esprit, sa révolte perpétuelle, sa musique si particulière (que le réalisateur compose en collaboration avec le guitariste des mythiques Kinks Dave Davies), son habituel usage d'un magnifique cinémascope qui explose dès le générique d'une beauté à tomber par terre (une ombre menaçante survolant les abords de Midwich), son amour et son respect du genre. On aperçoit même le cinéaste en chair et en os à l'écran. Une apparition à la Hitchcock, au début de film. *«En fait, j'avais un rôle parlant mais je me suis trouvé si mauvais que je me suis coupé au montage».* **Le Village des Damnés**, SON **Village des Damnés**, apparaît finalement comme la victoire d'un homme qui s'en est toujours tenu à ses convictions, qui s'est battu, sans concession ni compromis, pour continuer à faire ce qu'il aimait et qui, aujourd'hui, connaît enfin la reconnaisance. Pour tous les fans de la première heure, voilà qui fait sacrément plaisir.

Didier ALLOUCH



Le révérend George (Mark Hamill) emploie des méthodes peu catholiques pour se défendre...



Le Dr. Susan Verner (Kirstie Alley), une scientifique étudiant l'évolution des gamins...



David rencontre Allan et sa mère au cimetière de Midwich : les premières traces de sentiments percent sous la carapace du gamin.

ED WOOD

Quand le petit génie de l'Hollywood des années 90 décide de filmer la vie du «plus mauvais cinéaste de l'histoire du cinéma», le travesti auteur de *Plan 9 from Outer Space*, cela ne peut aboutir à un film comme les autres, à une biographie épique, idéaliste et pétrie de nobles sentiments artistiques. Quand Tim Burton met en scène la fièvre créatrice d'un Edward D. Wood Jr., plus génial par la force de sa volonté que par son talent, son amitié avec une star déchue du fantastique, il atteint une sublime humilité. La modestie, la vraie, de montrer que le véritable génie s'exprime d'abord dans la tête, y compris celle du pire des tâcherons...

«Mais Monsieur, vous n'avez aucune notion de ce qu'est le cinéma !» envoie l'un des producteurs à Ed Wood sur le plateau de **Plan 9 from Outer Space**, une invasion de la Terre où les aliens d'opérette se promènent dans des soucoupes volantes qui cachent mal leur passé d'enjoliveurs. Une attaque extraterrestre dont les protagonistes passent du jour à la nuit sans le moindre raccord lumière. Ed Wood était-il si calamiteux que ça, comme l'affirme son infortuné mécène ? Son art se situe au-delà des notions qualitatives, des considérations critiques, des quolibets. Cet art, combinaison brinquebalante de bricolage et d'inspiration géniale, Tim Burton le comprend. Indépendant, n'en faisant qu'à sa tête et bataillant contre le système hollywoodien, le réalisateur de **Beetlejuice** et de **Batman le Défi** est sur la même longueur d'ondes que Ed Wood.

De Ed Wood, Tim Burton fait la connaissance dès sa plus tendre enfance, alors que se forme sa mémoire cinéphile. *«J'ai découvert Ed Wood enfant, en voyant **Plan 9 from Outer Space** à la télévision. On diffusait alors fréquemment ses films, que je regardais, comme tout le monde, avec un mélange de stupeur et d'effarement. Plus tard, j'ai compris qu'au-delà de leur apparente nullité, ils recelaient une vraie poésie. Ed ne se souciait pas de la médiocrité de ses décors ou de ses effets spéciaux. Il restait fidèle à son inspiration personnelle. On ne peut qu'être ému par quelqu'un qui fait ce qu'il aime, et qui arrive à garder son élan, son optimisme en dépit de tous les revers. La médiocrité est à la portée de tout un chacun, mais être étiqueté «plus mauvais réalisateur de tous les temps» est un exploit !»*. Immédiatement, Tim Burton se prend d'affection pour Ed Wood, admire sa foi inconditionnelle dans le cinéma, sa fièvre créatrice. Mais si **Plan 9 from Outer Space** le marque à ce point, ce n'est pas uniquement pour le décalage entre les ambitions délirantes de son auteur et le résultat désopilant à l'écran. Gamin émotif, Tim Burton note que le cimetière gothique du film ressemble étrangement à celui de son quartier. *«Je vivais alors près de l'aéroport de Burbank et d'un cimetière. Et, des tombes, des avions, il y en avait dans **Plan 9** ! Du coup, tout m'a semblé réel, comme si l'histoire du film s'était déroulée à quelques centaines de mètres de ma fenêtre. L'impact sur mon imaginaire fut considérable. Oui, tout était survenu près de chez moi, au bas de la rue ! La nuit, j'attendais que des lumières aveuglantes, les feux des soucoupes volantes, éclairent ma chambre»*. Ce qui n'arriva évidemment jamais. Du magnétisme suranné de **Plan 9 from Outer Space**, de sa maladroite poésie,



Tim Burton : un génie dévoué à la mémoire d'un inestimable tâcheron.

Tim Burton garde néanmoins des traces indélébiles. En mettant en images l'une des plus foireuses attaques extraterrestres de l'histoire du cinéma, Ed Wood va jusqu'au bout de son imagination, passant outre les contraintes économiques de son budget et un calendrier de tournage express. Ça force le respect, surtout celui de Tim Burton. *«Je me sens très proche de la mentalité de Ed Wood. Il éprouvait une telle passion pour son métier qu'il se moquait de l'opinion d'autrui. Les gens tournaient ses films en dérision, son goût pour le travestissement. Il s'en fichait. Je suis heureux que ma biographie de Ed Wood ne ridiculise personne. J'aime profondément tous ses personnages, à la fois tristes, drôles et pathétiques»*. Ed Wood d'abord dont l'enthousiasme ne baisse pas en intensité, même confronté au plus stoïque des producteurs hollywoodiens. Bela Lugosi ensuite, vieille star de l'épouvante, accro à la morphine et que Ed Wood rencontre après qu'il a essayé un inconfortable cercueil. Viennent ensuite Criswell, un médium aussi fantaisiste dans ses prédictions que le faux mage de Pierre Dac et Francis Blanche, le très gay Bunny Breckinridge, prêt à changer de sexe pour épouser son secrétaire, la comédienne chevaline Doroles Fuller (future parolière d'Elvis Presley et de Peggy Lee), le lutteur suédois Thor Johnson dont les problèmes d'élocution et la maladresse sont proverbiales, la légendaire Vampira, alias Maila Nurmi, star de la télévision qui «échoue» dans **Plan 9** après avoir été remerciée par sa chaîne... Une véritable cour des miracles, la ménagerie Ed Wood en somme.

Ed Wood (Johnny Depp) et Bela Lugosi (Martin Landau) : l'Halloween édenté et effrayant du vieux vampire et du jeune cinéaste.

Ed, Bela, Vampira et les autres, tout réels qu'ils furent ou le sont parfois encore, se conforment naturellement aux personnages chers à Tim Burton, des exclus, des parias. Ce sont Pee Wee, Edward, Beetlejuice, Batman, le Joker, des protagonistes qui s'assument avec leurs différences, assument à deux cent pour cent leur identité, vivent intensément leurs fantasmes, leurs rêves. «*Les protagonistes de* **Ed Wood** *sont si particuliers, si tragiques. Ce sont des aristocrates décadents. Ils composent un groupe d'artistes comme il s'en forme de temps à autre dans l'histoire, à l'image du mouvement surréaliste dans le Paris des années 20. Vous y trouviez notamment Salvador Dali, André Breton et Luis Bunuel. La tribu de Ed Wood en constitue la version négative*» témoigne Tim Burton. Mais à ces comparses, une bande d'originaux incurables, il leur donne une rare chaleur humaine, une émouvante présence. **Ed Wood** leur est dédié autant qu'au réalisateur de **Plan 9 from Outer Space**. «*J'affectionne ces gens-là.* ***Ed Wood*** *n'est pas un film qui les tourne en dérision, les ridiculise. Il y a en eux une vraie beauté, une grande passion*». Une passion, une exaltation que Johnny Depp transmet en un clin d'œil, sans forcer le trait. Presque par enchantement, jouant tour à tour les côtés puérils de Ed Wood, son opportunisme, sa folie douce, son mépris inconscient des conventions, ses prétentions artistiques même au plus fort de la débacle, son intérêt pour les histoires les plus démentes... Ed Wood, Johnny Depp l'incarne sur tous les fronts, n'en faisant ni un génie, ni un idiot. Sans obéir à une quelconque forme de manichéisme. «*Plus que n'importe quel comédien, Johnny Depp pouvait se glisser dans sa peau. Johnny appartient à cette race d'artistes qui savent prendre des risques. Je pense qu'il se sentirait moins bien à incarner les jeunes et beaux héros de films d'action hollywoodiens. Il est plus à l'aise sur des talons hauts*». Tim Burton se réfère bien sûr au goût prononcé de Ed Wood pour les accoutrements féminins. «*J'étais un peu angoissé à l'idée de montrer Ed habillé en femme. Les travestis sont fréquemment tournés en ridicule, mais Johnny est tellement crédible qu'il emporte le morceau. Il réussit à garder sa dignité dans ces scènes*». Notamment celle de la fête de fin de tournage de **Bride of the Monster**, où Ed Wood, grimé en danseuse égyptienne, se produit devant ses invités, à quelques mètres de dizaines de quartiers de viande. Le producteur du film est un texan, un boucher au stade industriel !



Thor Johnson (George «The Animal» Steele), le flic zombie de ***Plan 9 from Outer Space****.*

Ed Wood, Tim Burton l'oublie un temps après s'être intéressé à son cas. Jusqu'à l'époque où son nom devient brusquement célèbre. Pas pour des nobles raisons. Sous l'influence du mouvement «campy», une contre-culture qui salue le kitsch, le ringue et le mauvais goût, et de son intronisation au titre de «plus mauvais cinéaste de toute l'histoire du cinéma» par Harry et Michael Medved dans le livre «The Golden Turkey Awards». Deux ans après sa mort, Ed Wood s'installe en icône, en cinéaste culte dont les innombrables carences se transforment miraculeusement en signes distinctifs. En qualités pour les plus fervents, ceux qui adhérent si étroitement à sa pensée qu'ils révisent tout critère d'appréciation d'un film. Quoi qu'il en soit, Ed Wood est une référence, une unité de mesure cinématographique. Le mètre-étalon de la nullité ? Les scénaristes Larry Karaszewski et Scott Alexander ne l'entendent pas de cette oreille. «*La candeur de Ed Wood, sa personnalité haute en couleurs, son culot et sa détermination nous fascinent. L'homme était bourré de contradictions. Bien que peu doué, il croyait passionnément à son art et possédait un charisme remarquable, qui lui permit d'entraîner dans son sillage une incroyable bande de barjos*» commente Larry Karaszewski. En compagnie de son partenaire, il soumet l'idée d'un biographie filmée de Ed Wood au réalisateur Michael Lehman (**Hudson Hawk**), vieux copain d'université, qui lui-même contacte sa productrice de **Fatal Games**, Denise Di Novi. Celle-ci, immédiatement, parle du projet à Tim Burton dont l'intérêt se manifeste illico. «*Il nous a demandé de développer notre premier traitement de l'histoire, dix pages de synopsis, sous forme de scénario. Six semaines après,*

■ ■ ■

■■■ *nous avions écrit un manuscrit de presque 150 pages. Il était alors question que Tim Burton soit le producteur du film et Michael Lehman le réalisateur. Néanmoins, après lecture du scénario, Tim inverse les postes. «Non seulement je veux produire le film, mais je veux aussi le mettre en scène» nous a-t-il annoncé. Après une entrevue avec Michael Lehman, c'était définitivement réglé».* Beau joueur et sentant que **Ed Wood** collait mieux à la personnalité de son collègue, le cinéaste de **Hudson Hawk** se rétracte, s'en allant conter fleurette aux hard-rockers de **Radio Rebels**. Comment expliquer un tel regain d'intérêt chez Tim Burton ? Tout simplement, en axant leur scénario sur l'amitié Bela Lugosi-Ed Wood, Larry Karaszewski et Scott Alexander titillent une corde sensible chez leur interlocuteur, sa passion pour Vincent Price, star du fantastique comme Bela Lugosi, décédé quelques mois auparavant. *«Rencontrer Vincent a eu sur moi un impact profond. Je suppose que Ed Wood a vécu la même expérience avec Bela Lugosi. C'est l'un de nos points communs. Lorsque vous tournez une biographie de Ed Wood, vous ne bénéficiez pas de la même somme de documentation que celle que vous auriez trouvée pour Orson Welles ou Alfred Hitchcock. Peu de gens connaissent tous les détails de sa vie. Dans le livre «Nightmare of Ecstasy», par exemple, les témoignages de ses proches se contredisent souvent. Chacun revendique sa version des choses. En fait, cette situation nous offrait une grande liberté de manœuvre. Plus que la simple reconstitution de son existence, nous devions capter son esprit, sa formidable énergie».*

Le réalisateur du mythique **Plan 9 from Outer Space**, Tim Burton l'aime, l'admire pour sa pugnacité, son courage à pourfendre les tabous et les idées reçues. En 1953, via **Glen or Glenda**, Ed Wood ne milite-t-il pas pour le droit de se travestir, de porter des pulls angora, des jupes, des faux-cils, des dessous féminins en soie comme ceux qu'ils portaient sous l'uniforme en sautant en parachute au-dessus



Criswell (Jeffrey Jones), faux mage et chœur antique des films de Ed Wood.

de Guadalcanal ? Un discours appuyé par des arguments métaphysiques, des digressions ethnographiques et religieuses. Du délire lyrique.
Ed Wood, Tim Burton doit d'abord le tourner pour le compte de *Columbia* dont le propriétaire, le japonais *Sony*, refuse sa principale option artistique : l'usage du noir et blanc. Quelques responsables présagent un bide commercial. Dépité, Tim Burton frappe à la porte des studios *Walt Disney* qui, immédiatement, acceptent de financer le film. En noir et blanc, un choix d'une imparable logique. *«C'est en filmant les essais du maquillage de Martin Landau dans le rôle de Bela Lugosi que nous nous sommes aperçus de la nécessité du noir et blanc. Les images du moniteur vidéo s'avéraient plus convaincantes que celles que nous avions tournées en couleurs. J'ai réalisé que la couleur serait une erreur fatale lorsque Rick Baker m'a demandé quelle était la couleur des yeux de Bela Lugosi. Avez-vous déjà vu Bela Lugosi, les films de Ed Wood, autrement qu'en noir et blanc ? Si j'ai choisi cette formule, ce n'est pas pour que **Ed Wood** paraisse plus artistique, «art & essai» en somme. C'était uniquement pour saisir l'atmosphère d'une époque, la rendre crédible à l'écran. Les films en couleurs qui se situent dans les années 30 et 40, aussi bien faits soient-ils, ne fonctionnent pas».* Tim Burton vise sans doute le récent et luxueux **Chaplin** de Richard Attenborough dont l'échec s'explique notamment par sa frilosité à recourir au noir et blanc. De toute manière, aux antipodes de **Chaplin**, l'enjeu n'est pas considérable ; **Ed Wood** ne coûte que 18 millions de dollars (une bagatelle pour *Disney* !), les comédiens, techniciens ne sont payés qu'au tarif syndical. *«Mon plus modeste budget depuis **Pee Wee's Big Adventure**»* sourit le réalisateur visiblement soucieux que le luxe n'altère pas les conditions périlleuses, dignes des pionniers du cinématographe, des tournages de Ed Wood.

Loin de magnifier son travail, Tim Burton le décrit dans ce qu'il a de plus ordinaire. De l'ordinaire qui tourne à l'incroyable, au tour de force, au surréalisme dans ses instants de paroxysme. Qu'importe que le catcheur Thor Johnson ébranle en le heurtant un pan de décor, qu'importe que l'herbe du cimetière de **Plan 9** révèle son statut de moquette, qu'importe que la pieuvre de **Bride of the Monster** ne soit qu'un monstre amorphe «emprunté» dans le magasin d'accessoires d'un studio. Un monstre dont les voleurs oublient sur place le mécanisme ! Ed Wood, galvanisé par sa vision, ne prête jamais attention à ces incidents, les excuse invariablement par le mot «réalisme». Une seule prise, aussi ratée soit-elle, et l'affaire est dans le sac, la pellicule dans le chargeur, impressionnée tant par la rapidité des prises de vues que par le déplorable résultat. Impensable donc que les moyens dont il bénéficie, Tim Burton les détourne pour rendre plus présentables les films de Ed Wood. Mot d'ordre transmis aux décorateurs et au chef opérateur Stefan Czapsky dans la reconstitution des scènes-clé de **Glen or Glenda**, **Bride of the Monster** et **Plan 9** : la fidélité la plus maniaque aux séquences originales. *«Le*

Vampira, alias Maila Nurmi (Lisa Marie) : mère spirituelle d'Elvira et speakerine de l'horreur à la télévision américaine.

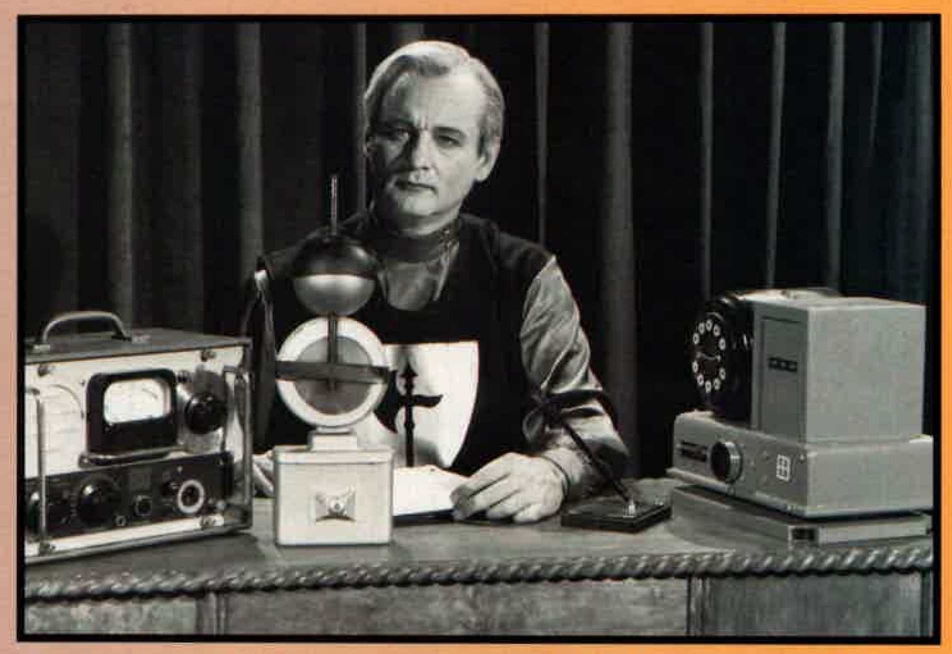
style de **Ed Wood** *combine le meilleur et le pire : d'une part, des images très soignées, richement contrastées, avec des noirs profonds et des blancs scintillants, de l'autre des décalquages rigoureux des films de Wood, avec leurs éclairages fadasses et bâclés qu'il ne fallait surtout pas améliorer»* confie celui qui fut aussi le chef opérateur de **Edward aux Mains d'Argent** et de **Batman le Défi**. *«D'emblée, Tim Burton nous a mis en condition. Nous étions une petite équipe éclectique, travaillant sans trop de préparatifs, sans trop discuter de la séquence à tourner»*. De l'art et la manière de s'imprégner d'une méthode, d'une philosophie du travail bâclé, expédié. *«Toutefois, en lisant la correspondance de Ed Wood, je me suis aperçu qu'il parlait de lui comme s'il était en train de tourner* ***Citizen Kane****. En plein travail, chaque cinéaste doit penser qu'il est en train de réaliser un chef-d'œuvre. C'est également mon cas, quelque chose d'à la fois magnifique et tragique. La passion peut vous transporter, mais également vous aveugler».*

La passion aveugle Ed Wood et transporte Orson Welles, son maître à penser, son idole. Sa référence ultime dans son sacerdoce. «À Hollywood, il n'existe que deux hommes qui produisent, réalisent, écrivent et montent leurs films : Orson Welles et moi» clame Ed Wood à qui veut l'entendre, c'est-à-dire personne. Et l'auteur de **Plan 9** de se sentir complexé dès 25 ans vis-à-vis de Welles qui tourne à l'époque **Citizen Kane** ; il en a cinq plus de plus lorsqu'il met en scène **Glen or Glenda** ! Dans le film de Tim Burton, Ed Wood rencontre Orson Welles, gribouillant dans un bar, seul. Et le cinéaste de **Plan 9 from Outer Space** d'engager la conversation avec celui de **La Soif du Mal** qui lui conseille de ne céder aucune portion de terrain dans l'expression de son art, de s'exprimer sans contrainte. Gonflé à bloc, Ed Wood revient en trombe sur le plateau, d'où il est parti furibard à la suite de quelques mots avec ses producteurs, deux représentants de l'église Baptiste. Pour prendre à la lettre les bonnes leçons du cousin Orson, Ed Wood est habillé en femme !. *«Cette rencontre n'a jamais eu lieu dans la réalité ; c'est une pure invention des scénaristes, une rencontre qui redonne espoir à un Ed Wood quelque peu abattu. Mais il est exact que Ed Wood vouait une admiration sans borne à Orson Welles. Il se comparait souvent à lui. Mais sa présence dans le film renvoie plus directement aux références de Ed Wood qu'aux miennes»* appuie Tim Burton qui ajoute ne pas avoir vu **La Dame de Shangaï**, ne se souvenir que vaguement de **Citizen Kane**. Par contre, de **Plan 9 from Outer Space** et **Brain from Planet Arous**, un autre formidable nanar de science-fiction des années 50, il s'en rappelle parfaitement. *«Je n'ai aucun préjugé sur ce qui est mauvais et ce qui ne l'est pas, sur le fossé qui sépare le bon du nul. C'est aux autres de décider»* termine le cinéaste. La sentence est, depuis longtemps, tombée pour Edward D. Wood Jr.. Mais, suivant son enseignement, le producteur de **L'Étrange Noël de Monsieur Jack** n'ignore plus qu'il est aussi important de se réaliser que de réaliser. Merci Ed, merci Tim.

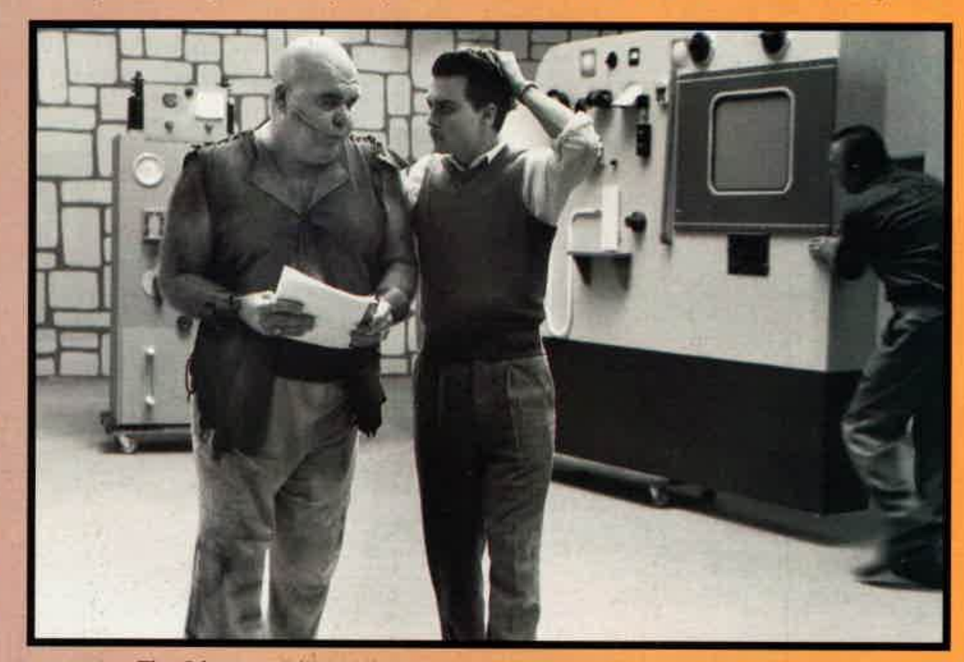
Marc TOULLEC

(Lire également article in M.M. 91)

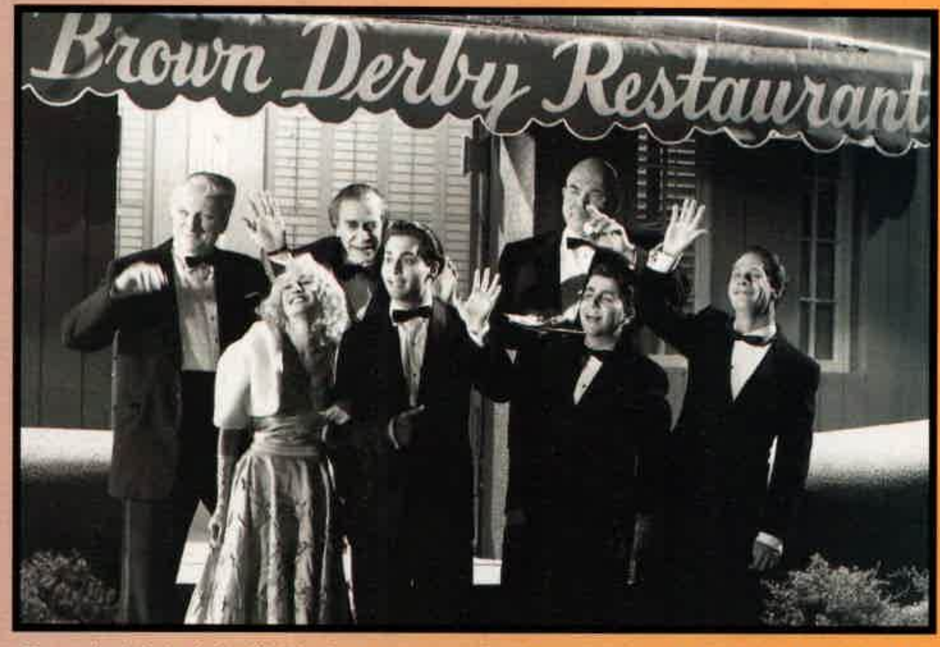
USA. 1994. Réal.: Tim Burton. Scén.: Scott Alexander & Larry Karaszewski d'après le livre «Nightmare of Ecstasy, The Life and Art of Edward D. Wood Jr.» de Rudolph Grey. Dir. Phot.: Stefan Czapsky. Mus.: Howard Shore. Maquillages : Rick Baker & Ve Neil. Prod.: Denise DiNovi & Tim Burton pour Touchstone Pictures. Int.: Johnny Depp, Martin Landau, Sarah Jessica Parker, Patricia Arquette, Jeffrey Jones, Lisa Marie, Bill Murray, George «The Animal» Steele, Juliet Landau, Vincent d'Onofrio, G.D. Spradlin, Mike Starr... Dur.: 2 h 06. Dist.: Gaumont/ Buena Vista. Sortie nationale prévue le 21 juin.



Bunny Breckinridge (Bill Murray), chef des extraterrestres de ***Plan 9*** *: une reconstitution ultra-fidèle.*



Thor Johnson et Ed Wood dans les décors minimalistes de ***Bride of the Monster****.*



De gauche à droite, la famille Wood au presque complet : Criswell, Dolores Fuller (Sarah Jessica Parker), Bela Lugosi, Ed Wood, Tor Johnson, Paul Marco (Max Casella) et Conrad Brooks (Brent Hinkley).

JOHNNY DEPP

Ed Wood aux navets d'or !

À 32 ans, Johnny Depp n'est plus l'idole des midinettes de *21 Jump Street*, une étiquette dont il s'est débarrassé énergiquement dès *Cry-Baby* de John Waters. Taillé en fines tranches par Freddy Krueger dans *Les Griffes de la Nuit* il y a cinq ans, il ne cesse depuis de gravir tous les échelons qui font de lui l'un des comédiens les plus doués, les plus éclectiques de sa génération. *Arizona Dream*, *Gilbert Grape*, *Don Juan De Marco* (aux côtés de Marlon Brando), bientôt le western *Dead Man* de Jim Jarmusch... Johnny Depp va toujours là où on ne l'attend pas. On ne l'attendait pas dans *Edward aux Mains d'Argent*. Encore moins dans cette deuxième collaboration avec Tim Burton...

Interview

Il s'est écoulé quelques années entre la série *21 Jump Street* et *Ed Wood*. Comment analysez-vous votre parcours ?

Pour être franc, je pense que je dois ma carrière à une grande part de hasard. Peut-être également au fait d'avoir su rester moi-même, entier, au fait aussi de l'existence de cinéastes, comme Tim Burton, qui osent prendre des risques. Si John Waters ne m'avait pas donner l'opportunité de parodier mon image de ***21 Jump Street*** dans **Cry Baby**, je n'aurais probablement pas rencontré Tim Burton qui m'a imposé sur **Edward aux Mains d'Argent**. À l'époque, j'étais simplement considéré comme un acteur de télévision ; le studio n'était pas très chaud sur mon choix. Il doutait de ma capacité à tenir un rôle comme celui d'Edward. Mon arrivée sur **Ed Wood** découle d'un concours de circonstances.

Que saviez-vous d'Ed Wood avant que Tim Burton vous en brosse le portrait ? Vous le connaissiez certainement de réputation...

J'avais seulement vu deux de ses films : **Plan 9 from Outer Space** et **Glen or Glenda**. Je le connaissais de nom, surtout de par sa réputation de «plus mauvais metteur en scène de tous les temps». J'avais également entendu dire qu'il aimait se travestir en femme. Combinaison intéressante. Un beau jour, Tim Burton m'a appelé, cela avait l'air urgent. Il n'avait pas encore de scénario mais, en cinq minutes, m'a présenté le projet **Ed Wood**. J'ai aussitôt accepté sa proposition. J'ai immédiatement compris que le film serait un bon moyen de réhabiliter le nom d'Ed Wood traîné dans la boue pendant près de vingt ans, de consoler sa veuve de ce qu'elle avait dû supporter. Lui attribuer le titre de «pire cinéaste de tous les temps» est profondément injuste, idiot. Si quelqu'un concrétise son propre imaginaire, va jusqu'au bout de sa vision des choses, qu'il en tire une grande satisfaction, il ne peut être ainsi étiqueté ; vous ne pouvez pas juger si son film est bon ou mauvais. La critique se situe à un autre niveau. Les films d'Ed Wood sont drôles, incroyablement surréalistes. Quiconque a le culot de filmer Bela Lugosi criant «Tirez les ficelles !», en surimpression devant un troupeau de bisons qui chargent, mérite un peu d'intérêt. Moi, j'applaudis ! Les films d'Ed Wood ne ressemblent à aucun autre, ils sont d'une totale authenticité. J'ai voulu montrer en lui un personnage extraordinairement optimiste et innocent en même temps qu'un brillant homme de spectacle. À sa manière, Ed a inspiré bien des réalisateurs actuels. Certains voient en lui le parrain du cinéma indépendant. Je refuse de lui coller une étiquette ; il a toujours fait de son mieux dans des conditions extrêmement précaires et j'aimerais que ses films soient perçus comme l'œuvre d'un véritable artiste.



Ed Wood dans le bureau d'un ponte d'Hollywood, mimant des projets délirants !



Un Ed Wood très glamour... en pull angora !

Se documenter doit occuper une large part de votre travail d'acteur, surtout en ce qui concerne quelqu'un d'aussi énigmatique qu'Ed Wood...

Du fait qu'il y a relativement peu d'images d'Ed Wood, je me suis essentiellement appuyé sur une documentation écrite. J'ai lu tout ce qu'on peut trouver sur lui, j'ai visionné à plusieurs reprises ses principaux films et j'ai tenté de capter les différentes facettes de sa personnalité. La rencontre de Kathy Wood, sa veuve, est totalement fortuite ; ni Tim Burton ni moi ne l'avons organisée. Un jour, alors que le tournage était entamé, elle est arrivée à l'improviste sur le plateau. Nous tournions près de Hollywood Boulevard et elle a remarqué des pancartes fléchées où se trouvait imprimé «Ed Wood». Les écriteaux l'ont amenée à nous. Elle m'a surpris là, habillé en travelo, avec du rouge à lèvre, une perruque sur la tête. Elle n'a pas bronché. Elle est juste venue vers moi pour me dire à quel point elle était ravie de me rencontrer. Elle m'a assuré que son défunt mari et moi nous ressemblions comme deux gouttes d'eau.

A l'instar de Martin Landau, définiriez-vous avant tout *Ed Wood* comme la description d'une histoire d'amour entre deux hommes ?

Je vois effectivement le film comme une histoire d'amour entre Ed Wood et Bela Lugosi. Ils

Un réalisateur emporté par la passion, une équipe technique blasée et réduite à sa plus simple expression... Qu'importe les moyens pourvu qu'on ait le film !

dépendent l'un de l'autre. Sur le plan professionnel, Bela Lugosi était alors en pleine déconfiture. Ed Wood cherchait à tourner son premier film ; il avait besoin du vieux comédien pour monter son projet et ce dernier avait lui aussi besoin d'argent. Malgré ce côté opportuniste, tous deux recherchaient surtout un ami, du réconfort. Si l'alchimie entre Bela Lugosi et Ed Wood opère si bien à l'écran, c'est principalement grâce à l'influence exercée sur moi par Martin Landau. Il a réveillé mon amour du métier d'acteur ; il a réanimé quelque chose qui était en train de mourir. Martin est un maître, un maître-artisan. Travailler avec lui constitue un véritable cadeau. Si on s'était détesté, la nature de la relation entre Ed Wood et Bela Lugosi aurait certainement été très différente. Martin n'est pas Bela Lugosi ; c'était d'autant plus incroyable de le voir se transformer, se couler littéralement en lui lorsque Tim criait «Moteur !». Je perdais un peu le Nord car j'avais réellement le sentiment d'être face au véritable Bela Lugosi !

Par quel miracle êtes-vous devenu Ed Wood à l'écran ? Votre identification au personnage paraît à peine croyable...

Il est plus aisé de faire connaissance avec le personnage quand on s'éloigne de soi-même. Pour incarner Ed Wood, je portais de fausses dents qui m'ont considérablement aidé à rentrer dans sa peau. Dès que je les mettais, Ed Wood se substituait à moi. Le râtelier modifiait ma structure faciale et me donnait ce curieux sourire de chat qui n'appartenait qu'à lui. De même, je n'ai pas craint de me déguiser en femme ; je considérais cela comme une gageure de plus. J'en ressens aujourd'hui un respect accru pour les femmes, autant que pour les travestis à cause de la source d'inconvénients pour un homme que sont soutien-gorge, rouge à lèvres, bas... À ce stade, se travestir n'est plus un choix, mais un combat ! De plus, lorsque vous portez les pulls si chers à Ed Wood, ce n'est plus de l'oxygène que vous respirez, mais de l'angora. En fait, je pense qu'il se grimait par amour des femmes, pour être encore plus proche d'elles.



Ed Wood exprime le plus fort de ses fantasmes : se travestir en femme !

Si vous n'aviez pas tourné *Edward aux Mains d'Argent* sous la direction de Tim Burton, pensez-vous que vous auriez pu incarner Ed Wood ? L'interprétation d'une personnalité aussi complexe exige une entente sans faille avec l'homme qui vous dirige...

La chose la plus importante qui existe entre un réalisateur et un comédien est la confiance. C'est d'une importance capitale et ça se travaille. Ça ne se donne pas, ça se mérite. Tim Burton a gagné ma confiance sur **Edward aux Mains d'Argent** et moi la sienne. Sans cette confiance réciproque, cette puissance qu'elle vous apporte, je n'aurais certainement pas pu tourner **Ed Wood**. Même si nous avions parlé du personnage avant les prises de vues, Tim Burton ignorait ce que j'allais en faire devant la caméra, après le premier coup de manivelle, et il devait dès lors m'accorder une confiance absolue, aveugle. Il faut en avoir, des couilles, pour se risquer à ce genre de jeu !

Propos recueillis par **Jack TEWKSBURY**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

MARTIN LANDAU

Le blues du vampire...

Pilier de l'Actor's Studio, professeur d'art dramatique de James Dean et Jack Nicholson, Martin Landau n'est pas une star. Une vedette, il l'a été à l'époque de *Mission Impossible*, de *Cosmos 1999*, deux séries cultes. Au cinéma, par contre, il se montre discret. Homme de main de James Mason dans *La Mort aux Trousses*, centurion assassin dans *Cléopâtre*, indien déjanté dans *Sur la Piste de la Grande Caravane*, cow-boy cruel dans *Nevada Smith*... De plus en plus présent sur les grands écrans depuis cinq ans (dans *Crimes et Délits* de Woody Allen, auprès de Sharon Stone dans *Sliver* et *Intersection*), après une longue traversée du désert et quelques navetons (*Terreur Extraterrestre*, *Cyclone*), Martin Landau revient. À 64 ans, en pleine forme, il décroche l'Oscar du Meilleur Second Rôle grâce à *Ed Wood*. La consécration pour ce comédien mésestimé et pour la défunte légende du cinéma fantastique qu'il interprète avec une exceptionnelle conviction...

Interview

Quel a été le plus gros obstacle dans l'approche du personnage de Bela Lugosi ? N'était-il pas risqué d'en faire une caricature, une parodie de star du fantastique ?

Oui, je l'ai compris dès la lecture du scénario. Je me suis dit : «Mon Dieu, quelle histoire fantastique ! Mais il y a tant de pièges à contourner. C'est une véritable montagne que je dois franchir !». En vérité, je ne savais pas par où commencer. Bien sûr, je le connaissais depuis ma plus tendre enfance. Il me fichait une peur bleue. Lorsque Tim Burton m'a contacté pour m'avouer que je constituais son premier et unique choix, j'ai été très flatté. Cependant, j'avais quelques réticences, notamment au niveau du maquillage : je ne tenais vraiment pas à incarner Martin Landau portant un masque de Bela Lugosi ! Rick Baker a pris ma métamorphose en main. Son travail consistait à me confectionner un nouveau nez, une lèvre supérieure très fine, une fossette au menton, de grandes oreilles. Les miennes sont petites, les siennes gigantesques... à la Dumbo ! On a également ajouté quelques poils aux sourcils. Pour ces tests, j'ai demandé une prise de son afin d'essayer quelques lignes de dialogues. Le lendemain, Tim Burton m'a appelé pour m'annoncer que les essais passaient à quarante pour cent. Mon estimation était plutôt de dix pour cent. Je me suis dit que si j'arrivais à un résultat convaincant une fois sur dix, cela valait le coup d'être tenté. Je me suis donc lancé dans l'aventure **Ed Wood**. Dès lors, Tim Burton m'a littéralement bombardé de cassettes des films de Bela Lugosi. J'ai dû en visionner entre 25 et 30 ! J'ai également vu un documentaire tourné juste après la sortie de **Dracula**. Il montrait le comédien dans son jardin, tout de blanc vêtu, parlant calmement de son expérience théâtrale à Budapest, des rôles qu'il souhaitait tenir à Hollywood. Incroyable, cette confiance en l'avenir, cette confiance aveugle pour quelqu'un qui a croupi, dans les derniers mois de sa vie, dans un sanatorium, drogué et alcoolique. Un autre documentaire, réalisé à sa sortie de l'hôpital, le montre parlant de sa dépendance à la morphine, de sa femme qui vient de le quitter, du prochain film qu'il tournera avec «Eddie» Wood... Progressivement, je suis devenu le plus grand admirateur de Bela Lugosi. À la moindre occasion, je regardais ses films. On me regardait d'un drôle d'air, comme si j'étais le président de son fan-club. En fait, j'admire Bela Lugosi, l'énergie, la dignité qu'il a su préserver, y compris dans les pires navets.

On vous connaît surtout pour le rôle de l'espion Rollin' Hand dans la série *Mission Impossible*. Trente ans après, vous refaites surface avec *Ed Wood*. Vraiment une drôle de carrière !

Et dire que j'ai refusé d'interpréter Monsieur Spock dans *Star Trek*. Un personnage sans émotion, qui connaît tout sur tout... De la lobotomie ! Lorsque j'ai quitté *Mission Impossible*, j'ai demandé à William Friedkin de me confier le rôle du Père Karras dans **L'Exorciste**. Il a catégoriquement refusé : *«Vous êtes le super-espion de* **Mission Impossible**, *une série diffusée dans soixante-neuf pays. Personne ne peut vous prendre au sérieux»* m'a-t-il balancé ! Après *Mission Impossible*, je me suis exilé à Londres quatre ans durant pour les besoins de *Cosmos 1999*. Il y avait là-bas de nouveaux réalisateurs, producteurs, directeurs de casting... Personne ne voulait me rencontrer tellement Rollin' Hand me collait à la peau. Par contre, lorsqu'on m'engage pour un film de cinéma, vous ne pouvez guère présager de la nature de mon personnage. Si vous embauchez Joe Pesci, Danny Aiello ou même Harrison Ford, que vous les habillez, les coiffez de telle ou telle manière, vous devinez facilement l'identité de leur personnage. Mais si vous m'engagez moi, vous ne saurez jamais comment les choses vont tourner. Prenez mes cinq derniers rôles, de **Tucker** à **Ed Wood** : vous pourriez aussi bien avoir à ma place cinq comédiens différents. Quand Tim Burton est venu à ma rencontre pour **Ed Wood**, j'ai ouvertement manifesté ma surprise : «Il y a environ 90.000 acteurs syndiqués dans ce pays. Alors, pourquoi moi ?» lui ai-je demandé. Il m'a répondu que j'étais le seul capable d'incarner Bela Lugosi, que ma carrière avait connu des hauts et des bas. Que j'avais travaillé avec les plus grands, d'Alfred Hitchcock à Joseph Mankiewicz, que je m'étais compromis dans nombre de navets mais, qu'à chaque fois, je m'étais investi à fond. *«Vous avez un jeu aussi intense que celui de Bela, une présence particulière. Vous changez régulièrement d'accent, de timbre de voix, vous avez souvent porté des maquillages»* a-t-il ajouté. Sur le plateau, il me disait de temps à autre que jamais, probablement, il n'aurait tourné **Ed Wood** sans ma participation. Je sais que c'est faux mais quel beau compliment pour un comédien ! D'autres acteurs auraient certainement pu tenir le rôle de Bela Lugosi. Je savais que je me lançais dans un pari risqué, que je pouvais très bien m'avérer ridicule. Ma volonté de montrer le meilleur de moi-même l'a finalement emporté. Personne ne m'avait encore offert de seconde



Le vieil acteur et le jeune cinéaste : une amitié unique et sincère.


Ed Wood et Bela Lugosi : la répétition de quelques lignes de dialogues délirants !



Bela Lugosi dans l'un des rares décors de ***Glen or Glenda****. Un rôle mémorable d'être divin, de marionnettiste céleste !*

chance. C'est, je pense, ce que Tim Burton voulait me faire comprendre.

Que représente Bela Lugosi pour vous ? D'une certaine façon, ne vous sentez-vous pas proche de lui en tant que comédien ?

Je voulais que ce rôle soit une véritable déclaration d'amour à Bela Lugosi. Je le vénère. Bela Lugosi était quelqu'un de très vulnérable. Sa dépendance à la drogue provenait de soins à la morphine prodigués à la suite d'une blessure durant la Première Guerre Mondiale. Si je lui voue un véritable culte, nous sommes néanmoins très différents l'un de l'autre, notamment dans la façon de s'exprimer. J'utilise, par exemple, beaucoup mes mains. Pas lui, il est nettement plus posé. Lorsque je parle, que je traduis des émotions fortes, j'écarquille les yeux. Lugosi, au contraire, les plisse. J'ai de grandes dents, très visibles, alors que les siennes se cachent dans une bouche qui est un trou noir et béant. J'ai dû apprendre à réagir, bouger comme lui. Interpréter Bela Lugosi est devenu une seconde nature au point que je m'identifiais totalement à lui lorsque je portais le maquillage de Rick Baker. Ainsi, je pensais qu'il portait vers la fin de sa vie les vêtements du temps de sa splendeur, des smokings datant des années 30. Tout le monde était habillé selon les canons de la mode ; lui, par contre, arborait ces vieilles fringues un peu usées qui sentaient la naphtaline. Pas question de renouveler sa garde-robe car le moindre dollar passait immédiatement dans la drogue. Tous ces détails m'ont rendu Bela Lugosi sympathique, surtout qu'il n'a jamais bénéficié de seconde chance dans sa carrière, contrairement à moi qui ait connu plusieurs comebacks. Je voulais lui rendre cette dignité publique envolée. C'est en visitant ses différentes maisons, de plus en plus modestes au fur et à mesure qu'il dégringolait les marches de la gloire, que j'ai réellement pris conscience du désespoir profond de Bela Lugosi.

Comment définiriez-vous les rapports entre Ed Wood et Bela Lugosi ? Une amitié sans ambiguïté ou, a contrario, une liaison plus équivoque ?

Ces deux hommes vivent une histoire d'amour, développent une relation étrange, typiquement masculine. Ils avaient besoin l'un de l'autre. L'homosexualité n'a rien à voir là-dedans. Bela Lugosi et Ed Wood sont hétérosexuels. J'aime ce genre d'amitié. Elle est palpable dans le film sans que Johnny Depp ou moi n'ayions à ouvrir la bouche. Il est très rare de ressentir une telle émotion au cinéma. Le plus souvent, on annonce que deux types sont amis, mais rien ne permet de le ressentir physiquement. Entre Bela Lugosi et Ed Wood passe quelque chose de quasiment subliminal. La même chose s'est produite entre Johnny Depp et moi. Tim Burton l'a immédiatement compris. Notre complicité le plongeait parfois dans un enthousiasme très bruyant ; il gloussait de bonheur, l'ingénieur du son l'imitait. Et c'est ainsi qu'on gâche une prise, en couvrant les dialogues. Nous devions même parfois rappeler Tim à l'ordre !

Comment expliquez-vous la vertigineuse nullité des films d'Ed Wood ? Par un manque flagrant de tout talent ?

Tout d'abord parce qu'il n'avait pas un dollar en caisse ! Son tournage le plus long équivaut à cinq jours de travail ! Mais, généralement, il ne dépassait pas les quatre jours. Comment réaliser un bon film dans des conditions pareilles ? Comment obtenir une quelconque cohésion ? Regardez **Bride of the Monster**, celui qui ressemble le plus à un film avec un début, un milieu et une fin. Ed Wood l'a bouclé en quatre jours, avec soixante dix mille dollars ! Les budgets les plus réduits de l'époque montaient à tout de même cinq cent mille dollars. Lorsque vous avez vu Ed Wood travailler, vous comprenez aussi pourquoi ses films sont ce qu'ils sont. Il ne se couvrait jamais avec une deuxième prise car il devait économiser sur la pellicule. Ses comédiens commençaient une scène et, soudain, entendaient «Cut !». Ils demandaient alors «Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?». Les techniciens répondaient que la pellicule arrivait à terme. Les comédiens rétorquaient : «Eh bien, rechargez la caméra». L'opérateur obéissait et demandait de reprendre le dialogue très exactement là où il avait été interrompu. Les comédiens repartaient dans leur tirade et, très peu de temps après, entendaient un nouveau «Cut !», avant même qu'ils aient fini, tout ça parce que les quelques mètres de pellicule étaient déjà impressionnés. Il faut préciser que Ed Wood utilisait généralement des fins de bobine en provenance d'autres films ! J'ai tourné dans des productions du même tonneau. Incroyable que l'on puisse jouer la comédie dans ces conditions. Mais il s'agit là de la méthode Ed Wood. À la fin de chaque prise, il envoyait : «Parfait, on la garde !». Et il la gardait toujours car, même en cas de pépins, il trouvait une bonne excuse, genre : «Cela arrive bien dans la vie, c'est du réalisme !». Niveau scénario, Ed Wood n'était pas meilleur. Il était un mauvais réalisateur et un auteur exécrable. À vrai dire, il ne fallait guère plus de talent pour diriger la comédienne Dolores Fuller, une «vedette» qui ne pouvait pas prononcer son nom de manière convaincante. Je veux dire par là qu'elle est probablement la pire actrice de tous les temps !

Quel jugement portez-vous sur ses films ? Etes-vous parvenu à en regarder un jusqu'à son générique final ?

Je suis heureux que les films d'Ed Wood existent. Lorsque j'ai vu **Glen or Glenda** pour la première fois, je n'en croyais pas mes yeux. Je me suis demandé de quoi il s'agissait. Insensé, mais je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder. Il y a de bien meilleurs films qui, a priori, sont totalement invisibles. Vous en visionnez dix minutes, et basta... Les films d'Ed Wood sont différents. On les regarde d'un bout à l'autre en se posant toutes les questions possibles sur la façon dont ils ont été réalisés. D'où sortent des comédiens aussi lamentables, des techniciens aussi calamiteux ? Comment Bela Lugosi est-il tombé aussi bas ? D'une certaine manière, ils sont mémorables parce qu'ils possèdent un style unique, parce qu'ils sont différents de tout ce que vous pouvez voir sur un écran. C'est ce qui a attiré, inspiré Tim Burton. Voir l'un des plus talentueux cinéastes actuels rendre hommage à Ed Wood est remarquable. Il faut bien un Tim Burton pour lui consacrer un film. Qui d'autre aurait osé ?

Propos recueillis par **Jack TEWKSBURY**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

La Cité des E

Avons-nous perdu la faculté de rêver ? C'est la question que nous pose le second long métrage longtemps attendu de l'hydre à deux têtes du nom de Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro. Longtemps attendu parce que, silencieux depuis *Delicatessen*, les deux lascars réussissent à entourer leur projet d'un épais mystère dont ne filtrent épisodiquement qu'une rumeur par ci, un bruit par là, notamment celui que les décors sont stupéfiants et les effets spéciaux en quantité. Excitant donc, mais maigre. Surtout que le seul générique de *La Cité des Enfants Perdus* a tôt fait de nous fixer sur l'authenticité de tous ces points. Sur une musique mélancolique à souhait signée Angelo Badalamenti, nous visitons le grandiose décor du port imaginaire où se situe l'action. D'emblée, le ton est donné : il oscille entre rêve et cauchemar, reposant inlassablement la même question : Avons-nous perdu cette faculté de rêver ? Car Krank, l'affreux clone qui règne sur une curieuse plate-forme en mer, l'a perdue, cette faculté. Et du coup, il vieillit à vitesse grand V. Alors, pour se soigner, il se «shoote» au rêve. Au rêve d'enfants qu'il fait kidnapper par ses sbires, une bande de taupes, des aveugles auxquels il offre la vue au travers d'objectifs de

interview MARC CARO
le grand méchant look !

Il s'est écoulé presque quatre ans entre *Delicatessen* et *La Cité des Enfants Perdus* ? Avec Jean-Pierre Jeunet, vous avez pris de très longues vacances, non ?

D'abord, le service «après-vente» de **Delicatessen**, à savoir surtout les festivals et les sorties à travers le monde, nous a mobilisés un bon moment. Ensuite, comme nous ne sommes pas des rapides dans l'écriture d'un scénario, il nous a fallu encore du temps. Et, finalement, **La Cité des Enfants Perdus** étant un film onéreux, tourné en français sans la présence de stars, il a été plus long à monter financièrement qu'une production française classique. En fait, si le film ne sort qu'en 1995, son idée nous est venue voici quinze ans après qu'on ait bouclé **Le Bunker de la Dernière Rafale**. Il ne s'agissait pas exactement du même film, mais tous ses éléments capitaux s'y trouvaient déjà. La plate-forme maritime, les enfants kidnappés... En travaillant le concept, de nouvelles trouvailles se sont progressivement greffées, les rêves volés surtout, puis l'aspect science-fiction cyber-punk. Pendant ces années de préparation, un grand studio hollywoodien a même contacté Jean-Pierre pour qu'il réalise **Les Valeurs de la Famille Addams**. Mais tant qu'on pourra agir à notre guise en France, nous ne nous exilerons pas... **La Cité des Enfants Perdus**, nous l'avons tourné selon nos goûts, nos désirs. Nous nous sommes simplement dit : «Si ça nous plaît, ça plaira sûrement à d'autres !». À combien d'autres ? Pas question que ce sujet tourne à l'obsession, que nous nous mettions à niveler par le bas pour racoler le plus grand nombre. Selon la formule de Hergé, il s'adresse aux enfants de 7 à 77 ans. Des enfants que Jean-Pierre et moi sommes aussi ; **La Cité des Enfants Perdus** est un conte !

À l'image de *Delicatessen*, *La Cité des Enfants Perdus* recourt au service de «gueules». Daniel Emilfork, Dominique Pinon, Ron Perlman, Jean-Claude Dreyfuss... Pas une seule gravure de mode à l'horizon !

C'est en hommage au cinéma français d'avant-guerre, l'époque des Michel Simon, des Louis Jouvet... Ce sont des «gueules», mais surtout de très bons comédiens. Autant Dominique Pinon que Daniel Emilfork participent à la cohérence de **La Cité des Enfants Perdus**. Il est capital qu'ils s'intègrent à notre univers. Ce n'est pas vraiment le cas des derniers jeunes comédiens à la mode. Il fallait que le film soit graphique, même dans les visages de ces interprètes. Toutefois, lorsqu'on parle de «gueules», je considère que le terme indique que ces acteurs ne sont pas beaux du tout. Faux. Moi, Boris Karloff, je le trouve sublimement beau. Même Jack Nicholson, c'est une «gueule» !



Miette (Judith Vittet) et sa bande de gamins convoités par Krank.

Un film esthétiquement aussi soigné et travaillé que *La Cité des Enfants Perdus* doit se référer à d'illustres prédécesseurs, non ?

Nous avons étudié les gravures de Gustave Doré sur les docks de Londres, compulsé de nombreux livres sur les vieux bateaux, les toiles d'Otto Dix, les bandes dessinées de Hergé et Tardi... Dans **La Cité des Enfants Perdus**, on ratisse large ! Nous nous sommes dit : «Ce film se situera entre **La Nuit du Chasseur**, **Pinocchio**, **M. le Maudit** et **Freaks**. Le tout en couleurs !». Aimant les vieux laboratoires fréquentés par des savants fous, certains décors du film ne peuvent qu'évoquer James Whale, ses deux **Frankenstein**, **Metropolis**, une imagerie populaire très branchée sur les années 1900...

Plastiquement, ne cherchez-vous pas également votre inspiration du côté de Terry Gilliam, ou Tim Burton. Certaines images évoquent irrésistiblement *Brazil* !

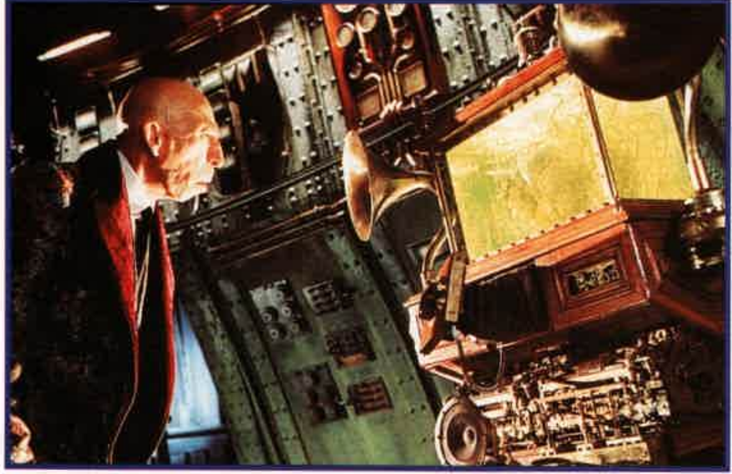
Il s'agit davantage d'une communauté d'esprit. On adore bien sûr leurs films. Et, comme nous, Terry Gilliam et Tim Burton viennent de l'animation. Toutefois, **La Cité des Enfants Perdus** n'est pas influencé à ce point par **Brazil** et les films de Tim Burton. Déjà, en 1980, **Le Bunker de la Dernière Rafale** exploitait ce style rétro-futur, une sorte d'avenir médiéval, que vous retrouvez aujourd'hui. Terry Gilliam est un peu comme un grand frère pour nous. Tim Burton nous est plus lointain déjà, même si **La Cité des Enfants Perdus** et **L'Étrange Noël de Monsieur Jack** ont ceci en commun que des personnages



Dans son laboratoire, le diabolique Krank (Daniel Emilfork) et sa machine à voler les rêves...

Enfants Perdus

caméra branchés directement sur le cerveau et nommés «optakons». Bien entendu, son erreur sera d'enlever un enfant de trop, en la personne de «Denrée», le petit frère adoptif d'un Hercule de foire.
Pas de doute, il s'agit bien là d'un conte. Les ingrédients nécessaires s'y rassemblent tous, de la jeune héroïne à l'ogre en passant par les monstres de tous poils et les indispensables comparses comiques. On navigue entre Perrault et Andersen, entre Hergé et David Lynch, mais aussi entre Jeunet et Caro. Car depuis *Le Bunker de la Dernière Rafale*, leur univers reste le même : humide, sombre, souvent souterrain et surtout poétique. Pourtant, jamais jusqu'à aujourd'hui ils n'avaient eu les moyens (techniques et financiers) de donner aussi pleinement corps à leurs visions. Car le film est de ce point de vue tout à fait étonnant. Il est donc d'autant plus décevant que le scénario fonctionne lui à bas régime. En effet, dès le début, l'intrigue se révèle confuse, à la limite de l'incompréhensible, et les personnages, tout comme les situations, ne demeurent souvent qu'à l'état d'idées, voire d'ébauches. Mais n'est-ce pas là, en définitive, la définition du rêve ?



Krank face à Irvin, le cerveau qui cause (Jean-Louis Trintignant).

se déguisent en Père Noël pour amadouer des gosses. J'ai découvert cette coïncidence lorsque **L'Étrange Noël...** était déjà sur les écrans. Impossible de retoucher **La Cité...**, alors en fin de tournage, pour éviter qu'on souligne cette parenté.

L'ombre de Hergé planant avec insistance sur le film, *La Cité des Enfants Perdus* ne constitue-t-il pas un pas vers la réalisation d'un Tintin «live» ?

Non. Le personnage et son monde se situent à un tel niveau qu'un film ne pourrait que les trahir. Mes influences vont plutôt du côté de Steven Spielberg ou George Lucas. D'ailleurs, pour dépeindre l'univers de **La Guerre des Étoiles**, George Lucas a visionné tout ce qui s'était fait auparavant dans le domaine de la science-fiction. Il a tout mixé pour imaginer quelque chose de radicalement nouveau. Plutôt que d'adapter Tintin au cinéma, je préfère agir comme George Lucas, faire la synthèse d'un genre, y ajouter un apport personnel important et, au bout du compte, en ressortir mon «truc». C'est ainsi que l'on crée un univers. Mon univers, dans **La Cité des Enfants Perdus**, ce sont tous ces éléments liés à la robotique, les «optakons», Irvin, le cerveau qui parle...

La plate-forme maritime qui sert de laboratoire à Krank s'impose comme l'un des protagonistes les plus impressionnants de votre histoire...

Cette plate-forme compte autant que les autres personnages ; c'est un protagoniste du film à part entière. Elle reflète les états d'âme des autres acteurs du drame. Néanmoins, autant Jean-Pierre Jeunet que moi tenons à ce qu'aucun élément du film ne prenne le pas sur les autres. Il ne fallait pas que le décor écrase le reste, les émotions qui occupent ici une place plus importante que dans **Delicatessen**. **Delicatessen** fonctionne davantage sur des ressorts humoristiques, des enchaînements de situations burlesques, des gags visuels... **La Cité des Enfants Perdus**, à l'opposé, se définit comme une quête de l'humanité perdue. Mais ce film, vous pouvez aussi le voir comme le croisement du **Bunker...** et **Delicatessen**, entre boulons et briques, entre fer et pierre.

Visuellement et techniquement, vous semblez avoir bénéficié de moyens confortables. Est-ce réellement le cas ?

Si **La Cité des Enfants Perdus** n'est pas un film pauvre, il n'a pas non plus bénéficié de l'artillerie lourde des grosses productions américaines. Nos dix-sept minutes d'effets spéciaux optiques, nous les devons surtout à la débrouillardise, au système D et au talent des ateliers *Duboi* et *Buff Compagnie*. En plus des effets spéciaux numériques, **La Cité des Enfants Perdus** intègre des trucages moins visibles, tournés en direct sur le plateau, le ponton qui se défonce, les vérins hydrauliques destinés à créer des vagues dans le grand bassin... En fait, le film s'adonne à tout ce qui rend un tournage complexe et long : l'eau, les effets spéciaux, les enfants... Maintenant, nous sommes peinards ; nous pouvons réaliser de petits films pépères, des soap-operas ! Non, plus sérieusement, notre expérience des techniques d'effets spéciaux, nous l'avons acquise en tournant des clips.



Miette et One (Ron Perlman) prêts à être balancés à la flotte par deux cyclopes.

Dans *La Cité des Enfants Perdus*, vous accordez une large place à la drogue : l'opium, la substance que les puces transportent, la religion des Cyclopes, les origines des rêves...

La seule vraie référence au monde de la drogue tient au personnage de Marcello, le dompteur. Il s'inspire d'un folklore particulier, celui des opiacés, des fumeurs d'opium comme ceux du «Lotus Bleu» ou des «Cigares du Pharaon». Le reste, ce sont les enchaînements logiques de la situation de départ. Qu'est-ce qui peut bien se dérouler dans la tête d'un bonhomme incapable de rêver ? Pas question d'injection de drogues hallucinogènes ou de réalité virtuelle ! Il s'agit seulement d'utiliser un casque et des électrodes, à la manière de Frankenstein. Comment obliger des gens à enlever des enfants ? Scientifique, vous n'éprouvez guère de difficulté à inventer quelque chose qui puisse les fanatiser, les rendre serviles. Cela ramène aux fils de Vulcain dans la mythologie gréco-romaine, les Cyclopes. Ceux-ci n'ont pas d'autre vision que celle que leur accorde leur Dieu, à savoir le feu. Leur conditionnement s'avère donc plus psychologique que provoqué par l'usage d'une drogue.

Propos recueillis par
David MARTINEZ

France. 1995. Dir. Art.: Marc Caro. Mise en scène : Jean-Pierre Jeunet. Scén.: Jeunet & Carot et Gilles Adrien. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Angelo Badalamenti. SFX : Yves Domenjoud, Jean-Baptiste Bonetto, Olivier Gleize, Jean-Chistophe Spadaccini, Pitof (numériques), Pierre Buffin (synthèse). Prod.: Claudie Ossard Productions/Lumière/Le Studio Canal Plus/France 3 Cinéma. Int.: Ron Perlman, Daniel Emilfork, Judith Vittet, Dominique Pinon, Jean-Claude Dreyfus, Geneviève Brunet, Odile Mallet, Mireille Mosse, Serge Merlin, François Hadji-Lazaro, Rufus, Ticky Holgado, Jean-Louis Trintignant, Marc Caro... Dist.: UGC. Dur.: 1 h 50.

actualité cinéma sortie le 3 mai

FREDDY SORT DE LA NUIT

WES CRAVEN
Le rêveur d'Elm Street

Si Freddy Krueger se devait de ressusciter, le profanateur de sépulture ne pouvait que se nommer Wes Craven, son créateur largué par ses producteurs dès* La Revanche de Freddy*, la deuxième des six séquelles inégales. Père du croquemitaine d'Elm Street, Wes Craven, c'est aussi* La Colline a des Yeux, La Créature du Marais, La Ferme de la Terreur, L'Amie Mortelle, L'Emprise des Ténèbres, Shocker, Le Sous-Sol de la Peur*... Ce sera prochainement* A Vampire in Brooklyn *avec Eddie Murphy. Farouche artisan du fantastique, le cinéaste explique ce retour à un mythe qui, d'un coup de griffe, coupa le cordon avec lui. Un retour aux sources qui l'oblige à un traitement périlleux et pas très orthodoxe...

Quel fut votre objectif en optant pour un Freddy persécutant ses propres créateurs ? Gadget ou réflexion sur le personnage ?

J'ai tenu à montrer que la confection d'un film est un véritable mystère. Vous partez de quelques mots, d'une vague idée, de la rencontre de quelques personnes et vous parvenez à quelque chose de magique, quelque chose qui possède une existence propre, qui s'inscrit dans une certaine réalité. Et la différence entre la réalité dans laquelle nous évoluons et la fiction cinématographique est de moins en moins tangible. En tant que cinéaste, il m'arrive fréquemment d'utiliser mes rêves comme source d'inspiration. Je rêve et j'inscris ce qui m'est apparu durant le sommeil dans un bloc-notes. De ce fait, le rêve prend vie. Il s'agit là d'un des aspects les plus intéressants de la mise en scène de cinéma. En réfléchissant à la conception d'un septième épisode des méfaits de Freddy, il m'est apparu que le seul point encore vierge était la réalisation même d'un film, sa genèse, la manière dont le phénomène «Freddy» affecte la vie des gens qui l'ont créé.

N'est-ce pas là une démarche intellectuelle ? Une sorte de variation sur le thème de *La Nuit Américaine* de François Truffaut ?

Intellectuelle, je ne sais pas. Disons que **Freddy Sort de la Nuit** permet de prendre un certain recul par rapport aux précédents épisodes, de réfléchir un peu plus que de coutume. Disons que ce Freddy-là prend conscience du changement de son statut, de son existence, qu'il gagne son autonomie. Freddy n'est plus seulement un simple personnage de fiction ; il a généré une véritable industrie. Plus que **Freddy Sort de la Nuit**, **Les Griffes de la Nuit**, le premier de la série, a été mené par des concepts intellectuels. J'y évoque la perception de la réalité par l'intermédiaire de l'impact des cauchemars "réels" sur l'héroïne, Nancy. J'ai énormément réfléchi sur cette idée, à tel point que je ne pouvais tourner une suite sans la placer à un autre niveau. Je ne voyais aucun moyen de contourner cet obstacle, d'imaginer une histoire aussi intéressante que la première. Voilà pourquoi je n'ai pas persévéré dans la série, jusqu'à **Freddy Sort de la Nuit** dont l'idée de base part d'une conversation que j'ai eu avec Heather Langenkamp, la comédienne des **Griffes de la Nuit**. Avant de me lancer dans l'écriture du film, je l'ai revue pour lui proposer de reprendre le rôle de Nancy. Nous avons longuement discuté de l'intrusion de Freddy dans notre vie, dans celle de nos proches, de son influence. Dans nos propos, Freddy est apparu différemment qu'un personnage fictif ordinaire ; nous parlions d'une personne réelle. Il est devenu une sorte de représentation artistique d'une certaine réalité, quelqu'un de présent depuis toujours, une sorte de personnification du mal absolu. C'est sans doute pour ces raisons que Freddy Krueger est devenu au fil des années le symbole de tout ce que l'âme humaine contient de plus mauvais. Paradoxalement, mieux que les autres, les censeurs ont compris cet aspect du personnage. Seulement, parce qu'ils ne sont pas très futés, ils ont pensé qu'en coupant certaines séquences des **Griffes de la Nuit**, qu'en supprimant certains plans, ils gommeraient sa signification réelle. Une lourde erreur. **Freddy Sort de la Nuit** m'a permis de traiter cette facette inédite du mythe, d'aller plus loin dans l'introspection.

D'une certaine façon, vous vous y présentez comme un cinéaste captif de sa créature...

Je l'explique effectivement dans **Freddy Sort de la Nuit**. J'explique qu'un succès peut hanter son créateur pour longtemps. Je suis certain que mon épitaphe dira : "Ci-gît le père de Freddy Krueger". J'ai tourné pas mal de films dans ma vie, j'espère en réaliser beaucoup d'autres encore. Mais je n'ignore pas que c'est pour mes **Freddy** qu'on se souviendra de moi. Donc, dans un sens oui, je suis prisonnier de Freddy !

Vous abandonnez la vedette de *Freddy Sort de la Nuit* à Heather Langenkamp, mais le rôle du créateur hanté par son monstre, vous auriez dû tout logiquement le tenir !

Vrai, mais j'ai été un peu lâche sur le coup. Je m'amusais davantage en me plaçant quelque peu en retrait par rapport à l'action, en me cachant derrière mes rêves pour répondre à Heather que je savais guère



Freddy et Heather Langenkamp : une séquence de lit qui ne tourne pas à l'étreinte torride !

opinion

SORTIE DE SECOURS

Lors de son passage au festival de Sitges il y a deux ans, Wes Craven clamait un peu partout qu'il en avait ras-le-bol d'être captif du genre fantastique, marre d'appartenir corps et âme à un genre qui ne lui laisse pas la moindre chance d'aller essayer ses talents de cinéaste dans d'autres domaines. Et voilà que son nouveau film n'est autre que **Freddy 7** ! Un retour à la case départ, aux **Griffes de la Nuit** ? Pas vraiment. Le film n'a plus grand chose à voir avec les autres épisodes des aventures meurtrières du grand brûlé pourfendeur de la jeunesse dorée américaine. Cette séquelle ressemble à une sorte de mise en abîme du processus de réflexion qui pousse le réalisateur à s'engager pour ce septième épisode. Le film a tout d'un acte de résignation. Il montre, qu'à l'instar de personnages qui ne peuvent empêcher Freddy de s'immiscer dans leur vie, Wes Craven ne peut et, dans le système actuel hollywoodien, ne pourra sans doute jamais s'évader du fantastique. La conclusion de **Freddy Sort de la Nuit** montre que Craven admet la chose. Impuissant, il change de monture, prend un nouveau cheval de bataille, et décide de faire évoluer le genre. En ce sens, les intentions de **Freddy**, septième du nom, sont excellentes.

Le scénario de ce **Freddy** en est déjà la preuve. La preuve que ce énième chapitre ne va pas dans la même direction - surenchère et effets spéciaux - que les épisodes précédents de la sanglante saga d'Elm Street. Dès le premier quart d'heure, toute la série **Freddy** se voit réduite à une idée sans fondement, un cauchemar de cinéaste. Dès l'ouverture, Wes Craven avoue que Freddy n'existe pas, qu'il n'est qu'un concept de son créateur, qu'un assemblage d'effets spéciaux, qu'un acteur barbouillé de latex. Comment impressionner en installant un mythe dans la réalité ? Comment faire croire à une mythologie que l'on renie d'entrée ? Tout simplement en expliquant et en démontrant l'inéluctabilité de l'existence d'un personnage de croquemitaine à la Freddy. Aux États-Unis, Freddy est devenu bien plus qu'un personnage de film d'horreur. L'ogre d'Elm Street, les parents l'invoquent pour faire peur aux enfants : «Mange ta soupe ou Freddy Krueger va venir te chercher», «Va faire tes devoirs sinon Freddy va faire un petit tour dans ta chambre»... Freddy rafle le poste de grand croquemitaine de cette fin de siècle, un statut que, mieux que quiconque, Wes Craven comprend comme en témoigne son discours juste et cohérent sur les légendes urbaines.

Freddy Sort de la Nuit débute ainsi par la mise en chantier de... **Freddy sort de la Nuit** ! Craven joue la carte du film dans le film. Ce qui corse les choses pour résumer l'histoire en quelques mots. Tous les acteurs interprètent leur propre rôle, à commencer par Heather Langenkamp, la rescapée des **Griffes de la Nuit**. Les décors ne sont généralement pas de vrais décors de cinéma, mais les locaux, bureaux et studios qu'arpentent les techniciens, producteurs et comédiens...

Et, nec plus ultra, Freddy n'est pas le bon vieux Freddy des familles. Le Freddy que nous connaissons s'est dissous, en relief s'il vous plaît, lors du décevant final du sixième tome de ses déboires. Définitivement. Enfin, vu que c'est la sixième fois qu'il connaît ce triste sort, on peut s'attendre à ce que *New Line* réanime la poule aux œufs d'or. Et Freddy lui-même n'a nullement l'intention de couler une paisible mort dans les chaudrons de Satan. Heather Langenkamp, vedette des épisodes un et trois, est contactée par les producteurs pour remettre le couvert dans un septième chapitre. Il n'y a pas que Bob Shaye (PDG de *New Line* dans son propre rôle) qui essaie de la convaincre. La jeune maman reçoit régulièrement des coups de fil anonymes inquiétants. D'étranges séismes se multiplient. Et, cerise sur le gâteau, un Freddy plus diabolique que celui qu'elle connaît, vient hanter ses rêves. Elle n'est pas la seule à endurer cet harcèlement d'outre-tombe. Tous ses partenaires, qu'ils soient devant ou derrière la caméra, qu'ils s'appellent Wes Craven, Robert Englund ou Bob Shaye, sont victimes des mêmes cauchemars. Freddy veut revenir, impose sa loi à ses créateurs.

Postulat inhabituel donc pour un film d'horreur traditionnel, le scénario de **Freddy Sort de la Nuit** se doit d'être mis en images avec ingéniosité, intelligence, pour ne pas sombrer dans le n'importe quoi, se perdre dans la confusion. La nuance n'étant pas toujours le fort de Craven (l'homme a tout de même commis **Shocker**), le film se perd parfois dans les dédales de son script, redevenant un **Freddy** classique avec ses faiblesses et ses qualités. Des moments heureusement rares, car Craven réussit à rendre cohérent un film étrange, se promenant entre fiction et réalité. Facile de reconnaître dans le personnage d'Heather Langenkamp, contrainte de revenir dans l'univers de Freddy pour affronter son cauchemar, ce Wes Craven qui ne cultive plus le moindre espoir d'échapper à Freddy. Le réalisateur, tel un Frankenstein que son monstre ne lâche plus, s'accommode de la situation. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, Freddy Krueger le suivra comme son ombre.

Didier ALLOUCH

Lire fiche technique in *M.M.* 93
et articles in *M.M.* 92 & 93

de quelle manière lui venir en aide. C'est Heather l'héroïne, c'est elle qui affronte Freddy. Je pense néanmoins que mon personnage est capital dans la mesure où il explique très exactement ce qui se passe. Ce Wes Craven-là guide le spectateur dans les territoires étranges que génère le film. Il est primordial que quelqu'un fasse le lien entre la réalité et l'imaginaire.

En brouillant les cartes, en sortant Freddy de son milieu naturel, de la fiction pure et des cauchemars, n'avez-vous pas pris le risque de nuire à sa crédibilité, à arracher son aura de mystère ?

Voilà aussi pourquoi nous avons sensiblement modifié l'aspect physique de Freddy. Ainsi, le public ressent notre désir de mettre en scène un Freddy différent, de rentrer dans une nouvelle dimension du fantastique. Mais c'est toujours Freddy. Un Freddy qui ne ressemble pas forcément aux précédents, un Freddy qui amène les gens sur un terrain qui ne lui est pas familier. À un moment bien précis de la projection du film, j'ai entendu des cris de spectateurs surpris de s'être fait manipuler, d'avoir été menés dans une direction, puis, brutalement, poussés dans une autre. Il s'agit de la séquence déconcertante dans laquelle Freddy apparaît à la télévision. La scène suivante, apparaît Robert Englund ! Plus personne ne sait du coup où il en est. Bien sûr, ce petit jeu de mise en abîme contribue à démystifier le personnage mais, parallèlement, celui-ci se présente sous une forme nouvelle, encore plus effrayante du fait qu'il frappe là où bon lui semble, que personne n'échappe à son emprise. Il était très stimulant de traiter cette forme complexe de réalité pré-fabriquée, d'installer des règles neuves et de les imposer. J'ai veillé scrupuleusement à ce que Freddy ne perde



Dylan (Miko Hugues), un gamin hanté par Freddy Krueger.

pas son intégrité. C'est pour cette raison que j'ai lésiné sur ses apparitions, ses bons mots. En fait, dans **Freddy Sort de la Nuit**, le croquemitaine réduit ses sorties au strict minimum. J'ai essayé de davantage l'installer dans les imaginations que sur l'écran. Du coup, pas mal de spectateurs se sont plaints de sa rareté physique. J'ai même rencontré une personne qui m'a demandé pourquoi je n'avais pas fait tuer Robert Englund par Freddy. Il comptait énormément pour moi de ne pas glisser dans le film des événements en contradiction avec la réalité. Et autant que je sache, Robert Englund et Heather Langenkamp sont en pleine forme. Pas question que le réel nie la fiction de **Freddy Sort de la Nuit**.

***Freddy Sort de la Nuit* sort à la même époque que *L'Antre de la Folie* de John Carpenter. Et, curieusement, les deux films mettent en scène des mondes, des personnages fictifs qui quittent leur cadre traditionnel pour s'immiscer dans la réalité...**

La comparaison entre les deux films semble logique. L'univers d'un écrivain est proche de celui d'un cinéaste. Mais, en même temps, beaucoup de réalisateurs parviennent à ce constat aujourd'hui : nous tournons des films sur notre passion du cinéma, des films profondément influencés par d'autres films. Quentin Tarantino est l'exemple le plus éloquent dans cette nouvelle manière d'aborder le cinéma. Nous ne pouvons plus l'ignorer car les films font partie de notre quotidien, de notre façon de penser. Impossible de s'en délivrer. J'avoue que même si j'essaie de m'intéresser à autre chose qu'au cinéma, à d'autres genres que le fantastique, j'y suis revenu en tournant **Freddy Sort de la Nuit** car mon monde quotidien ne se situe pas très loin de la fiction. J'ai porté à l'écran toutes les questions que je me posais. Je me demandais si, vraiment, la forme de cinéma dans laquelle j'œuvre depuis toujours est aussi dangereuse, aussi pernicieuse que certains le prétendent. Si, vraiment, je pouvais exercer une influence néfaste sur les enfants les plus perméables. C'est pourquoi, dans le ■ ■ ■



Face à face Freddy/Heather Lankenkamp : le thème même du film.



Quand Freddy sort de la nuit et du lit, les draps en souffrent !

Une langue tentaculaire qui se fera plus longue que celle d'un caméléon !

■ ■ ■ film, un personnage demande à Heather Langenkamp si le fait d'être l'héroïne des **Griffes de la Nuit** n'avait pas mentalement perturbé son fils. Pour ne rien vous cacher, ce personnage est une représentation à peine déguisée de l'un des dirigeants du Comité de Censure aux États-Unis, mon cauchemar quotidien depuis que je fais du cinéma. J'en avais vraiment plus qu'assez de me poser ces questions sur ma responsabilité de cinéaste spécialisé dans l'horreur, d'endosser une culpabilité pas évidente du tout. Ces doutes, je les ai tous introduits dans le film pour arriver à la conclusion que je faisais quelque chose de tout à fait légitime, de nécessaire et, en fait, que je perpétuais quelque chose d'assez ancien. Raconter des histoires terrifiantes ne date pas d'hier. C'est aussi une manière forte de motiver l'imagination, de la raccrocher au quotidien. La peur y existe. Les histoires d'épouvante ne font d'accentuer la peur pour que la réalité soit plus acceptable, moins horrible qu'elle ne l'est en fait.

Dans le film, Freddy Krueger semble bien inoffensif en comparaison du tableau que vous brossez de Los Angeles, une véritable zone de guerre vivant dans la hantise d'un nouveau tremblement de terre...

Les séismes apparaissaient déjà dans mon scénario six mois avant que le véritable tremblement de terre de Los Angeles ne survienne, en plein milieu du tournage ! Juste avant, nous recherchions des extérieurs s'apparentant à un terrain dévasté par une catastrophe naturelle. Alors que nous étions en train de préparer ces séquences, le tremblement de terre s'est produit, un peu comme si nous l'avions provoqué. Un sentiment vraiment très étrange. Nous avons donc tourné en décors réels sans avoir la moindre difficulté à trouver des ruines, des immeubles écroulés, des routes fissurées. Depuis les émeutes raciales, les fléaux s'enchaînent à un rythme frénétique sur Los Angeles. D'abord les émeutes, puis le tremblement de terre, les incendies, les pluies diluviennes... Ça n'arrête plus. Cette succession ne fait que traduire l'incertitude de l'avenir, la peur du gigantesque tremblement de terre qui pourrait effacer Los Angeles de la carte des États-Unis d'ici la fin du siècle. Le personnage de Freddy Krueger participe lui aussi à cette crainte du lendemain ; il débarque dans nos rêves et les transforme en cauchemars. Los Angeles représentait une sorte de rêve pour l'Amérique, le monde entier. Et il se trouve que, de plus en plus, les ténèbres envahissent ce rêve, que la vulnérabilité lézarde ce qui paraissait hier indestructible. Dans ce Los Angeles-là, Freddy Krueger n'est qu'un fléau de plus.

Comment ont réagi les responsables de *New Line*, la compagnie productrice des *Freddy*, lorsque vous leur avez demandé d'être eux-mêmes devant les caméras ?

Lorsque j'ai présenté mon idée à Robert Shaye, il a d'abord réagi par une grimace. Puis j'ai insisté sur l'importance de son rôle. Il a alors répliqué par un large sourire : "J'adore ça. On fait le film !". Robert Shaye est un élément primordial dans la création du mythe de Freddy Krueger. Pour lui, apparaître enfin devant la caméra, sortir des coulisses pour avouer son pouvoir de décision, était une sorte de consécration. Pour être honnête, je dois dire que nous pensions engager un comédien pour tenir son rôle. Mais cette option équivalait à violer la logique de **Freddy Sort de la Nuit**, son intégrité. Sans Robert Shaye incarnant le producteur qu'il est vraiment, le film n'aurait eu aucun sens. De plus, il n'est pas mauvais acteur.

Heather Langenkamp : Freddy lui tire la langue !

N'est-il pas complexe pour un comédien, amateur ou pas, de représenter la personne qu'elle est dans la vie et, malgré tout, de se plier aux contraintes de la fiction ?

Freddy Sort de la Nuit montre ce que nous faisons tous les jours. L'originalité tient simplement au passage des gestes ordinaires, quotidiens, dans le domaine de la fiction. Ce mariage étroit entre réalité et imaginaire a d'ailleurs fasciné Robert Englund. Bon, bien sûr, ce ne sont pas nos véritables maisons que vous visitez, Robert Englund n'a rien d'un peintre halluciné même s'il collectionne quelques toiles. Tout n'est pas conforme à ce que nous sommes, mais n'empêche que cette existence fictive colle étroitement à la vie que nous menons tous les jours. Ce fut parfois dur, âpre pour Heather Langenkamp car les similitudes entre son existence réelle et la fiction du film sont nombreuses. Heather a réellement souffert des menaces d'un maniaque, de démêlés familiaux proches de ceux du film. Son mari est vraiment un spécialiste des effets spéciaux, un membre important de l'équipe de Stan Winston. La scène de sa mort lui a fichu un sacré coup. Éprouvant pour elle de simuler ce genre d'émotion.

Le croquemitaine d'Elm Street dans sa posture favorite : les griffes en avant et l'œil mauvais...

Quels enseignements tirez-vous aujourd'hui de l'influence exercée par Freddy Krueger sur le cinéma fantastique ?

L'aspect commercial est évident car Freddy Krueger brasse des sommes d'argent considérables. Il a également aidé le genre à sortir de son ghetto financier en montrant à des producteurs que l'on peut faire des profits importants dans le fantastique sans investir des dizaines de millions de dollars. Directement ou indirectement, **Les Griffes de la Nuit** a permis à des gens comme Clive Barker, Renny Harlin, John Carpenter, Frank Darabont de tourner. Très bien. Niveau imitation, ça l'est nettement moins. La majorité des films inspirés par Freddy ne constituent pas des réussites. Ils ne retrouvent pas sa subtilité, son essence maléfique. J'ai moi-même tenté de créer des personnages fantastiques qui n'ont pas bénéficié, loin s'en faut, d'un enthousiasme public et critique similaire. Malgré tout, Freddy a contribué à donner une légitimité au genre, au film d'horreur. De plus, les films de la série mettent en scène des protagonistes qui s'imposent en véritables personnages, qui souffrent, qui se battent et qui s'en sortent avec courage. Ce n'était pas très courant avant **Les Griffes de la Nuit**, ça l'est bien plus aujourd'hui. En résumé, je pense que Freddy a été bénéfique au cinéma fantastique.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Freddy menace Dylan, réfugié dans une chaudière au funeste passé. Ce gosse, il le veut à tout prix !

ROBERT ENGLUND tombe le masque !

Robert Englund est Freddy Krueger, l'assassin d'enfants d'Elm Street, le tueur de gosses le plus adulé d'Amérique. Une star du «show effroi» qui doit sa célébrité à une imagination effervescente dans l'art et la manière de zigouiller ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de voter. Derrière la tronche de grand brûlé : un comédien adorable, modeste, que le croquemitaine extirpe brusquement de l'anonymat en cette belle année 1983. Avant *Les Griffes de la Nuit*, ***sa carrière comptait des seconds rôles dans*** *Une Etoile est Née* ***avec Barbra Streisand,*** *Graffiti Party* ***de John Milius,*** *Le Crocodile de la Mort* ***de Tobe Hooper, des téléfilms sans relief particulier... Maquillé, vêtu d'un grand manteau, d'un pull, d'un feutre fatigué, le verbe aussi tranchant que la griffe, Robert Englund entre dans le bestiaire des ténors du genre, les porteurs de masque qui génèrent des mythes, des monstres de légende. Des créatures qui ne sauraient exister sans cette race de comédiens qui se plient à tous leurs désirs...***

Dans toutes les interviews, à l'époque du sixième épisode des aventures de Freddy, vous juriez vos grands dieux que ce serait votre dernier *Freddy*...

Je suppose que j'y ai un peu perdu de ma crédibilité ! Mais j'ai une excuse : **La Fin de Freddy** était le dernier **Nightmare on Elm Street** puisque Freddy quitte Elm Street pour débarquer à Hollywood ! La vérité, c'est que je travaillais au Canada avec Wes Craven sur une série télé, *Nightmare Café*. L'ambiance était très particulière sur cette série, très chaleureuse. J'avais la chance d'y rencontrer des acteurs exceptionnels. Mon contrat m'assurait une participation à la seconde saison, et même la réalisation de plusieurs épisodes. C'était sans compter sur les problèmes d'audimat que connaîtrait la série. Le samedi soir, jour de diffusion, l'audience est difficilement quantifiable. Jugée sur des données brutes, *Nightmare Café* a été interrompue ; nous avons été virés. Dans le même temps, Wes Craven négociait avec *New Line* en vue de son nouveau film, pas du tout un **Freddy**. Plus ils réfléchissaient, plus les gens du studio prenaient conscience de la mort de leur poule aux œufs d'or : Freddy ! Les problèmes de copyright étant réglés, entraînant la disparition des litiges entre Wes et *New Line*, les producteurs se sont mis en tête de ressusciter Freddy. Et la seule personne capable de mener à bien cette mission périlleuse était Wes. Wes a répondu qu'il y réfléchirait. C'était à l'époque de la sortie de **The Player**. Dans sa superbe maison située sur les hauteurs de Hollywood, il organisa une petite fête pour réunir tous les gens de *Nightmare Café*. Le concept de **Freddy Sort de la Nuit** est parti de là. La veille de la fête, Wes a rêvé et s'en est rappelé le lendemain - cela lui arrive fréquemment. Dans son rêve, j'arrivais à la soirée, il me saluait, et en regardant mon ombre sur le mur, il s'apercevait que c'était celle de Freddy ! Ce petit rêve entraîna l'écriture de **Freddy Sort de la Nuit**, son arrivée à Hollywood. Wes m'a téléphoné quelques jours plus tard pour, d'une part, me demander si j'étais d'accord pour reprendre du service et, d'autre part, s'il pouvait y utiliser mon image et des morceaux de ma vie. Si j'ai pu me lancer sur ce septième **Freddy**, c'est d'abord du fait de l'arrêt de *Nightmare Café* et, surtout, de la suspension du tournage des **Croisades** de Paul Verhœven pour qui, une année durant, je devais incarner un prêtre défroqué à la Klaus Kinski, l'un des fidèles compagnons d'Arnold Schwarzenegger. Pour des histoires budgétaires, **Les Croisades** ont été mises au placard. Mais, plus encore, le concept de ce retour de Freddy à la manière de Robert Altman m'a séduit.

Votre façon d'incarner Freddy est-elle naturelle, une sorte d'automatisme, ou provient-elle d'un travail propre à chaque nouvel épisode ?

En terme de travail intérieur, je n'ai plus beaucoup à forcer. Sur le premier, j'ai effectué de longues recherches sur le personnage, des recherches qui me permettent aujourd'hui de me glisser dans sa peau sans gros effort. Le fait de collaborer avec des nouveaux venus sur la série des **Freddy**, des gens comme Renny Harlin, Patricia Arquette, Charles Russell ou Stephen Hopkins, me redonne chaque fois du tonus, une fraîcheur indissociable du plaisir de travailler. Ils sont jeunes, veulent tout chambouler. J'en tire toujours quelque chose de bénéfique. Pour le septième épisode, la démarche est différente. Nous voulions boucler la boucle. Il fallait renouer avec le Freddy des **Griffes de la Nuit**, revenir à ce personnage plus primaire, une sorte de représentation du mal dans son état le plus pur. Moins de blagues, un maquillage différent, une présence plus malsaine.

C'est d'ailleurs l'épisode où Freddy lésine le plus sur ses apparitions...

Ce n'est pas pour me déplaire. D'abord parce que je n'avais pas à porter tous les jours ces lentilles de contact qui me massacraient les yeux. Et c'était une des façons de revenir à l'idée fétiche de Wes Craven : «less is more», « moins, c'est plus». Dans le script original, Freddy revenait plus tôt du royaume des morts. On ne le voyait pas plus mais on le rencontrait plus tôt. Ce scénario intégrait une autre scène très explicite quant à la psychose de mon personnage. Je tombe en quelque sorte dans le vortex de Freddy. Je suis collé à une immense toile d'araignée, à l'instar de **La Mouche Noire**. Une araignée géante avec des taches rouges et vertes sur la tête s'approche doucement vers moi. Et tout d'un coup, je me réveille en nage, je dis à ma femme : «Chérie, je suis bien à la maison ?». Je relève le drap et m'aperçois que des toiles d'araignée me recouvrent le corps. Nous n'avons pas tourné cette scène car Wes estimait qu'il n'était pas logique de faire descendre deux fois le public dans l'enfer de Freddy. Il devait économiser les incursions dans son monde pour le final. Dans **Freddy Sort de la Nuit**, les apparitions du monstre sont brèves, concises, afin de maintenir la tension. Tension soutenue par les coups de téléphone anonymes et les tremblements de terre, des témoignages de sa présence invisible.

Le Robert Englund du film est au bord de la schizophrénie. Pour vous, tout va bien ?

Oui, mais j'ai eu de la chance. Freddy est survenu dans ma carrière à mes 35 ans. J'étais dans le métier depuis un moment déjà. J'avais juste besoin d'un grand ■ ■ ■



La Revanche de Freddy : un croquemitaine en pleine liquéfaction...



*Willy, le gentil extraterrestre de **V**, et Freddy Krueger, le vilain tueur de teen-agers : deux des multiples visages de Robert Englund...*

■ ■ ■ rôle, celui que Wes Craven m'a offert. En dix ans, je me suis retrouvé considéré comme le nouveau Vincent Price, l'héritier de Christopher Lee. C'est génial, vous vous rendez compte, Vincent Price ! J'ai d'ailleurs adopté la même méthode que lui. Entre deux films fantastiques, Price tournait dans d'autres domaines, faisait du théâtre, de la télévision. Je l'ai imité. Je viens d'ailleurs de terminer un téléfilm avec Lea Thompson où je joue le mari en complet trois-pièces et attaché-case. Rien à voir avec le pull rayé de Freddy !

Pourtant, au cinéma, mis à part les *Freddy*, on vous voit surtout dans des rôles maquillés souvent de sadique ou de tueurs...

Je me dois de faire un ou deux films d'horreur par an puisque c'est le seul genre où je bénéficie du statut de star. Pour être honnête avec vous, quand je pars à Rome, Tel Aviv, Budapest ou Johannesburg pour tourner un film fantastique, les producteurs m'octroient des cachets princiers. Y compris pour quelque chose d'aussi raté que **Dance Macabre** qui, en plus de l'argent, m'a baladé à Saint-Pétersbourg ! Pour le téléfilm avec Lea Thompson, je n'ai été payé qu'au tarif syndical. Une sacrée différence ! Si j'accepte aussi fréquemment les propositions dans le fantastique, c'est parfois pour les voyages. J'ai dit OK à quelques producteurs uniquement parce que les tournages se situaient dans des endroits exotiques. Parfois, je les accepte pour retrouver des amis. Comme ce fut le cas sur **The Mangler**. Mon pote Tobe Hooper derrière la caméra, Ted Levine, une histoire de Stephen King, un tournage en Afrique du Sud et un paquet de dollars : comment refuser ?! Je ne roule pas sur l'or. Je possède une maison sur la plage et quelques chiens. Ma femme et moi menons une vie paisible, confortable, mais sans plus.

Enfin, vous réalisez quand même que ce sont parfois de très mauvais films qui ne font pas honneur à votre filmographie ?

Ça arrive. A propos de **Nightmare**, on m'a annoncé que nous allions tourner une version violente et érotique des «Liaisons Dangereuses». Mon rôle était celui du Marquis de Sade, lisant l'histoire à la lueur d'une bougie au début et à la fin du film. Le film s'est métamorphosé en quelque chose de radicalement différent, une tragédie à la Paul Bowle, façon «Un Thé au Sahara», concernant des Américains expatriés en Afrique du Nord. La star aurait dû être Anthony Perkins qui est décédé juste avant les prises de vues. Pour aider les producteurs qui m'avaient rendu service par le passé, j'ai repris son personnage en plus de celui que je devais interpréter. Nous avons appelé Tobe Hooper à la rescousse pour sauver les meubles, adapter le scénario aux événements. Voilà...
Concernant **Le Fantôme de l'Opéra**, je n'en ai pas honte. Je définis le film comme une production dans la tradition *Hammer*. Il y a toute une génération de yuppies qui pensent que «Le Fantôme de l'Opéra» n'est qu'une comédie musicale. Le film a au moins le mérite de revenir au merveilleux roman de Gaston Leroux. Pour le budget modeste, je crois qu'on s'en est pas trop mal tiré. J'aime bien aussi **The Mangler**. Vous devez comprendre que je suis une star de films à petit budget. Même les **Freddy** ne dépassent jamais les dix millions de dollars. **The Mangler** plafonne à deux millions. Certains films de fin d'études universitaires en coûtent autant. Tobe Hooper ou Dwight Little vous offrent un vrai film pour très peu. Je suis fier de **The Mangler** même si l'accent nasal des comédiens sud-africains écorche les oreilles des Américains ! Il fonctionne comme une BD horrifique. Je dois confesser deux félonies. Pour le personnage de William Gartley, je me suis pas mal inspiré d'Everett Sloane, l'industriel esclavagiste de **La Dame de Shangaï**, et du visage de John Jay, l'un des pionniers de l'indépendance des États-Unis !

Vous rendez-vous compte que Freddy a dépassé le stade du personnage de fiction pour devenir un mythe ? Il est la représentation moderne du croquemitaine...

Aux États-Unis, même les caricaturistes politiques reprennent le personnage. On voit souvent publié : «Fais attention Clinton, sinon Freddy Krueger va t'avoir». Il est dans un tas de chansons rap ou heavy-metal. Il fait partie du vocabulaire en Amérique. Dans les talk-shows, dans les numéros de comique, son nom revient tout le temps. Ma belle-mère m'envoie tous les dessins qu'elle trouve concernant Freddy. Il y en a tous les jours ou presque. L'importance prise par Freddy dans la culture populaire m'étonnera toujours. Le phénomène n'est pas qu'américain. J'étais en Russie, à Saint-Pétersbourg. Dans la rue, on vend plein de trucs au marché noir, pas mal de barbituriques. J'ai vu un marchand présenter ses pilules dans une boîte étrange avec un Freddy dessiné. Sur le couvercle était écrit : «Prenez une pilule et il viendra à vous» ! Freddy est au musée de cire de Barcelone, il était sur tous les bus de Milan la semaine dernière. Ça m'étonnera toujours de retrouver ma bobine dans le monde entier. Wes Craven et moi avons créé un mythe dont nous ne détenons pas l'entier contrôle. Je dois donc me contenter de m'en amuser. Hier soir, je me promenais dans Paris avec ma femme. Et quand je suis rentré, très tard, une dizaine d'adolescents m'attendaient dans le hall de l'hôtel pour que je leur signe des autographes. Bien sûr, je me suis assis pour discuter un moment avec eux. Merveilleux. Il y a dix ans, jamais je n'aurais pu prendre une chambre dans cet hôtel. Je dois tout aux jeunes : ils ont découvert et aimé les **Freddy**. En 1983, **Les Griffes de la Nuit** prenait à contre-courant toutes les campagnes de publicité qui racolaient les jeunes. Ils s'y sont néanmoins retrouvés sans qu'on les sollicite à outrance. Même si aujourd'hui *New Line* est devenue une grosse société, même si Freddy représente une puissance commerciale conséquente, ce sentiment d'identification entre le croquemitaine et les jeunes demeure.

Même si Freddy est populaire dans le monde entier, croyez-vous que son image est la même partout ?

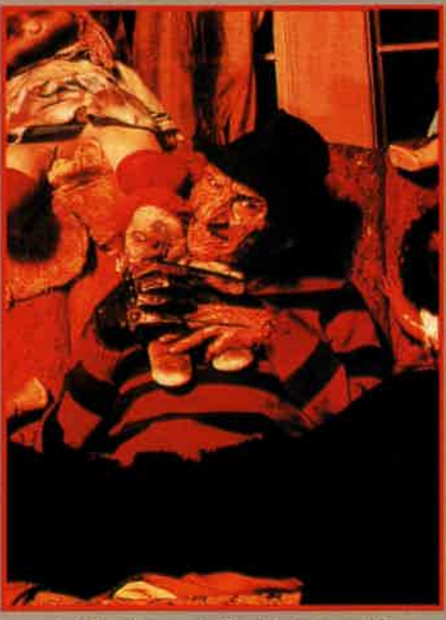
Ce n'est pas tellement son image qui change, c'est la façon dont Freddy est perçu. Je reviens justement d'Angleterre pour la promotion du film et j'ai été reçu dans un talk-show du matin horrible où une femme à moitié à poil me recevait dans son lit. Et là, elle m'a posé une question qui m'a fait bondir : «Ça ne vous dérange pas de persécuter un enfant dans **Freddy Sort de la Nuit** ?». Non, mais ça va pas ! L'acteur enfant du film a été notre mascotte pendant tout le tournage. On l'adorait tous. Il s'est amusé comme un fou. Depuis le meurtre d'un gosse de trois ans par deux enfants de dix ans, les Anglais flippent complètement sur le sujet. Pratique de rendre les films d'horreur responsables de tous les maux. C'est Freddy qui a tué ce gosse, c'est Freddy qui est responsable de la guerre en Bosnie tant qu'on y est ! Ce pauvre gosse n'est pas une victime des films d'horreur ; c'est un martyr de la pauvreté, du chômage, de l'absence du père... Bien sûr, comme tous ces fléaux sociaux n'ont pas de solution facile et évidente, interdisons les films d'horreur. Regardons les infos, les rues peuplées de clochards, la violence, voilà la réalité. Que chacun prenne ses responsabilités. Le cinéma est là pour faire rire, émouvoir, faire peur. Au cinéma, on purge nos peurs. Une thérapie agréable. Quand Uma Thurman et John Travolta dansent leur twist dans **Pulp Fiction**, c'est magique, un moment sublime qui vous lave de toutes les agressions que vous avez subies juste avant de rentrer dans la salle. Quand Freddy lance une blague après avoir tué une de ses victimes, c'est pour laisser s'échapper la pression. Cela ne vous conduira pas en enfer. L'enfer, les hommes le fabriquent



Nightmare *: Robert Englund en descendant du Marquis de Sade.*



*Un crâne bien rempli par une séance de maquillage (**Les Griffes de la Nuit**).*



Le Cauchemar de Freddy *ou quand le croquemitaine retombe en enfance !*



Freddy se la joue gothique dans ***Le Fantôme de l'Opéra.***

en vivant trop vite, en voulant tout avoir trop vite. Et ce n'est pas la faute de Stephen King ou de Wes Craven si notre monde est dans cet état. Leur univers est celui de l'imaginaire, et c'est une bonne chose de s'y laisser entraîner. J'ai reçu une lettre de 20 pages dans un anglais parfait d'un gamin de 15 ans avec des dessins de Freddy et des idées de scénario pour les prochains films. Ce gamin sèche probablement les cours mais mes films l'ont assez inspiré pour qu'il reste assis des heures à son bureau à travailler, à imaginer, à créer. Et quelque chose qui inspire ne peut être mauvais. Je reste persuadé qu'il ne faut pas toucher à la culture populaire. Les changements sociaux doivent être effectués au niveau économique et pas ailleurs. L'ironie dans **Freddy Sort de la Nuit** découle du fait qu'un fan psychotique harcèle Heather Langenkamp. Or Heather a enduré ce calvaire dans sa vie réelle. Des problèmes si graves qu'elle a dû quitter les États-Unis pendant un an. Le type n'était pas un fan des **Griffes de la Nuit** mais de ***The Ten of us***, son feuilleton télé familial très moraliste, un sitcom de merde très orienté politiquement vers une droite qui prône à mort les valeurs traditionnelles.



Freddy 5, l'Enfant du Cauchemar : un Freddy aux teintes inhabituelles provenant d'une bande dessinée fatale...

Que reste-t-il de votre expérience de réalisateur sur *976-Evil* ?

Ma femme ! Je l'ai rencontrée sur le tournage. Des copains aussi... J'avais un budget minuscule mais, grâce à plusieurs services que m'ont rendus des gens comme Kevin Yagher, ceux de l'atelier de maquillage KNB, le comédien Stephen Geoffrey, j'ai pu boucler un film que j'estimais plutôt bon. La boîte de production a d'ailleurs organisé une projection de mon premier montage à Westwood et les réactions du public étaient très favorables. Il me suffisait juste de couper deux ou trois minutes. Rien de bien méchant mais, étant bloqué par le tournage de **Freddy 4**, les producteurs impatients ont fait appel à un autre monteur. Un boucher qui a massacré mon film. Le résultat est catastrophique. **976-Evil** est devenu un monument d'incohérence dédié à la mémoire de producteurs qui ne cessèrent jamais de me rouler dans la farine. Un exemple. Ils m'ont affirmé avoir acquis les droits d'une chanson de Simply Red que j'aime beaucoup, que je voulais pour la séquence d'amour. J'ai donc mis en scène cette séquence de façon à ce qu'elle soit rythmée par cette chanson. Or ils n'ont jamais eu l'intention d'en acheter les droits. Au lieu de ça, ils ont engagé un compositeur minable qui a écrit une affreuse mélodie disco. J'ai aussi connu une expérience désagréable avec des épisodes de la série ***Les Cauchemars de Freddy***. Mais là aussi, on m'a trompé. La série devait être diffusée très tard le soir. Nous aurions donc pu agir à notre guise : être violent, trouble, malsain. Finalement, il l'ont programmée à 6 heures du soir. Nous ne pouvions donc plus rien faire. Les producteurs taillaient dans les budgets, réduisaient les temps de tournage. Au stade terminal, ils ne nous accordaient que quatre jours de tournage par épisode. Par conséquent, le public potentiel partait doucement vers la grande série fantastique que constitue ***Les Contes de la Crypte***. ***Les Cauchemars de Freddy*** s'est écroulée. Je ne souhaite qu'une chose : avoir une autre chance dans la réalisation. J'aurais dû réaliser quelques épisodes de ***Nightmare Café*** mais la série a été annulée. J'ai également failli mettre en scène **Freddy 3** mais il n'y a pas assez d'heures dans la journée pour ça. Je ne pouvais pas faire à la fois le méchant Freddy et le gentil réalisateur qui s'occupe avec délicatesse de ses jeunes acteurs. Alors, j'apporte des idées aux scénarios des autres, je discute avec les réalisateurs.



Le feutre, les brûlures à vif, le pull rayé... La partie supérieure d'une panoplie fameuse.



***Freddy Sort de la Nuit** : un look sensiblement plus organique que de coutume...*

En France, vous êtes presque aussi populaire pour votre rôle dans *V* que pour Freddy ?

Ah, Willy ! Voici quelques années, j'étais en France, à Redon, où j'ai croisé un groupe de jeunes écolières. Ce devait être une école très stricte puisqu'elles n'avaient pas le droit de parler. Et, tout à coup, j'ai entendu des chuchotements dans les rangs. Elles disaient tout bas : «C'est Willy ! T'as vu, c'est Willy !». Dommage que la chaîne ait arrêté la série. Je crois que ses pontes s'en mordent encore les doigts. Je me suis fait d'excellents amis sur *V*. Michael Ironside m'y a même sauvé la vie. J'ai eu un terrible accident en faisant une cascade. Je suis tombé d'un véhicule roulant à 70 à l'heure. Une énorme plaie me défigurait. Autrement dit, ma carrière d'acteur était terminée. Michael m'a jeté par dessus son épaule et m'a amené chez un chirurgien esthétique, le même qui s'est occupé du crâne brûlé de Michael Jackson. Il m'a posé dans le cabinet du médecin, m'a fait avaler une bonne rasade de whisky pour que le chirurgien m'opère. Grâce à ses mains expertes, la cicatrise se distingue à peine. Michael Ironside a préservé ma carrière. Sans lui, je ressemblerais à Quasimodo.

Qu'arrivera-t-il si *New Line* vous demande de vous habiller du pull rayé pour un huitième *Freddy* ?

C'est un piège que vous me tendez ? Vous allez me ressortir la question si jamais je joue dans le huitième. Je ne crois pas qu'il y aura un **Freddy 8**. Mais je ne vais tout de même pas mentir à *Mad Movies*. Pour l'instant, Michael de Luca, l'un des patrons de *New Line*, a un scénario intitulé «Freddy versus Jason». Vu comme ça, ça semble plutôt stupide. Mais Michael dit que le script n'est pas mal du tout. Alors, comme je respecte beaucoup son opinion, je lirai le scénario même si cela m'a l'air de ressembler à un stupide **Godzilla**, à **Deux Nigauds contre Frankenstein**. Après lecture, on verra. En attendant, je travaille sur un projet avec Jonathan Betuel : **The Sub**. J'y serai un enseignant intérimaire dans un centre de détention pour jeunes. En vérité, je suis un émissaire du démon venu recruter les soldats de Satan parmi les voyous. Le scénario est vraiment très bien, très fun !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

actualité cinéma sortie le 21 juin

PORCO ROSSO

interview HAYAO MIYAZAKI

Seuls les cochons ont des ailes !

Né en 1941, l'année de Pearl Harbour, Hayao Miyazaki étudie l'économie et les sciences politiques. Plutôt que de devenir l'un des artisans de la reconstruction d'un Japon exsangue, il préfère bifurquer vers l'animation en s'intégrant au sein de la puissance *Toei*. Lassé du travail en série, de dessins animés produits à cadence industrielle et commercialement dictés par les nababs de la société, il se rebiffe contre le système, une révolte qui se manifeste pas un syndicalisme véhément. Et une démission en 1971, après des collaborations étroites à des films d'animation-maison comme **Le Chat Botté**, **Les Voyages Spatiaux de Gulliver**, **L'Ile au Trésor**, **Ali Baba et les 40 Voleurs**... Dès lors, à la télévision et en indépendant, Miyazaki officie en tête de générique de séries animées comme ***Heidi, L'Enfant des Alpages***, ***Conan Fils du Futur***, ***Lupin III***... Mais son grand, son immense talent ne s'est révélé au grand public qu'en 1979 avec **Arsène Lupin et le Château de Cagliostro**. 1984 marque son avènement : **Nausicaä** (où l'on assiste à la réconciliation de l'homme et de la nature après que sept jours de feu nucléaire ont ravagé le monde) est un chef-d'œuvre, un des sommets les plus élevés du manga. Lui succèdent des dessins animés aussi inestimables que **Laputä** (une aventure aérienne entre Jules Verne et Isaac Asimov), **Mon Voisin Totoro** (une fable naturaliste dont le fantastique jouxte celui de Lewis Carroll), **Kiki la Messagerie de l'Ensorceleuse** (une petite fille hérite, via sa mère, de pouvoirs de sorcière)... Et **Porco Rosso**, l'aventure d'un cochon aviateur parmi les hommes !

Réaliser un film aussi original, aussi singulier que *Porco Rosso* revient-il à réaliser un dessin animé japonais ordinaire ?

À l'origine, je n'avais pas l'intention de faire de **Porco Rosso** un long métrage. Je voulais seulement m'amuser en adaptant sous forme de dessin animé une bande dessinée très particulière, «Flying Boat Days», publiée sous forme de feuilleton dans le magazine *Model Graphics*. Il y est principalement question d'hydravions. L'hydravion est pour moi un engin plein de charme et plus palpitant que l'avion contemporain, plus rapide et plus sûr, et ses performances n'ont cessé de s'améliorer en période de guerre. Ils ont connu leur période de gloire pendant les années 20 et c'est pour cette raison que **Porco Rosso** s'y déroule aussi. Au départ donc, je n'envisageais le film que sous l'aspect d'un moyen-métrage d'une trentaine de minutes. Mes partenaires ont répondu à ma suggestion par : «Allons jusqu'à 45 minutes. De toute manière, tu fais toujours plus long que la durée prévue». J'ai si bien honoré ma réputation que **Porco Rosso** atteint aujourd'hui l'heure trente !

Comment et pourquoi le «petit film» de trente minutes s'est-il métamorphosé en production nettement plus ambitieuse ? Vous vous êtes laissé emporter par votre créativité...

Jusqu'aux années 80, il me semblait que les structures politiques du monde étaient bien établies et qu'elles ne changeraient jamais. Mais, au début des années 90, nous avons découvert que tout ce qui semblait acquis pour très longtemps encore pouvait s'écrouler comme un château de cartes. Lors des ébauches de **Porco Rosso**, j'avais seulement en tête une drôle d'histoire, un peu folle. Néanmoins, les bouleversements géo-politiques, le démantèlement de l'URSS par exemple, m'ont alors influencé ; il me paraissait indispensable que **Porco Rosso** traite de ces préoccupations. Voilà pourquoi, en toile de fond, j'évoque la montée du fascisme en Italie, la surveillance, de la police secrète... En fait, la genèse de **Porco Rosso** remonte à plus loin encore, avant même que je ne songe à le tourner. Il y a douze ans, je me trouvais à Cannes pour le festival. J'y ai rencontré des Yougoslaves qui travaillaient dans le cinéma d'animation, des gens à peu près aussi fauchés que moi. Quelle frustration de ne pouvoir acheter leur film ! Je me suis souvenu de ces gens lorsqu'a éclaté la guerre en Yougoslavie. Je pensais alors qu'il n'y aurait jamais plus de guerre en Europe, que l'époque de la poudrière des Balkans était révolue pour l'éternité, que les nationalismes n'occasionneraient plus le moindre massacre... Ainsi, lorsque les hostilités ont pris de l'ampleur, **Porco Rosso** a emprunté une direction radicalement opposée à celle du petit film joyeux sur lequel je planchais. Ses protagonistes survivent tant bien que mal dans ce monde tourmenté ; je leur souhaite sincèrement de devenir de vieilles personnes heureuses. C'est ce que j'ai voulu dire, par film interposé, aux Yougoslaves que j'ai rencontrés à Cannes.


Marco Porcellino, alias Porco Rosso, un as de l'aviation victime d'une singulière métamorphose.

Quelle surprise d'entendre une chanson aussi marquée et française que «Le temps des cerises» dans *Porco Rosso*. Pourquoi l'avoir si étroitement intégrée au film ?

Cette chanson possède des accents nostalgiques qui se confondent avec ma propre jeunesse. Mais ce n'est pas l'unique raison de sa présence dans **Porco Rosso**. Jusqu'en 1871, en France, le gouvernement de la Commune fut des plus idéalistes ; il a constitué l'un des points de



Les Mamma Aiuto, pirates de l'air, dans leur avion Dabohaze, une forteresse volante sur-armée !

départ majeur du Socialisme. Lorsque s'est dissolu le bloc soviétique, j'y ai vu une sorte de disparition de la Commune. Voilà pourquoi Gina chante «Le temps des cerises» dans **Porco Rosso**, d'autant plus que c'est l'un de ses militants qui l'a écrite. Les paroles de la chanson japonaise du générique de fin, «Qu'on ne dise pas que cette époque a été vaine», renvoient directement à la nostalgie, à la mélancolie du «Temps des cerises».

À la vision de *Porco Rosso*, on ne peut s'empêcher de se reporter à *L'Homme Tranquille* de John Ford, à tous ces films des années 30 et 40 consacrés à l'aviation, à *Casablanca*...

Je connais ces films mais les citer n'était pas conscient de ma part. **Porco Rosso** est plutôt né de ma passion pour les avions, pour Antoine de Saint-Exupéry. Mon intérêt pour l'aviation me pousse aujourd'hui à marcher sur ses traces comme un pèlerin, à découvrir Toulouse où il fut pilote de ligne. Je vénère également l'aventure de l'aviateur Jean Mermoz qui disparut au large de Dakar dans son hydravion «La Croix du Sud». Son aventure, j'avais réellement envie de la mettre en images, surtout que la description de la nature y est merveilleuse, flamboyante. Les hydravions italiens des années 20 m'ont également inspiré. Ils possèdent des silhouettes magnifiques et originales. Bien que ces appareils n'aient rendu aucun service pendant la Deuxième Guerre Mondiale, en raison de moteurs inadaptés, leur participation à l'ère des grands pionniers de l'aviation me fascine littéralement. Je dois la découverte de Saint-Exupéry et Mermoz à mes premières années de scolarité. J'y ai aussi étudié Lewis Carroll. Quant à Jules Vernes, j'ai lu son «20.000 Lieues sous les Mers» le cœur battant étant enfant. Ses romans sont traduits au Japon depuis le tout début du siècle !

La reconstitution historique et géographique de *Porco Rosso* regorge de détails incroyables, précis. Avez-vous fait le déplacement pour vous plonger dans les vestiges de l'atmosphère des années 20 ?

Je ne me suis jamais rendu sur les lieux de l'action de **Porco Rosso**. Par contre, je me suis beaucoup documenté. Un ami italien, Marco Pagot avec qui j'avais travaillé sur un ***Sherlock Holmes*** animalier, m'a envoyé des ouvrages sur la côte Adriatique, la Croatie, sur Milan... J'ai particulièrement étudié des photographies des côtes de la Croatie. Bien sûr, cet aspect de l'élaboration de **Porco Rosso** s'est nourri de mes voyages à l'étranger, dans la région. Lorsque je me déplace, je porte une attention toute particulière aux détails, à la végétation, aux arbres, à l'architecture.

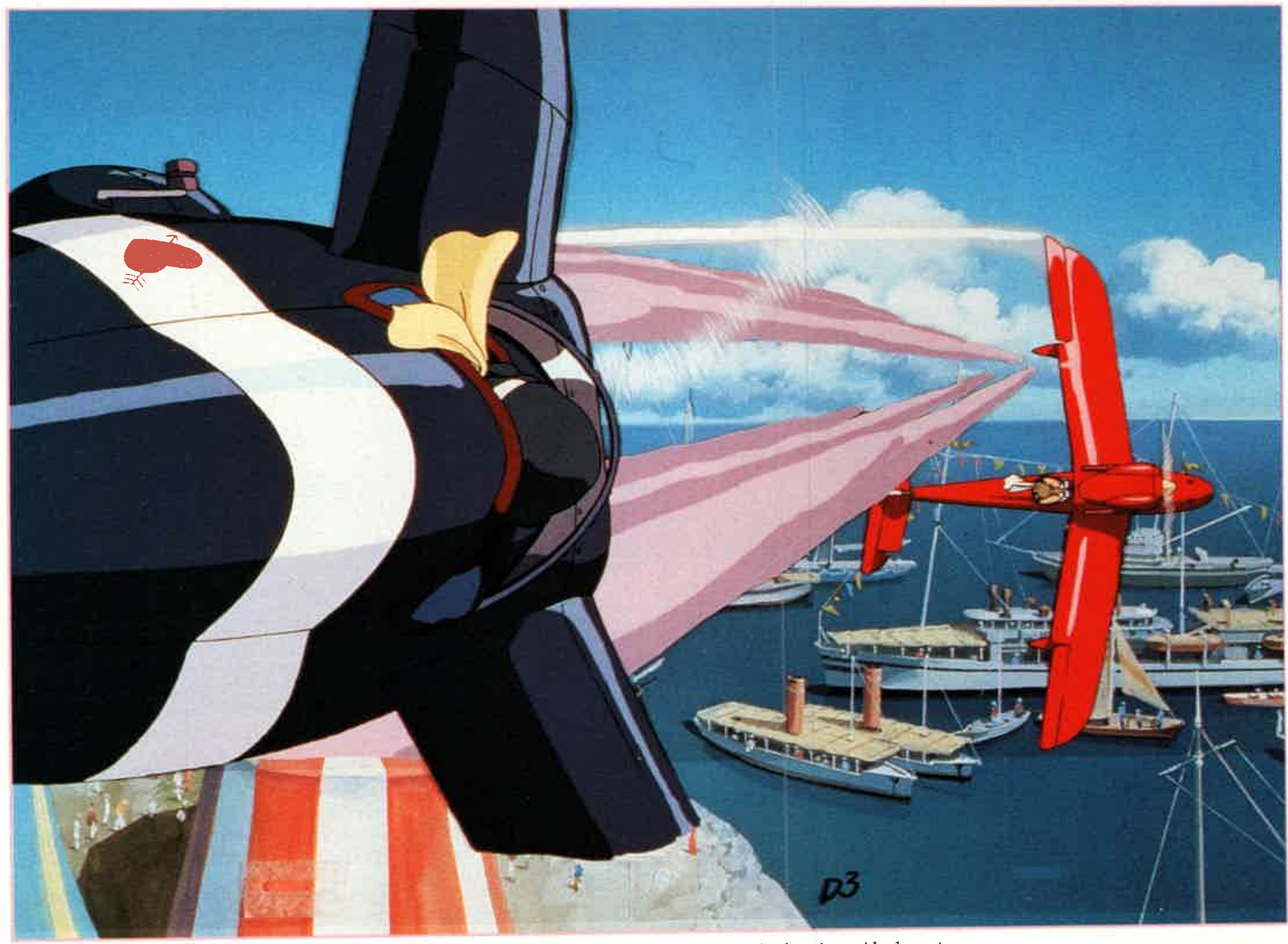
Dans *Porco Rosso*, comme dans tous vos films, la nature occupe une place importante. Les hommes vivent dans une étroite harmonie avec elle. Le fantasme d'un écologiste ?

Bien qu'il y ait en moi des aspects écologiques, je fume du tabac sans retenue aucune et roule à tombeau ouvert dans des voitures de sport. Je ne pense pas que la description de la nature dans **Porco Rosso** et mes autres films puisse me ranger du côté des verts. Mon militantisme pour l'écologie se résume en fait à peu de choses. De toute manière, l'appartenance à un mouvement, aussi noble soit-il, me rebute. Voici 25 ans, je m'occupais à nettoyer une petite rivière qui traversait mon quartier. À l'époque, elle était si polluée qu'aucun poisson n'y nageait. Progressivement, son eau s'est purifiée. L'été dernier, j'y ai découvert trois petits poissons. Ils m'ont réchauffé le cœur. Je crois que la nature reprendra le dessus sur l'homme, quoiqu'il arrive.

Pourquoi ne pas avoir situé *Porco Rosso* sur les rives de la Méditerranée comme vous l'avez fait dans *Kiki la Messagerie de l'Ensorceleuse* ?

Si **Porco Rosso** se situe sur les berges de la mer Adriatique, c'est surtout du fait qu'elle fut utilisée comme base d'hydravions durant la Deuxième Guerre Mondiale. Au ■ ■ ■

Porco Rosso et Gina du temps de leur folle jeunesse : un flash-back émouvant...



L'hydravion de Porco Rosso chassé par Curtis, un requin des airs avide de cartons.

opinion

CES MERVEILLEUX FOUS VOLANTS DANS LEURS DRÔLES DE MACHINES

Son nom : Marco Porcellino, alias Porco Rosso. Pilote d'un hydravion, il exerce nonchalamment la profession de mercenaire-justicier, toujours prompt à arracher une myriade de petites filles des grosses paluches de Mamma Aiuto, un groupe de pirates de l'air débraillés, plus bêtes que méchants. Son physique, Marco Porcellino le doit à un flirt avec la mort. Lors d'une bataille aérienne, en pleine Première Guerre Mondiale, son coucou stagne à l'orée des nuages tandis que les appareils abattus rejoignent un étrange carrousel qui semble cerner la Terre comme Saturne son anneau. Tandis que les bottes des fascistes commencent à battre le pavé en cette Italie de la fin des années 20, Porco Rosso mène une existence paisible partagée entre son île paradisiaque, le cabaret de l'hôtel insulaire où chante la superbe Gina et son hydravion vermeille, un Savoia S-21. Ce train-train souffre de l'arrivée d'un rival, l'Américain Curtis, épris de Gina et désireux de conquérir le titre de meilleur pilote de la région. Il descend Porco Rosso, crie victoire un peu trop vite car l'intrépide cochon de l'air commande à l'ingénieur Piccolo et à sa fille Fio un nouvel hydravion. Ne reste plus qu'à en découdre avec l'arrogant Curtis dans un duel, une kermesse des aigles qui ameute toute la péninsule...

Film historique, à la lisière du fantastique, film d'aventures, comédie romantique, nostalgique... Impossible de ficher **Porco Rosso** car Hayao Miyazaki, transporté par une divine inspiration, le situe au-delà des modes, des vogues. Sans doute apprécierait-il qu'on le range auprès des plus grands classiques du cinéma d'aviation (**Seuls les Anges ont des Ailes**, **Le Crépuscules des Aigles**...) car, tout dessin animé qu'il soit, le film fignole des séquences aériennes virtuoses, élégantes, chorégraphiées. Des séquences où se croisent les forteresses volantes bondées de pirates, les hydravions, les bimoteurs antiques... Un vrai musée de l'aviation que le cinéaste japonais décrit avec ardeur et amour. Jamais l'animation ne trahit sa volonté ; elle se hisse à la hauteur du propos, des intentions, fluide, ne lésinant ni sur les profondeurs de champ, ni sur la limpidité du trait, la justesse des couleurs. Autant de qualités qui ne se manifestent pas seulement dans les pirouettes entre ciel et terre. Miyazaki soigne le moindre détail, place un paquet de Gitanes sur une table, surveille la marque des alcools du bar, veille à l'exactitude du moindre élément du décor, à la mécanique des zingues... Le dessin prend vie. Comme prennent vie ses attachants protagonistes : Marco Porcellino (que James Cagney et Edward G. Robinson auraient pu, jadis, incarner sans maquillage), la belle Gina (dont les yeux de braise et l'intensité du regard renvoient directement aux plus grandes diva du cinéma italien, Gina Lollobrigida en tête), le turbulent Curtis (Clark Gable ?), l'adolescente Fio, les inénarrables flibustiers du ciel... Ils existent aussi fort que **Porco Rosso** installe une atmosphère palpable, rétro mais sans complaisance. Cette ambiance mélancolique qui exhale d'un **Casablanca**. Une atmosphère qui exprime aussi l'amertume d'une époque sur le point de mourir. Une douceur, une «dolce vita» avant que fascisme et national-socialisme ne pervertissent à jamais l'Histoire, que «Le temps des cerises» ne résonne aux mêmes accents que «Le chant du cygne».

M.T.

***Kurenaï no Buta**. Japon. 1992. Réal.: & scén.: Hayao Myazaki. Directeurs de l'animation : Megumi Kagawa & Toshio Kawaguchi. Décors : Katsu Kisamura. Effets spéciaux : Kaoru Tanifuji, Tomoji Hasizume & Tokiko Tamai. Mus.: Joe Hisaishi & Toshiba Emi. Prod.: Tokuma Shoten Publishing/Japan Airlines/Nippon Television Network Corp. & Studio Ghibli. Voix françaises : Jean Reno, Adèle Carasso, Gérard Hernandez, Sophie Deschaumes, Jean-Pierre Carosso... Dist.: Studio Canal +/ Ucore/AMLF. Dur.: 1 h 33. Sortie nationale prévue le 21 juin 1995.*

■ ■ ■ niveau du résultat graphique à l'écran, elle était aussi beaucoup plus intéressante, moins floue que la Méditerranée, moins exploitée et connue que la mer Egée.



Gina, superbe propriétaire de l'hôtel Adriana, amoureuse de Porco Rosso et interprète du «Temps des cerises».

Pourquoi, exactement, avoir choisi de donner à votre héros de *Porco Rosso* le physique pas vraiment gracieux d'un cochon ? Anthropomorphisme à la Walt Disney ?

L'homme a pris conscience que la vie ne se calque pas sur le modèle du cinéma ou de la littérature ; il sait qu'il est presque impossible d'aimer la même personne toute sa vie et ne trouve pas forcément le bonheur dans le mariage. Marco Porcellino raisonne ainsi. De plus, il n'est pas un pilote d'hydravion ordinaire. Voler n'est pas son unique vocation ; il désire se mettre en suspens entre ciel et terre. Pour atteindre cet objectif, il s'est marginalisé, s'est promis de ne plus obéir ni aux autorités, ni aux lois, de ne jamais succomber aux sentiments et de toujours préserver son indépendance. Si Marco Porcellino est un cochon, c'est parce que le Japon cède actuellement aux sirènes du nationalisme. Je m'explique. Ce film s'adresse d'abord aux hommes d'âge mûr. Ceux qui, lorsqu'ils étaient jeunes, rêvaient d'une vie pure, à la fidélité inexorable à certains principes. Mine de rien, ils se sont transformés en «cochons» à force de travailler comme des fous. Ils jouissent de la société d'hyper-consommation malgré leur désir de s'opposer au mercantilisme. Un jour, s'ils font le point sur leur vie, ils ressentiront une profonde aliénation. Les jeunes générations amorcent depuis quelques années un mouvement de révolte contre ces fourmis travailleuses. Malgré tout, les «cochons» continuent à s'épuiser à la tâche, car travailler flatte leur égoïsme : consacrer son temps à soi-même sans penser aux autres. Cette attitude est, aujourd'hui, fortement réprouvée ; les «cochons» vivent dans la solitude, le regret. Toutefois, j'éprouve de la sympathie pour eux. Dans **Porco Rosso**, je les encourage en leur disant que la vie n'est pas si terrible. Avec **Porco Rosso**, j'ai tourné un film burlesque en me servant de prétextes très sérieux !

Dans *Porco Rosso*, vous combinez en fait le spectacle pur et des thèmes plus graves. Considérez-vous le spectacle comme un alibi ?

Lorsque je traite dans mes films des sujets, des émotions dans lesquels je crois, je n'essaie pas pour autant de transmettre des messages ; je veux divertir les enfants, leur transmettre ce qui me reste de ma jeunesse, ce qui a positivement mûri en moi. L'enseignement au Japon ne se résume pas aux clichés véhiculés par les médias occidentaux. Le problème provient de certains enfants qui prennent pour argent comptant les pensées insipides de leurs parents. Je ne porte pas tous les enfants dans mon cœur, spécialement ceux qui tombent sous le joug d'une certaine éducation parentale. Au fil des années, ils en deviennent les clones. Dans le livre de Saint-Exupéry, «Terre des Hommes», les enfants portent tous Mozart dans leur cœur mais, sous l'influence de l'éducation qu'ils reçoivent, ils se mettent à le renier pour écouter de la musique de cabaret. C'est dans ce sens que Mozart a été assassiné. À la lecture de «Terre des Hommes», j'ai compris que je voudrais toujours être du côté des enfants. Reste que c'est bien en qualité d'adulte que je pense un film, mais en veillant à me trouver dans le camp des jeunes, en prenant parti pour cette perception de Mozart qui habite le for intérieur des enfants du roman de Saint-Exupéry.



Le chef des Mamma Aiuto joue les Rambo de l'air. Une grande gueule et un sens de l'éthique très prononcé.

L'animation, telle que vous la concevez, mêle le réalisme des mouvements à la poésie du dessin. Expliquez-nous le processus qui mène de l'un à l'autre...

La création d'un film implique une vision précise de l'espace et du temps. Une fois cet espace et ce temps posé, je m'applique à les restituer le plus fidèlement possible à l'écran. Si le film ne possède pas une vraie cohérence interne à ce stade, le spectateur ne croit pas à votre monde, à vos dessins. Lorsque je dessine des paysages, à défaut de photos, j'utilise ma propre imagination, mes souvenirs. Mais mon trait n'est malheureusement jamais à la hauteur de mes espérances, de mes visions. Lorsque je dessine un enfant qui marche dans la rue, je porte en moi cette image, mais je ne peux lui rendre totalement justice par le dessin ! On me dit souvent que j'ai, non pas une grande imagination, mais une mémoire photographique qui n'efface pas les situations, les expériences depuis l'enfance. Pourtant, quand ma femme est rentrée un soir à la maison après s'être fait couper les cheveux, je ne l'ai même pas remarqué !



Fio, une adolescente ingénieur en aéronautique dessinant les plans du nouvel hydravion de Porco Rosso.

Si vous êtes frustré de ne pas restituer exactement la réalité dans vos dessins, pourquoi ne passez-vous pas à la réalisation «live» ?

Je n'aspire pas à devenir réalisateur de fictions avec des comédiens de chair et d'os. Les contraintes matérielles réservent trop d'embûches, de problèmes... Mais j'éprouve la plus vive admiration pour Andrei Tarkovsky. Il y a dans ses films une réelle spiritualité dont le fond n'est pas frelaté, un réel désir de s'élever très haut.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Anaïs CASANOVA**)

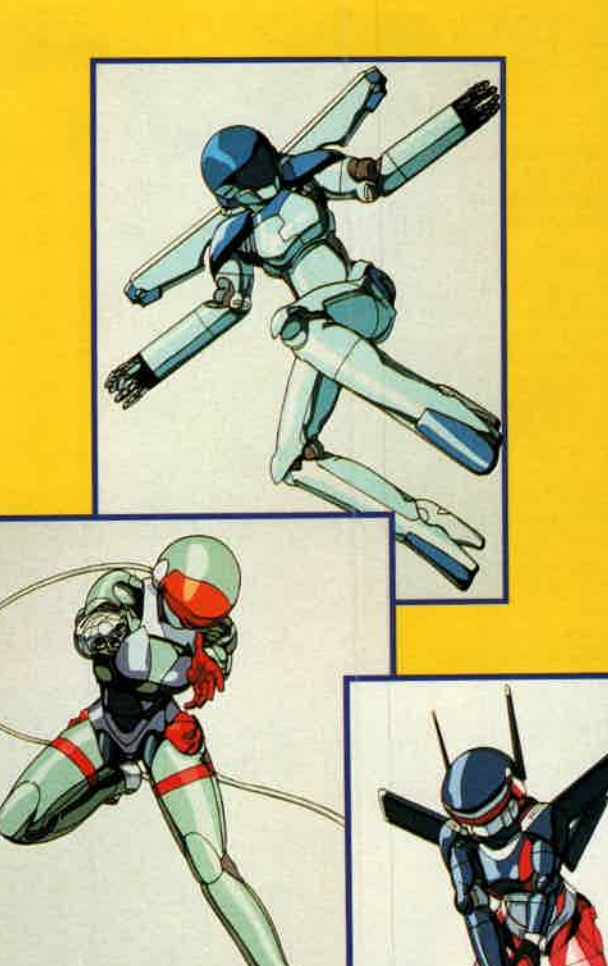
LE MAMBO DU MANGA

Le manga est désormais solidement installé dans l'hexagone. Les bandes dessinées fleurissent, les magasins spécialisés ne désemplissent pas, les médias en causent, les kids se les échangent dans les cours de récréation, les cinéastes y puisent de plus en plus leur inspiration... Et la vidéo continue d'alimenter le phénomène en sortant régulièrement des films variablement intéressants, allant du médiocre au sublime, deux pôles présents dans la cuvée mai-juin du cartoon nippon, un domaine qui demande imagination et virtuosité technique...

par Marc TOULLEC



Kojiro, un samouraï en culottes courtes du genre impulsif.



Trois des quatre walkyries d'une brigade de super-héroïnes cassant du cyborg.

quatre filles dans le vent

BUBBLEGUM CRISIS

A la longue liste des super-héros enfantés par la télévision japonaise, la bande dessinée et le manga animé, il faut désormais ajouter ce quatuor féministe composé de Sylia, Priss, Linna et Nene. Quatre charmantes donzelles. Une exerce la profession de chanteuse, une autre tient une boutique de sous-vêtements qui sert de couverture au groupe...

Officieusement, elles forment la brigade des Knight Sabers, mercenaires cuirassés toujours promptes à combattre Genom, un consortium industriel dont les puissants androïdes, les Boomers, ravagent régulièrement les rues de Mega-Tokyo en l'an de grâce 2032. Les flics ne pouvant pas lutter, les Knight Sabers montent au créneau. À la demande de l'Armée soucieuse de protéger ces satellites, elles affrontent de nouveau Genom dont les savants mettent au point une nouvelle génération de Boomers plus performante dans la destruction que la précédente. Des Boomers dont le père assassiné de Sylia contribua à mettre au point la structure musculaire en fibres synthétiques. Au centre des recherches du quatuor : Cynthia, une fillette, véritable sœur jumelle d'une certaine Candy !

Premier tome d'une série qui en compte huit, **Bubblegum Crisis** mange à quelques râteliers bien connus. L'armure agréablement galbée des Knight Sabers ramène à l'androïde de **Metropolis**. Lorsque les plaies des Boomers se referment comme par enchantement (avec rejet des balles en sus), le T-1000 liquide de **Terminator 2** pointe du nez. Mais, cela devient une rengaine de le souligner, c'est **Blade Runner** qui inspire le plus T. Suzuki et le réalisateur K. Akiyama. Mégalopole insalubre, robot furax en roue libre... Même la musique de **Bubblegum Crisis** flirte avec la partition de Vangelis pour Ridley Scott ! Que la rock-star Priss (le personnage d'une certaine Darryl Hannah) ait baptisé son groupe The Replicants sonne donc comme un aveu, comme un hommage rendu presque. Reste que ce patchwork, allié à quelques emprunts à **Akira** et ***Goldorak***, fonctionne bien, que le film assimile toutes ces influences dans une intrigue certes classique, mais solide. L'affaire se boucle évidemment sur l'affrontement démentiel entre les Knight Sabers et un Boomer beaucoup plus imposant que les autres. Quelques traits d'humour bienvenus parsèment également ce très honnête manga. Lorsque deux éléments des Knight Sabers prennent le bus en tenue de travail pour se rendre à un entretien d'embauche. Lorsque Nene, aguicheuse et dans le même accoutrement, se retourne vers un militaire pour lui rétorquer «Une femme ? Même une armure ne peut cacher ces détails-là !». Les Boomers ne manquent pas, eux aussi, de temps à autre, de balancer un petit mot : «Il faudra que tu paies pour les réparations» par exemple, après que l'une des walkyries, a copieusement rossé son compagnon d'acier.

Bubblegum Crisis. Japon. 1987. Réal.: Katsuhito Akiyama. Scénario : Toshimichi Suzuki. Character designer : Kenichi Sonoda. Directeur artistique : Kazuhiro Arai. Dur.: 53 mn. Dist.: Kaze Animation. Sortie à la vente le 25 mai 1995. Edité en version originale sous-titrée.

sacré sale gosse

KOJIRO !

«En l'espace d'une journée, ils peuvent courir des milliers de lieues. Ils peuvent même entendre une aiguille tomber à trois lieues à la ronde. Même dans les ténèbres, ils peuvent clairement voir leurs ennemis jusqu'à une lieue. Ils peuvent aussi bien se mouvoir à la vitesse du son que rester figés tel un arbre. Personne ne sait pourtant qui ils sont et, tel le vent, ils mènent une vie errante. Leur clan se nomme Fûma. Ce sont les maîtres du vent». En voilà des cartons d'introduction qui augurent du tout bon. Dommage que la suite ne tienne vraiment pas les promesses de ce préambule alléchant.

Situé dans les années 50, **Kojirô !** prend pour toile de fond la guerre que se livrent l'École du Phœnix Blanc et celle du Seishikan, parrainée par le clan Yasha qui espère mettre à sa botte toutes les académies d'arts martiaux de la région. Kojirô, petit dernier turbulent (d'autres diront un morveux) du légendaire clan Fûma dont la plupart des membres ont été assassinés, se rallie aux premiers à la demande d'une jolie princesse, héritière du savoir millénaire de son défunt père. Toujours prompt à se battre, Kojirô défie ses puissants adversaires qui s'octroient les services de Musashi, un guerrier aux pouvoirs surnaturels. Rapidement, le conflit s'étend et les champions des deux camps sortent les épées de leur fourreau...

Fûma ***No Kojirô****, Japon, 1989. Réal.: Hidehito Ueda. Scén.: Takao Koyama d'après la bande dessinée de Masami Kurumada. Character design : Shingo Araki. Musique : Toshirô Koizumi. Prod.: Yasuhisa Kazama & Nagateru Katô. Dur.: 1 h 22. Dist.: Kaze Animation. Sortie à la vente le 25 mai 1995. Version française.*

Sur un thème mille fois développé dans une quantité industrielle de films de kung fu made in Hong Kong (**La Fureur de Vaincre** de Bruce Lee y compris), **Kojirô !** échoue à renouveler le genre, même s'il enrichit le chambara (film de samouraï) classique de nombreux éléments fantastiques. Ce manga serait encore estimable si l'animation ne se calait pas sur les plus piteux et rigides standards de la production télé, protagonistes inclus, frères jumeaux des ***Chevaliers du Zodiaque***. Et pour cause, Masami Kurumada et Shingo Araki, ses auteurs, portent également la responsabilité de ce **Kojirô !**. Le réalisateur, conscient de la défaillance de l'animation, fait ce qu'il peut pour sauver les meubles, poussant à outrance l'esthétique de quelques plans. Il sauve ainsi quelques belles idées comme le nuage de glace, la pluie de plumes aussi tranchantes que des lames de rasoir... Premier tome d'une longue saga (13 épisodes de 26 minutes), **Kojirô !** ne pousse pas à la découverte de ses séquelles, celles où l'intrépide héros rassemble dix épées célestes pour combattre le luciférien Chaos, un être maléfique aspirant modestement à la domination de l'univers. Bref, seuls les ultra-puristes du manga trouvent leur compte dans le développement d'une histoire dont les rebondissements cherchent le réapprovisionnement de péripéties et de personnages du côté de «Donjons & Dragons», et autres jeux de rôles.



1 - Un cyber-punk, cousin féroce de Ranxerox, auquel Alita doit se mesurer.

2 - Le chasseur de primes contre la gamine bionique.

3 - Alita, encore en l'état de déchet dans un dépotoir.

4 - De ses adversaires, Alita fait des pièces détachées.

petite fille & monster punk

GUNNM

Il était une fois une jolie petite fille, Alita. Une gamine d'acier et de circuits intégrés qui rouillait dans une gigantesque décharge publique, seulement réduite à une carcasse-tronc. Le Dr. Ido, en ramassant des pièces détachées issues de cyborgs définitivement déglingués, la découvre, la répare... Il la retape si bien qu'Alita sort comme neuve de son atelier. Brusquement, la mémoire lui revient, lors d'une altercation ; avant d'échouer dans le dépotoir, elle exerçait une fonction guerrière. En plus d'être une petite fille sensible, Alita est une farouche combattante capable de démolir les colosses néo-punks les plus féroces. Elle en fait une démonstration spectaculaire en démolissant le champion de la rivale de son mentor Ido dans la confection de cyborgs. Mais c'est en portant secours à son ami Yugo, un gamin bionique, exploité par un industriel dans la recherche de morceaux de corps, qu'elle déploie le plus d'énergie...

Fidèlement adapté d'une bande dessinée célébrissime au Japon, **Gunnm** s'inscrit dans la branche cyber-punk du manga. Nous sommes dans un lointain futur, sur une Terre à ce point sale à la surface que les villes s'élèvent sur des plates-formes à plusieurs kilomètres du sol. Ces cités recrachent leurs déchets sur les habitants du plancher des vaches. Faute de police, ce sont des chasseurs de primes qui déciment une pègre grouillante... Évidemment, à l'instar d'un fort pourcentage des mangas, l'ombre de **Blade Runner** s'étale sur cette mégalopole dont les habitants assistent à des matches de catch sur écrans géants. Fort de cette incontournable référence, les graphistes soignent le trait, particulièrement l'atmosphère putride d'une cité crade, les montagnes d'immondices, un micro-climat pluvieux... Rien de clinquant dans ces tableaux formellement opposés à la science-fiction propre et ripolinée des ***Chevaliers du Zodiaque*** et autre ***Albator***. Bien qu'une fillette en soit l'héroïne, **Gunnm** ne s'adonne pas pour autant à la mièvrerie. Le contraste qu'elle impose face à ses adversaires, notamment un monstre-iroquois doté d'un bras tentaculaire, alimente des bagarres titanesques, savamment composées où la silhouette de la coquette Alita fait merveille. Vraiment un bon manga, que quelques cruautés ne privent pas de joliesses, agrémenté d'une partition dont les meilleurs moments renvoient aux sonorités d'**Akira**.

Battle ***Angel Alita****, épisodes* ***Rusty Angel*** *et* ***Tears Sign****, Japon, 1993. Réal.: Hiroshi Fukutome. Scén.: Akinori Endo d'après la bande dessinée de Yukito Kishiro. Character designer : Nobuteru Yuki. Directeur artistique : Hidetoshi Kaneko. Dur.: 50 mn. Dist.: PFC/Manga Vidéo. Sortie à la vente le 15 juin 1995. Version française.*





L'étudiant Keiichi et ses trois muses : Belldandy, Urd et Skuld.



*1 - Tout **Urotsukidoji** en une vignette : le sacrifice, le suppôt du Diable et le héros !*

2 - Amano et le démon Kohoki : une poursuite au-dessus de Tokyo.

3 - Une machine infernale et lubrique destinée à ouvrir les portes de l'enfer !

4 - Megumi et son frère Amano : protecteurs des humains contre les démons.

la salsa des démons

UROTSUKIDOJI II, L'ENFANT ERRANT

Les scénaristes Toshio Maeda et Noboru Aikawa, et le réalisateur Hideki Takayama ne pouvaient se contenter de **La Légende du Démon**, premier **Urotsukidoji** du nom, résumé à un seul tome. Ils remettent le couvert avec la délicatesse, la poésie et la retenue qui les caractérisent. Ces gens-là, grands pionniers du manga érotico-démoniaque, reprennent les arguments du succès dont l'émissaire ne saurait être qu'une gargouille fornicatrice, empalant les collégiennes mini-jupées sur un dard aussi interminable que la queue du Marsupilami de Spirou. Emportés par les poussées de sève de leur monstre chéri, les auteurs n'hésitent jamais à dépasser les bornes. Ils osent tout : montrer de l'intérieur l'engin à trois têtes du fornicator fouiller les entrailles d'une partenaire pas spécialement consentante par exemple. Mais ceux qui ont applaudi aux étreintes aussi titanesques que barbares du premier **Urotsukidoji** ne peuvent se plaindre des excès de zèle du trio infernal, assisté par une bande de trublions, graphistes et designers, aussi vicelards qu'eux, aussi contents de soigner le travail que de libérer quelques inavouables pulsions.

Voilà donc, c'est reparti. Et ça commence fort, dans un laboratoire ultra-secret du IIIème Reich, en 1944. Un sosie biomécanique d'Adolph Hitler, sur les ordres du Fürher lui-même, expérimente une machine infernale destinée à ouvrir tout grand les portes d'une autre dimension où pullulent les monstres. La mécanique, dont les terminaisons en forme de godemichet liment trois jeunes femmes, succombe sous les bombes des alliés. Mais le fils du savant, Myuhi Hausen Jr., survit à l'explosion. Désormais dévoué à la cause du Malin, il réapparaît quelques décennies plus tard à Tokyo pour taquiner le Chôjin, un adolescent par qui les trois mondes (celui des humains, des hommes-bêtes et des démons) ne formeront qu'un univers dantesque. Faute du Chôjin, un obsédé sexuel qui se paluche dans les peep-show, Hausen Jr. jette son dévolu sur Takeaki, survivant d'un crash aérien qui ne doit son salut qu'à une transfusion du sang de son cousin. Coule désormais dans ses veines un sang très convoité, un sang qui l'oblige à de violentes métamorphoses en super-héros des enfers. À Amano (un garçon félin) et sa sœur Megumi (une Fée Clochette en chaleur) de contrarier les plans du despote et de son âme damnée, la gargouille lubrique Kohoki...

S'il est un zeste moins corsé que son modèle, **Urotsukidjoji II, L'Enfant Errant** passe en revue toutes les variantes possibles sur le thème des démons s'adonnant sans retenue à la fornication assassine, au viol d'une soubrette tombant d'un gratte-ciel dont les baies vitrées reflètent le calvaire, au viol d'autres jeunes femmes sur la grande roue d'un luna park, à l'assaut d'une institutrice par des dizaines de tentacules qui s'introduisent dans les parties les plus intimes de son individu avant de la sectionner en deux... Rarement la violence sexuelle n'aura été aussi loin dans le délire, dans l'outrance, dans les tableaux cauchemardesques mitonnés à grand renfort de stupre et de gore. Dans une scène, un conducteur lancé à vive allure sur le périphérique connaît l'extase d'une fellation experte. L'instant d'après, sa tête décolle du cou comme un missile de son silo. Les lecteurs des fumetti, bandes dessinées pour adultes dont sont friands les Italiens, se reconnaîtront dans ce manga dément de complaisance dans l'atroce, dans les sévices sexuels. Un manga fidèle aux désirs secrets du consommateur nippon auquel il sert la dose prescrite de petites culottes, de nymphettes qui se touchent, d'écolières dont la conception des devoirs du soir ne correspond pas forcément à celle de leurs parents...
Formidablement dessiné, découpé comme une production tournée en prises de vues réelles, très imaginatif dans les perversions, dans la description des dégâts infligés par les démons, **Urotsukijidoji II, L'Enfant Errant** s'impose en véritable sabbat animé où il est interdit d'interdire.

Urotsukidoji II, Legend of the Demon
Womb. Japon. 1991. Réal.: Hideki Takayama. Scén.: Noboru Aikawa d'après la bande dessinée de Toshio Maeda. Prod.: Yasuhito Yamaki. Dur.: 1 h 27. Dist.: PFC/Manga Vidéo. Sortie à la vente le 4 mai 1995. Version française.

divines créatures

OH MY GODDESS !

Depuis ses origines, le manga cherche son inspiration dans le creuset des mythologies occidentales. Rien de surprenant donc à ce que **Oh my Goddess !** découle d'une légende scandinave. Pas de dieux vikings à l'horizon pourtant dans ce premier épisode, **Moonlight and Cherry Blossoms**, mais des fées, des créatures divines assimilées à des anges espiègles, des déesses sexuées... C'est en cherchant à commander par téléphone son repas que le collégien Keiichi contacte involontairement le Bureau d'Aide des Déesses ! Sort ainsi de son miroir Belldandy, une envoyée céleste (la déesse du présent) qui lui demande de prononcer un vœu. Le gamin l'implore de devenir sa petite amie, sa compagne pour la vie. La mystérieuse Force Ultime le lui accorde. Belldandy et Keiichi quittent le lotissement scolaire pour une vieille maison que la fée retape dans une jolie séquence de bricolage miracle. Dans le second segment de **Oh my Goddess !**, **Midsummer Night's Dream**, Belldandy et Keiichi vivent conjointement depuis cinq mois. Leur platonique idylle subit l'intrusion de la sœur de Belldandy, la chaude Urd (la déesse du passé). Elle déboule dans ce monde par l'intermédiaire d'une cassette vidéo sexy (**«Sexy Dynamite Part 2»**). Profitant d'un séjour à la plage, Urd s'ingénie à jeter Keiichi dans les bras de Belldandy. Constatant l'échec de ses diverses manœuvres, elle use d'une lotion solaire magique dont elle ne mesure pas tous les effets. Résultat : Dieu punit Urd de ses ruses en la condamnant à un séjour prolongé sur Terre !

Aa'o Megami-Sama'. Japon. 1993. Réal.: Gouda Hiroaki. Scén.: Hasegawa Naoko d'après le manga de Fujishima Kousuke. Character design : Matsubara Hidenori. Mus.: Yamada Tomoaki. Prod.: Shindou Masao, Mizuo Yoshimasa, Takimoto Hiroo pour Kodansha Ltd. Dur.: 58 mn. Dist.: Tonkam. Présenté en version originale sous-titrée. Sortie à la vente prévue mi-juin.

Entre vaudeville, psycho-drame et comédie fantastique (mais on est tout de même loin de **Ma Sorcière bien aimée** !), les deux premiers épisodes de **Oh My Goddess !** exhalent d'agréables parfums. Même si la mélodie du générique (un tube au Japon !) penche du côté du «Club Dorothée», ce manga ne s'adresse pas particulièrement aux tout petits. Progressivement, l'intrigue se complique, les personnages acquièrent de l'épaisseur, expriment des émotions. Cul-cul la praline dans un premier temps, **Oh My Goddess !** gagne progressivement en poésie, en lyrisme. D'un érotisme discret (Urd est une nymphomane dont le réalisateur tempère les ardeurs), ce joli manga, sur le plan de l'animation, donne plutôt dans la sobriété, dans les cadres dépouillés, à la limite du zen parfois, dans les teintes pastels, les décors dénués de couleurs criardes. Très agréable à l'œil malgré une certaine rigidité graphique. Reste encore trois épisodes à **Oh my Goddess !**. Ce sont **Burning Hearts**, **Evergreen Holy Night** et **For the Love of Goddess** dans lesquels, notamment, l'on fait la connaissance de Skuld, petite sœur de Belldandy et Urd. Déesse du futur, c'est une passionnée de haute technologie dont l'eau constitue le moyen de téléportation favori.





1 - Ben-Ten, un flic androgyne au service de la Cyber-Police.

2 - Remi Masuda, une belle et fragile enfant de la nuit.

3 - Karen dans un duel façon western.

4 - Le vampire. Hier, ce n'était qu'un vieillard.

le vampire de l'espace

CYBER CITY - OEDO 808, VIRUS MORTEL

Troisième et dernier OAV d'une trilogie qui honore le manga. Le meilleur de **Cyber City**, c'est ce **Virus Mortel** dont l'androgyne Benten s'arroge la vedette après que ses comparses Sen-Goku et Gogul ont connu leur heure de gloire dans les épisodes **Mort Virtuelle** et **Arme Psychique**. Membre de la Cyber-Police, une brigade spéciale composée de trois anciens criminels en cette année 2808, Ben-Ten connaît le même sort que ses camarades : s'il échoue dans sa mission, il meurt. S'il la mène à terme, sa peine bénéficie d'un allégement conséquent. À Ben-Ten, sous la pression de son supérieur, d'enquêter sur le meurtre de trois biogénéticiens, vidés de leur sang. Des morsures au cou indiquent l'identité du coupable, un vampire. Quelques indices et le flic débarque malgré lui dans le cyclopéen hôpital cryogénique de Saionji. Là, dans la partie supérieure de l'établissement (une sorte de station orbitale où on accède, depuis la Terre, par un ascenseur-navette), Ben-Ten découvre de singuliers sarcophages gardés par des tigres cybernétiques aux dents de sabre. Dans un fauteuil roulant, un vieillard attend que ses recherches criminelles sur l'immortalité débouchent sur sa transformation en être invincible, à l'épreuve même d'une dislocation dans le vide spatial...

*Cyber City Oedo 808, **Bloodlust**. Japon. 1990. Réal. & character designer : Yoshiaki Kawajiri. Scén.: Akinori Endou d'après une histoire de Jiuzu Mutuki. Mus.: Rory Mc Farlane. Prod.: Hiroshi Amazaki. Dur.: 40 mn. Dist.: PFC/Manga Vidéo. Sortie à la vente le 4 mai 1995. Version française.*

Si ce **Cyber City 3** trempe dans le bain habituel du manga futuriste (super-criminels néo-punks, mégalopole décadente étendue à l'infini, affrontements destructeurs), il se pare d'une émotion rare dans le genre. Une poésie sous-jacente garantie par l'ambivalente personnalité de Ben-Ten, amoureux de Remi Masuda, la jolie cobaye du vampire. Une créature au visage mélancolique de porcelaine dont des pétales rouges de rose cassants lui rappellent l'existence au-delà de la mort. Contribue également au versant intimiste du film la présence de Karen, criminelle sexy dont le vieux contentieux avec Ben-Ten se règle dans un duel façon western. Mais **Cyber City 3** ne faillit jamais aux règles fondamentales du manga. Yoshiaki Kawajiri, auteur des incontournables **Lensman** et **La Cité Interdite**, distille le climat de terreur et quelques ambiances baroques nécessaires à la crédibilité du vampire, aligne quelques méchants folkloriques (dont un croisement ricanant du Joker et de Rambo), conclut l'aventure sur un final dantesque où la science-fiction le dispute à l'horreur pure, recourt à une technologie directement héritée de **Blade Runner**... Un cahier des charges bien rempli avec ce petit plus, cette émotion, qui en rajoute encore dans la réussite d'un graphisme, d'une animation à son presque zénith.



Fred Olen Ray et Roxanne Kernohan pendant le tournage de *Scream Queen Hot Tub Party*.



Fred Olen RAY

symphonie en «B» majeur !

Ce n'est pas demain que le Ministre de la Culture récompensera l'œuvre de Fred Olen Ray d'une médaille des Chevaliers des Arts et Lettres. Tant pis, il ne sait pas ce qu'il rate ! De la parodie loufoque à l'érotisme soft et égrillard, en passant par la science-fiction, l'horreur gore, l'aventure, le thriller cochon, les monstres ringards, les attaques de géantes à la poitrine ravageuse, rien n'échappe à cet artisan de la série B. Pas de thunes, Fred Olen Ray s'en tire tout de même avec les honneurs, usant jusqu'au délire de toutes les rustines cinématographiques possibles et imaginables. Amoureux de cinéma, cinéphile et homme d'affaires averti, il cravache à raison de cinq films l'an, tour à tour producteur, scénariste, réalisateur. Évidemment, le chef-d'œuvre n'est pas tous les jours au rendez-vous. Qu'importe après tout car, même en cas de navets insondables, Fred Olen Ray s'en tire par une ultime pirouette nommée humour...

Racontez-nous vos premiers pas cinématographiques. Vous n'avez pas été, comme beaucoup, user vos fonds de culottes à suivre des cours dans les universités les plus réputées...

J'ai travaillé à la télévision, dans une station locale d'Orlando en Floride, et à la radio en tant que technicien. En fait, je n'ai jamais suivi de cours de cinéma. J'ai tout appris en collaborant à des films, d'abord comme grouillot puis comme spécialiste des effets spéciaux notamment, ce qui me sert aujourd'hui à comprendre les problèmes de certains de mes collaborateurs. D'ailleurs, avant de passer à la mise en scène et à la production, j'envisageais de m'orienter vers les effets spéciaux et de m'y tenir. J'étais l'un de ces gosses qui lisent *Fangoria* ou *Mad Movies* en rêvant de recréer les maquillages horribles, les faciès monstrueux dont vous publiez les photos. Et je m'y suis mis, ce qui explique la nullité de mes premiers pas cinématographiques. Je ne savais pas où j'allais, ce que je faisais. Il ne faut pas attendre des miracles d'un lecteur de manuels style «Le Cinéma en dix leçons», de quelqu'un dont l'expérience se limite à l'usage d'une caméra Super 8. Les gens travaillant à mes côtés étant dans le même cas, il n'y avait personne pour me remettre dans le droit chemin. Jamais vous ne pourrez me pousser à revoir **The Alien Dead** dans son intégralité. Une copine a tenu à le regarder avec moi dernièrement. Au terme de deux minutes d'effort, nous avons abandonné. C'était vraiment trop affreux. Reste que **The Alien Dead** s'est vendu, qu'il a fait des bénéfices. Il m'a lancé. Je lui en suis reconnaissant, mais de là à en être fier... La présence de Buster Crabbe au générique, dans le rôle du shérif, a contribué à me faciliter la tâche. Son nom m'a permis d'acquérir gratuitement voitures de police, uniformes, sites... Il est vrai que je désirais distinguer **The Alien Dead** des films «provinciaux» de Don Dohler et Tony Malanowski, lui donner une allure plus hollywoodienne pour faciliter sa commercialisation.



La Manipulatrice : Fred Olen Ray s'essaie au thriller glauque.



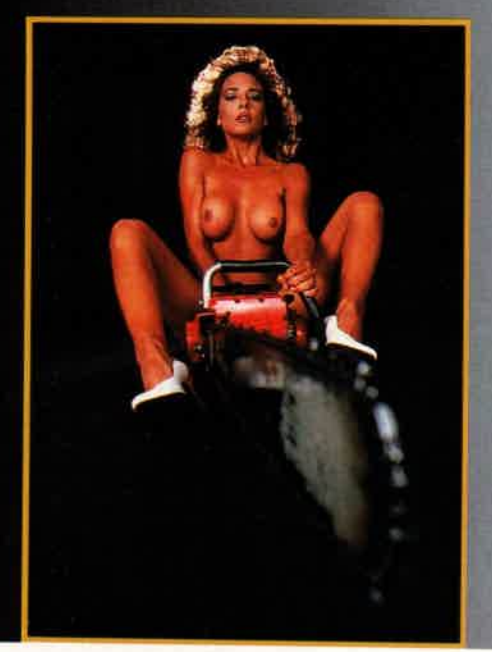
Brinke Stevens et Robert Quarry dans le très «evildeadien» *Spirits*.

Avant *The Alien Dead*, vous avez réalisé un certain *The Brain Leeches*. Pourquoi le passez-vous sous silence ?

Je suis encore moins satisfait de **The Brain Leeches**. Je l'ai tourné avec une caméra 16mm antique dont ne se servait plus la chaîne de télévision pour laquelle je bossais. Ayant aussi découvert dans un frigo quelques bobines de pellicule noir et blanc vieilles de neuf ans, dont personne ne voulait, j'étais prêt à me lancer dans l'aventure, surtout qu'un copain avait imaginé le titre **The Brain Leeches**. Avec le budget royal de 298 dollars, nous avons commis l'un des films les plus atroces qui soient. Il raconte l'invasion de fourmis extraterrestres qui prennent contrôle des esprits. Ces aliens ne sont en fait que des fourmis de caoutchouc, achetées un franc pièce dans une solderie. L'intelligence suprême des envahisseurs était représentée par une masse de papier aluminium rembourrée, genre halo lumineux. La chose était peinte en noir et deux gros orteils remplaçaient les yeux. J'y ai introduit l'un de mes bras pour l'animer. De l'autre main, je tenais la caméra en marche ! Pathétique. Les yeux des humains infectés par les aliens devaient tourner au blanc. Pour aboutir à l'effet escompté, j'ai découpé des morceaux de carton que j'ai coincé dans l'orbite de mes comédiens !

Comment ose-t-on se lancer dans un film de science-fiction situé dans un pénitencier spatial, bourré d'effets spéciaux, lorsqu'on n'a pas le budget de *La Guerre des Étoiles* ? Vous l'avez pourtant fait avec *Star Slammer* !

Nous avons construit le décor principal de **Star Slammer** en quatre semaines et tourné le film en trois dans un supermarché désaffecté aménagé en studio. On a joué à fond la récupération, à tous les niveaux, en récoltant des ordures dans les poubelles des restaurants, des drogueries, dans les arrière-cours. Nous reprenions des emballages pour les coller ensemble, les repeindre. Voilà comment nous obtenions un décor de science-fiction. C'est encore aujourd'hui ce que je fais sur un film comme **Cyber Zone**. Le système B dans toute sa splendeur, hérité de Roger Corman : partir de rien et le recycler en quelque chose d'apparemment convenable. **Star Slammer** constituait un véritable défi pour nous.



*Michelle Bauer, une péripatéticienne dévouée au Dieu Tronçonneuse (**Hollywood Chainsaw Hookers**).*



*Michael Berryman et Mako, deux «gueules» comme les aime Fred Olen Ray (**Armés pour Répondre**).*



*Britt Ekland et Eddie Deezen : la vampire et l'idiot de **Beverly Hills Vamp**.*

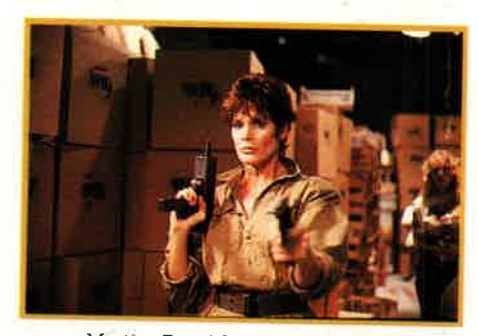
Doté du même budget, 200.000 dollars, j'aurais pu me la jouer facile, comme je le fais parfois, et tourner un psycho-killer avec plein de jolies nénettes traquées par un maniaque. Toutefois, nous voulions essayer autre chose. Les costumes de **Star Slammer** viennent notamment de **Metalstorm**, de **La Galaxie de la Terreur**, la *Land Rover* de **L'Age de Cristal**, le monstre de **Deadly Spawn**. Quant aux moments de space-opera, ce sont simplement de rapides extraits de **Dark Star**, **Buck Rogers**, **Les Mercenaires de l'Espace** dont nous avons acquis les droits pour quelques dollars ! J'ai travaillé suivant la même logique sur **Demon Sword**, un film d'héroïc-fantasy produit pour 110.000 dollars. Cela ne pèse pas lourd lorsque vous accumulez poursuites équestres, châteaux, duels à l'épée...Si **Demon Sword** s'est monté, c'est simplement du fait que les décors de **Wizards of the Lost Kingdom II** étaient libres. Quelques intérieurs, quelques extérieurs, deux journées de location à Roger Corman et l'affaire était dans le sac, plutôt convenablement d'ailleurs vu la rapidité du tournage et la modestie des moyens. La plupart de mes premiers films se justifient ainsi, par un décor vacant. Après une visite des studios Roger Corman où j'ai remarqué l'intérieur du vaisseau spatial d'**Androïde**, j'ai imaginé **Biohazard**. Dans **Biohazard**, vous retrouvez quelques armes du **Guerrier de l'Espace**, des costumes de **La Galaxie de la Terreur** et de **Metalstorm**, un décor de **The Phantom Empire**, des effets spéciaux des **Mercenaires de l'Espace**. Idem pour **Le Mystère de la Pyramide** que j'ai mis en route après avoir découvert un plateau sur le modèle des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, un décor à destination d'une publicité pour jeans !

Dans *Phantom Empire*, vous cherchez l'inspiration du côté du sérial, des films à épisodes des années 30 et 40. Un hommage à ce type de cinéma totalement tombé en désuétude ?

Oui, autant que **Star Slammer**, mais personne, ou presque, ne l'a remarqué. **Star Slammer** est, en trente ans, le seul film à adopter systématiquement tous les clichés du sérial, ses schémas dramatiques, y compris inter-titres, mises en chapitre de ses différentes parties. **Phantom Empire** ressemble également à un sérial, à une sorte d'hommage à tous les films genre **Le Monde Perdu**. Il s'est monté dans des conditions particulières, de manière quelque peu clandestine pendant que je tournais **Commando Squad** pour la firme *TransWorld*. Il y avait là un décor de caverne, des cages... J'ai ensuite poursuivi le travail sur **Phantom Empire** que j'ai entièrement financé avec mon salaire de **Commando Squad**. Nous avons dû le boucler en six jours. Quel pied, malgré le froid de canard qui régnait sur le plateau. Le bonheur ! La grande vedette du film est sans nul doute Robby, le robot de **Planète Interdite**. Dommage que je n'ai pu bénéficier de sa présence plus d'une journée ; Robby demandait un cachet nettement plus élevé que celui de mes autres comédiens !

Vous y allez fort dans *Qui a Peur du Diable ?* Mêler des monstres de dessin animé à des prises de vues réelles, façon *Roger Rabbit*, et envoyer ceux-ci violer quelques soubrettes....

Après avoir vu **Qui veut la Peau de Roger Rabbit**, je suis sorti du cinéma songeur. Pourquoi un réalisateur malin, plein de ressources, ne pourrait-il pas mêler animation et prises de vues réelles sans dépenser des fortunes. Rapidement, j'ai rédigé un premier jet du scénario de **Qui a Peur du Diable ?** pour le proposer à Roger Corman. J'ai essuyé un refus, «trop risqué» selon lui. Par conséquent, j'ai cherché le financement ailleurs, auprès de *Vidmark*. Nouveau refus. Ces échecs ont renforcé ma détermination. En désespoir de cause, j'ai dû me résoudre à tourner le film pour un budget deux fois inférieur à celui que j'envisageais au départ. Aucune compagnie d'animation n'a souhaité s'y engager ; j'ai donc dû diviser par deux la présence des monstres animés. Du coup, au lieu de montrer le tueur des pieds à la tête, je ne révèle que sa main. Une option nettement moins onéreuse car il me fallait veiller au grain ; faute d'investisseurs, j'ai risqué mes propres économies dans le projet. J'en suis plutôt satisfait même si, je l'avoue, le résultat n'est pas toujours très bon.



*Martine Beswick aux trousses d'une moto futuriste dans **Cyclone**.*



*Un alien plus libidineux que celui de **Hidden** (**L'Invasion des Cocons**).*

N'avez-vous pas tendance à chercher le pittoresque avant tout, les titres accrocheurs sinon racoleurs. *Hollywood Chainsaw Hookers*, à savoir «les putes hollywoodiennes à la tronçonneuse», n'est pas triste du tout !

Personne ne le sait mais **Hollywood Chainsaw Hookers** véhicule un message. Lorsque je suis arrivé de Floride à Los Angeles, des publicités dans les journaux m'ont littéralement sauté aux yeux. Elles vantaient les mérites de prétendues masseuses prêtes à se déplacer sur appel téléphonique. Il s'agit en fait de réseaux de prostitution très prospères dont la façade ne trompe personne. Je me suis dit que les clients prenait de gros risques en invitant chez eux des filles qu'ils ne connaissaient ni d'Eve ni d'Adam. Ces «professionnelles» pourraient très bien être des tueuses. Voilà comment est né **Hollywood Chainsaw Hookers**. Le film dit explicitement : «Faites attention avec qui vous couchez, cela pourrait bien vous coûter la vie». J'ai également glissé un message dans **Attack of the 60 Foot Centerfold**. Le film traite de la vanité de la beauté, de la folie de certaines femmes à tout essayer, à tout risquer pour combattre quelques rides. Évidemment, ce genre d'attitude peut causer des dégâts bien plus désastreux que le vieillissement naturel. Sous ses apparences de comédie sexy, **Beverly Hills Vamp** développe également un discours social très sérieux sur la nécessité de se protéger lors des rapports sexuels. Toutefois, autant **Hollywood Chainsaw Hookers** que **Attack of the 60 Foot Centerfold** et **Beverly Hills Vamp** constituent de purs divertissements. Je préfère néanmoins évoquer mes films par ces termes car les spectateurs sont intellectuellement très paresseux, toujours prompts à accepter n'importe quoi, à avaler toutes les couleuvres, y compris les trucs les plus ridicules, les plus incohérents. Dans **Phantom Empire**, par exemple, je situe l'action au centre de la Terre, une contrée imaginaire sous un ciel magnifiquement azuréen. Personne n'est venu m'engueuler pour cette aberrante ■ ■ ■

■ ■ ■ contradiction. Cela confirme mon point de vue : on peut manipuler le public à sa guise.

Des films comme les vôtres, vous devez les réaliser dans des conditions périlleuses, aléatoires. N'était-ce pas notamment le cas sur *Scalps* ?

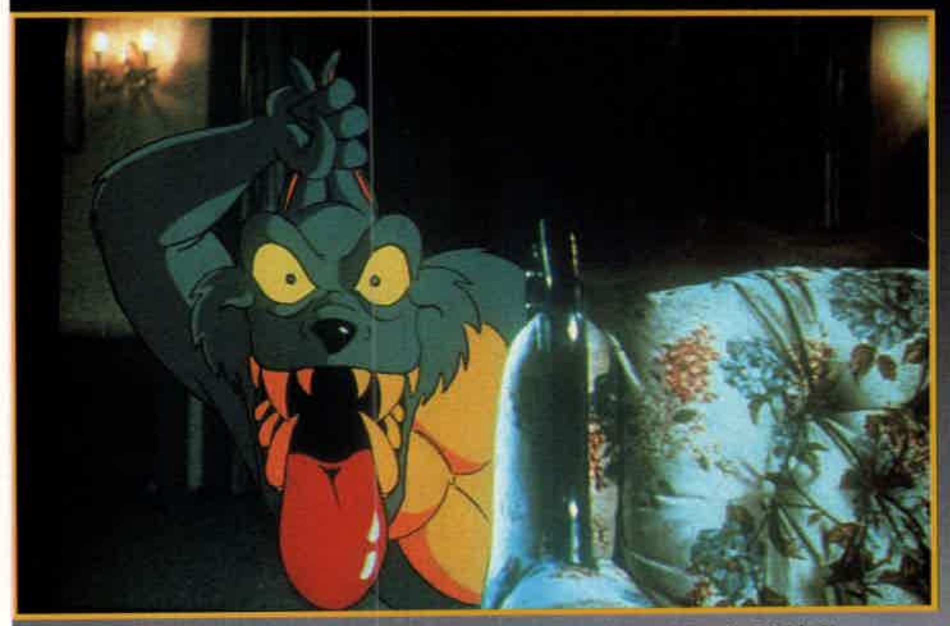
Le film le plus éprouvant à tourner de toute ma carrière n'est pas **Scalps**, contrairement aux apparences. Il est exact que nous avons subi des conditions météorologiques épouvantables, qu'une partie des séquences tournées s'est avérée inexploitable à cause d'une pellicule surexposée et d'un chef opérateur totalement incompétent. Mais c'en est presque devenu comique comparé au travail avec Tanya Roberts sur le plateau d'**Obsession Fatale**. Une emmerdeuse... Et elle se prend vraiment au sérieux ! **L'Invasion des Cocons** ne fut pas triste non plus. Le jour où j'ai offert à *Trans World* d'abandonner le piteux scénario de **Creature II** pour produire le mien, sur le même thème, j'aurais mieux fait de me casser une jambe. Tourner, de nuit pendant cinq semaines, **L'Invasion des Cocons** a été un cauchemar. Nous avions planté nos caméras dans l'un des quartiers les plus pourris de Los Angeles. J'avais en permanence sur moi un flingue chargé car, dans le patelin, les gangs faisaient la pluie et le beau temps. Pour compléter le tableau, tous les membres de l'équipe portaient un masque à oxygène ; le sol de l'usine désaffectée où nous étions installés était tapissé de poussières toxiques. L'horreur ! Finir **Death House** à la demande de son producteur ne fut pas évident non plus. Remplacer John Saxon qu'il avait viré fit de moi la bête noire de toute l'équipe, à l'exception de quelques-uns qui me connaissaient déjà. J'ai donc dû tourner le final et une scène d'action du début, des séquences où John Saxon devait apparaître, sans lui !

Etes-vous un réalisateur «campy» ? C'est-à-dire un cinéaste qui ne peut s'empêcher de tourner en dérision ses intrigues, ses personnages, de caviarder ses histoires d'un humour déplacé ou saugrenu...

J'aimerais être perçu de cette manière, mais c'est de plus en plus difficile aujourd'hui ; les films doivent être sérieux, calés dans un créneau bien précis. Pas question de jouer le comique, la dérision et le second degré. Moi, j'aime rire, ponctuer l'action de gags, de clins d'œil. Quoi qu'il en soit, réaliser consciemment, volontairement un film «campy» relève de l'impossible. Tentez-le et vous échouerez lamentablement. Etre «campy» tient avant tout à un état d'esprit, à une façon détournée, de biais, de percevoir les choses. **Attack of the 60 Foot Centerfold** est un film authentiquement «campy», mais pas parce que nous l'avons abordé sous l'angle de la parodie. L'idée de base est délirante, mais les comédiens l'interprètent très sérieusement, sans tenir le moindre compte du ridicule de la situation. Ce ridicule, seuls les spectateurs peuvent le déceler, pas les protagonistes qui prennent tout au premier degré. Les gens jugent certaines séries B des années 50 «campy». Mais, à l'époque, elles étaient confectionnées avec le plus grand sérieux. Aujourd'hui, elles paraissent datées, surannées, ce qui les transforme en films «campy».

Le fait que vous revendiquiez le titre de cinéaste «campy» signifie-t-il que vous ne réalisez que des comédies plus ou moins avouées ?

Si vous m'aviez posé cette question il y a deux-trois ans, je vous aurais répondu que tous mes films étaient des comédies plus ou moins cachées. Aujourd'hui, ce serait plus difficile de l'affirmer avec la même certitude. Regardez **Mind Twister** : un film stressant, aussi sérieux qu'une crise cardiaque. Il ne me ressemble vraiment pas. **Biohazard**, par exemple, implique davantage de comédie que d'horreur. A l'épo-



Un monstre animé et lubrique en faction avant l'étreinte (**Qui a Peur du Diable ?**).



David Carradine, un Merlin très rock n'roll, gardien d'un grimoire maudit (**Qui a Peur du Diable ?**).



Deux taulardes d'un pénitencier spatial en proie à un monstre glouton (**Star Slammer**).



*Un Terminator androgyne en mission sur le plancher des vaches (**Alienator**).*



*Derrière le masque, Napoleon Solo en personne : Robert Vaughn (**Little Devils**).*



***Demon Sword** : de l'heroïc-fantasy topless battant le pavillon Troma.*

que, je n'ai pas pu résister à l'envie d'envoyer le monstre déchirer une affiche d'**E.T.**. J'en avais réellement ras-le-bol du film de Steven Spielberg. Ça me fait toujours beaucoup rire ! Bien que **Biohazard** ne soit pas une grande réussite, j'en conserve de bons souvenirs, d'abord parce qu'il s'agit de mon premier film en 35mm. Reste que cet avancement spectaculaire n'a pas empêché le costume de l'extraterrestre, dans lequel transpirait mon fils de cinq ans, de se déchirer plus que de raison dans les séquences d'action, et l'un des producteurs de s'évanouir dans la nature en laissant derrière lui une montagne de factures impayées, salaires des comédiens et techniciens compris.

Dans plusieurs de vos films et productions (*Beverly Hills Vamp, Mob Boss*), on remarque un hurluberlu à lunettes, Eddie Deezen, un comique qui grimace autant sinon plus que Jim Carrey !

Oh ! Eddie, c'est... Eddie ! Il est en permanence dans la vie tel que vous le voyez à l'écran ! Il interprète son propre rôle, il ne joue pas un seul instant. Comme moi, c'est un fan inconditionnel de Jerry Lewis, Abbott et Costello... Il adore le slapstick, un mélange de burlesque et de nonsens. Eddie donne à son visage des expressions incroyables. Un type unique, même s'il a tendance à vous porter sur les nerfs au bout d'un moment. Un film dont Eddie Deezen tient la vedette peut être une expérience pénible. Ce qui est drôle dix minutes se transforme en calvaire sur une heure trente, surtout lorsqu'il intervient dans la majorité des scènes, comme dans **Mob Boss**. Eddie s'apparente à une pile électrique produisant un trop plein d'énergie à tout moment. Il est comme ça, survolté du matin au soir, sans pouvoir se reposer. Et ça lui pose des problèmes. Il atteint un tel potentiel de nervosité, de surexcitation qu'il ne peut même pas conduire. Non, Eddie Deezen n'est pas vraiment un acteur !

Au générique de vos films, vous n'êtes généralement pas en manque de jeunes et jolies comédiennes qui ne se font pas prier pour enlever le haut. Une obsession que vous partagez avec Jim Wynorski ?

Dans les petites comédies ou les films d'horreur comme **Qui a Peur du Diable ?**, on choisit les comédiennes pour leur tour de poitrine. En général, j'essaie de ne pas exclusivement me braquer sur les gros seins. Aux fortes poitrines, je préfère toujours des actrices plus douées. Sandahl Bergman par exemple dont la beauté n'a rien de classique selon les canons californiens. Elle est toutefois merveilleuse dans **Cyber Zone** où vous trouvez aussi de super-canons. Nécessaire vu qu'elles sont censées incarner des androïdes d'outre-espace, supposées être physiquement parfaites, très belles. Reste que je ne sacrifierai jamais un film pour les gros nibards d'une fille !

N'empêche que pratiquement tous vos films, que ce soit en tant que producteur ou metteur en scène, ne lésinent pas sur les jolies filles dénudées et les monstres baveux !

C'est vrai, mais je suis en train d'élargir mon registre avec **Invisible Mom**, une comédie familiale. Une révolution pour moi. Je m'adapte néanmoins, l'important étant de s'amuser. C'est l'un des mes principaux critères dans le choix de mes films. Sur **Invisible Mom**, non seulement je vais pouvoir m'éclater en supervisant les effets spéciaux concernant l'invisibilité, mais en plus, les producteurs me payent royalement. Pour me perfectionner, je revois tous les films sur le sujet ! Que demander de plus ? Toutefois, il m'arrive de me tromper, de m'engager dans des projets hasardeux. **Inner Sanctum 2** en fait partie. Je l'ai tourné pour travailler avec un comédien, pour qu'un autre réalisateur ne tourne pas la suite d'un de mes plus gros succès. Et je le regrette amèrement ! Mais il faut bien manger. Bientôt, je vais me consacrer à **Night Eyes IV**, un thriller érotique avec Andrew Stevens. Comme si il n'y en avait pas eu assez déjà ! Cela sera un remake du premier de la série. C'est ce que veut son producteur et je suis payé pour lui donner raison.

Vous êtes l'un des derniers réalisateurs à avoir travaillé régulièrement avec John Carradine et quelques autres seconds couteaux légendaires. Est-ce pour cligner de l'œil aux cinéphiles ou un petit plaisir personnel ?

Lorsque j'ai tourné avec John Carradine, je ne faisais qu'imiter Roger Corman qui bénéficiait d'une fin de contrat de Boris Karloff pour une journée. Il lui a fait tourné un peu n'importe quoi dans des décors gothiques et ces séquences se sont retrouvées dans **L'Halluciné**. J'ai adopté la même méthode. J'avais John Carradine sous la main pour une durée de vingt-quatre heures. Pour rentabiliser sa présence, j'ai mis en boîte un maximum de séquences, pensant qu'elles serviraient rapidement à un film alors en projet, **The Caven**. Mais le projet ne s'est jamais concrétisé et je suis resté avec ces scènes sur les bras, ainsi que d'autres avec Cameron Mitchell et Aldo Ray. J'ai donc fini par expédier tout ce précieux matériel posthume à Steve Latshaw, réalisateur de **Dark Universe** que j'ai produit. Il a intégré ces images à son nouveau film, **Jack-O-Lantern**. C'est un peu notre **Plan 9 from Outer Space** à nous ! En fait, j'ai toujours dirigé John Carradine dans des circonstances assez bizarres. À deux autres reprises, je l'ai utilisé pour sauver des films inachevés du naufrage définitif, **Frankenstein's Brain** par exemple que j'ai intégré à **The Evil Spawn** après tournage de quelques séquences de liaison avec John Carradine, déjà présent dans l'œuvre originale. Même topo avec **Shantytown Honeymoon** qui, complété, renfloué, a été vendu à *Troma* qui l'a baptisé **Demented Death Farm Massacre** !
J'aime beaucoup recourir à l'expérience de vieux comédiens comme John Carradine, Aldo Ray, Ross Hagen, Stuart Whitman, Buster Crabbe, Russ Tamblyn... Mettre en scène des professionnels de cette trempe revient à tirer mon chapeau à une époque que je vénère. Ces types ont connu leur heure de gloire puis sont tombés dans l'oubli. Je souhaiterais vraiment remonter le cours du temps pour les employer. J'apprécie leur présence dans mes films. Cela n'a rien d'une opération commerciale ; si j'ai sorti de nombreux vétérans de leur retraite, ce n'est que pour leur donner une chance de retravailler de nouveau. Mais, attention, je ne suis pas Ed Wood. Je n'ai jamais fait de fixation sur un comédien quelconque, je n'entretiens pas de liens d'amitié avec eux. Cordiaux, oui. Je ne planifie pas mes films autour de leur nom. Je travaille avec eux et c'est là le plus important à mes yeux. Ed Wood utilisait Bela Lugosi pour trouver des fonds, pour générer des recettes supplémentaires. Je n'ai jamais rien vendu sur le nom de John Carradine.
Au lieu de tourner intégralement des nouveautés, il revient moins cher de bricoler des vieux films perdus, de les «retravailler» pour les rendre présentables. C'est du business. J'ai créé une compagnie pour bénéficier des joies de l'indépendance. Mais il faut remplir les caisses de la boîte. Je possède actuellement l'intégralité des droits de quinze titres qui permettent de faire tourner la boutique et de payer le loyer.

Quel type de relations entretenez-vous avec vos producteurs, Roger Corman par exemple ? De réalisateur-employé, vous êtes devenu au fil des années votre propre patron. Une raison à cette évolution ?

En général, tout ce déroule parfaitement bien avec eux. Roger Corman, par exemple, est du genre à vous donner l'argent nécessaire au film et à vous laisser travailler en paix. Je suis sur la même longueur d'ondes que lui, dans les affaires y compris. Il me prête régulièrement ses studios de Venice, en Californie, en échange des droits du film pour certains territoires. Les ennuis commencent lorsque les producteurs découvrent les films dans lesquels ■ ■ ■

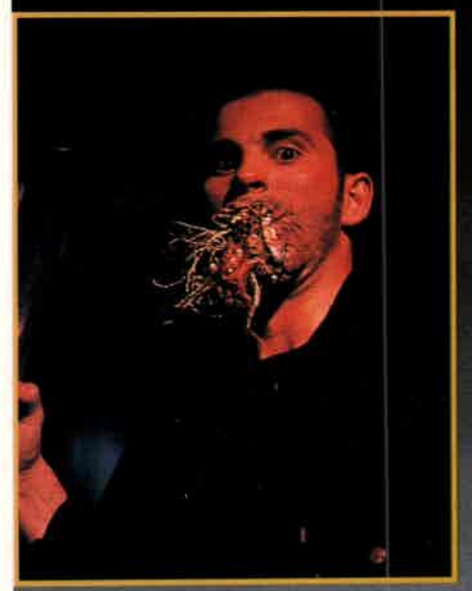
■ ■ ■ ils ont investi. Si Roger Corman vous fiche une paix royale, il n'en va pas de même avec des sociétés comme *Cine-Tel* dont les petits chefs sont sans arrêt sur votre dos, à vous donner des conseils, à vous dicter vos actes. Je déteste ça, je veux qu'on me laisse peinard. Plus on me fiche la paix, meilleur est le film. M'être mis au service de pareilles compagnies m'a poussé vers l'indépendance, vers la création de ma propre société de production, *American Independant Production*. À l'époque, je voyais les gens de *CineTel* partir pour le Marché du Film de Cannes, organiser des fêtes prestigieuses avec l'argent que je leur rapportais, tandis que je restais paisiblement à la maison parce que je n'avais pas les moyens de m'offrir le séjour en France. Ceci dit, je n'ai toujours pas mis les pieds à Cannes. Par contre, l'argent de mes films tombe directement dans ma poche. C'est mieux ainsi ! De ma période *CineTel*, je ne garde pas spécialement de bons souvenirs. Je devais notamment réaliser **Bulletproof**, un film d'action avec Gary Busey. Les producteurs m'ont poliment informé qu'ils avaient choisi un réalisateur plus apte que moi à attirer des acteurs célèbres, Steve Carver en l'occurrence. Et dire que **Bulletproof** est l'unique film de *CineTel* à avoir perdu de l'argent !

***Bikini Drive-In* compte parmi vos films les plus attachants. Il exprime la nostalgie de la perte d'une certaine forme de cinéma populaire. Lui avez-vous accordé un soin tout particulier ?**

Je l'ai entièrement financé de ma poche. Je tenais à réaliser un film inspiré de ces étranges émissions de télévision durant lesquelles de superbes filles en maillot de bain lavent des voitures en se roulant dans la mousse. Ce n'était pas terrible, mais ça rapportait gros ! Je me devais vraiment de tourner sa version cinéma. Pas seulement pour montrer des filles à moitié nues s'asperger de flotte et de mousse, mais aussi pour rendre hommage aux drive-in, des cinémas en plein air que j'ai bien connus et qui sont en train de disparaître. **Bikini Drive-In**, je l'ai tourné en deux temps. D'abord en puisant dans mes économies, ensuite en ponctionnant sur mon salaire de **Dinosaur Island**. Après avoir mis en boîte les séquences à effets spéciaux de ce dernier, j'ai terminé **Bikini Drive-In** en quatre jours. Pendant ce temps, Jim Wynorski se payait du bon temps en dirigeant deux semaines durant une dizaine de superbes jeunes femmes à Hawaï ! Après une semaine de vacances, j'ai désiré ajouter deux jours de prises de vues à **Bikini Drive-In**, histoire de l'améliorer un peu. Malheureusement, le tremblement de terre de Los Angeles nous a empêchés d'aller plus loin. Tel que vous le voyez aujourd'hui, **Bikini Drive-In** est donc un film incomplet, satisfaisant à mon goût mais pas vraiment bouclé...

Si on vous dit que Jim Wynorski, un autre pilier de la série B américaine, et vous êtes si proches qu'on pourrait facilement interchanger vos noms au générique, que répondez-vous ?

Nous sommes à la fois très différents et très semblables. Je suis comme un gosse sur un plateau de cinéma. Jim, quant à lui, perd de sa bonhomie naturelle ; il devient plus «officiel», une personne différente de celle qu'il est au quotidien. Pas question de déconner. Il filme beaucoup, sous tous les angles, s'arme d'un maximum de matériel au montage. Dans son western, **Hard Bounty**, je fais une toute petite apparition au début, le temps de me faire abattre par le héros. Il m'a descendu une dizaine de fois avant d'obtenir la bonne prise. Je ne vais pas dans cette direction. Je travaille plus économiquement ; je ne tourne jamais un plan que je n'ai pas l'intention d'utiliser. Du coup, je travaille plus rapidement que lui. Jim, par exemple, bénéficie d'un mois de tournage pour le remake de **The Wasp Woman**, un film que Roger Corman boucla en



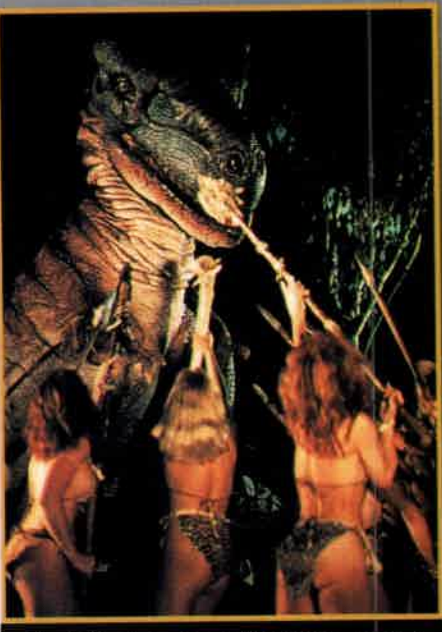
L'un des «répliquants» hors-la-loi de ***Cyber Zone****.*



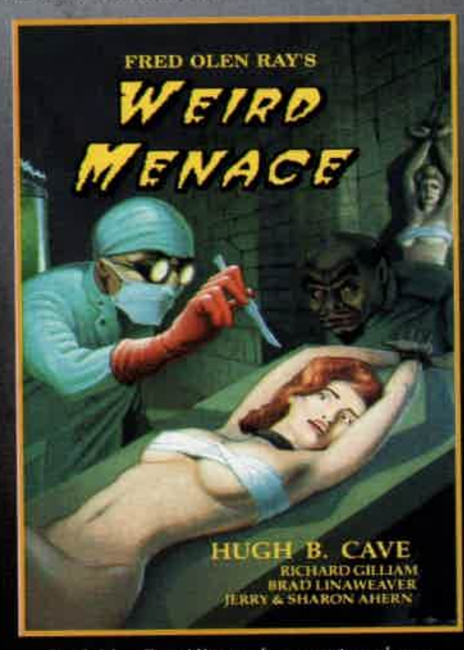
*Une androïde spécialement conçue pour le bonheur des mâles (****Cyber Zone****).*



J.J. North, une géante sur les traces de Darryl Hannah dans ***Attack of the 60 Foot Centerfold****.*



Une tribu de beautés préhistoriques contre le tyrannosaure de ***Carnosaur (Dinosaur Island)****.*



Fred Olen Ray éditeur : la couverture de son anthologie rétro de nouvelles fantastiques.

six jours en 1959. Malgré ces différences, Jim et moi partageons les mêmes goûts cinématographiques. Nous partageons le même sens de l'humour. J'avoue que nos films se ressemblent beaucoup, surtout du fait que nous travaillons ensemble, que nous nous entendons comme larrons en foire et que nous œuvrons dans le même créneau. D'ailleurs, pour réaliser la nouvelle version de **The Wasp Woman**, Roger Corman avait le choix entre Jim Wynorski et moi. Il a opté pour Jim. Force est de reconnaître qu'il est le plus apte à le faire. Après moi !

Quel bilan faites-vous aujourd'hui d'une décennie de cinéma ? Tourner à cette cadence ne génère pas uniquement des réussites...

Toutes fonctions confondues, je dois dépasser les cinquante films depuis 1982. En étudiant la liste, je comprends mal comment j'ai pu être aussi productif. On me le reproche souvent. Si j'avais été écrivain, que j'avais rédigé 54 livres en une dizaine d'années, si j'avais été maçon, que j'avais travaillé sur une centaine de maisons dans le même laps de temps, cela n'étonnerait personne. Par contre, tourner autant, cela impressionne. Mais c'est mon boulot ! Je considère comme stupide de ne faire qu'un film par an, ou un film tous les deux/trois ans. L'important : que le public apprécie ce que je lui propose. Évidemment, vous ne trouvez pas que des chefs-d'œuvre dans ma filmographie. Quand vous n'avez que cinq jours pour ficeler **Beverly Hills Vamp**, **Bad Girls from Mars** ou **Terminal Force**, six pour **Bikini Drive-In**, vous n'obtenez pas des œuvres immortelles. Néanmoins, j'en suis relativement satisfait. Même si **Dinosaur Island** ne correspond pas réellement à l'idée que je me faisais d'un film de dinosaures, je l'aime bien. Quand à **Dark Universe** et **Empire of the Dark**, sur lesquels j'ai surtout travaillé au niveau de la production, je n'irai pas prétendre que ce sont des perles ; ils sont à ce point calamiteux qu'ils ne connaîtront probablement jamais de distribution, même en vidéo. Aujourd'hui cependant, je m'octroie des calendriers de tournage plus confortables ; je suis plus vieux, plus lent par conséquent et les gens se montrent plus exigeants. Enfin bon, j'adore mon métier. Je le fais par passion d'abord. En plus de mes activités cinématographiques, je me suis lancé dans l'édition d'un recueil de nouvelles fantastiques, d'un livre ("The new poverty row") consacré aux distributeurs et producteurs indépendants américains. J'ai également un CD-Rom sur le feu. Bref, j'aime bien aller voir ailleurs si j'y suis !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
Traduction : **Didier ALLOUCH**
Conseiller en bis : **Damien GRANGER**

filmographie







1977 - **The Brain Leeches** (fantastique)
1978 - **The Alien Dead** (SF)
1981 - **Halloween Planet** (SF familiale/moyen-métrage TV)
1982 - **Scalps** (horreur)
1984 - **Biohazard** (SF)
1985 - **The Tomb/Le Mystère de la Pyramide** (fantastique)
1986 - **Armed Response/Armés pour Répondre** (action)
Commando Squad/idem (action)
The Phantom Empire (fantastique)
1987 - **Cyclone**/idem (action & SF)
Prison Ship ou **Star Slammer/Star Slammer, La Prison des Etoiles** (SF)
Demented Death Farm Massacre (fantastique, co-réal. avec Donn Davison)
Deep Space/L'Invasion des Cocons (SF)
Bulletproof/idem de Steve Carver (action/prod. associé & histoire originale)
Moon in Scorpio de Gary Graver (thriller/prod. associé)
The Evil Spawn ou **The Deadly Sting** de Kenneth J. Hall (horreur/prod. non crédité)
1988 - **Hollywood Chainsaw Hookers** (horreur & érotisme)
Terminal Force (action)
Death House de John Saxon (fantastique/co-réal. non crédité)
1989 - **Beverly Hills Vamp**/idem (comédie fantastique)
Warlords (SF & action)
Alienator/idem (SF)
Bad Girls from Mars (comédie de SF)
Sexbomb de Jeff Broadstreet (comédie horrifique/co-prod.)
1990 - **Haunting Fear** (fantastique)
Empire of the Dark de Steve Barkett (fantastique/co-prod.)
The Alien Within de Ted Newsom (SF/prod.)
Mob Boss/Le Boss (comédie policière)
Evil Toons/Qui a Peur du Diable ? (comédie fantastique)
Spirits (fantastique)
Macon County War de Bret McCormick (action/co-prod.)
Naked Obsession de Dan Golden (thriller/apparition)
1991 - **Inner Sanctum/Obsession Fatale** (thriller érotique)
Teenage Exorcist de Grant Austin Waldman (comédie fantastique/co-prod. & histoire originale)
Little Devils (fantastique)
Demon Cop de Rocco Karega (horreur/prod.)
Angel Eyes de Gary Graver (thriller/prod.)
Demon Sword ou **Wizards of the Demon Sword** (héroïc-fantasy)
1992 - **Inner Sanctum 2** (thriller érotique)
Stepmonster de Jeremy Stanford (comédie fantastique/prod.)
Munchie de Jim Wynorksi (fantastique familial/apparition)
Fatal Justice de Gerald Cain (polar/co-prod. associé)
1993 - **Mind Twister/La Manipulatrice** (thriller érotique)
Dinosaur Island (fantastique/co-réal. avec Jim Wynorski)
Bikini Drive-In (comédie fantastico-érotique)
Possessed by the Night (thriller érotique)
Dark Universe de Steve Latshaw (SF/co-prod.)
Temptress de Jim Wynorksi (fantastique/prod. associé)
1994 - **Attack of the 60 Foot Centerfold** (fantastique)
Scream Queen Hot Tub Party (documentaire)
Biohazard 2 de Steve Latshaw (SF/co-prod.)
Hard Bounty de Jim Wynorski (western/apparition)
Jack-O-Lantern de Steve Latshaw (fantastique/prod. & réal., non crédité)
1995 - **Night Eyes IV** (thriller érotique)
Invisible Mom (comédie fantastique familiale)
Cyber Zone, ex-**Droïd Gunners** (SF)
Soft Bodies the Movie (polar érotique)
The Wasp Woman de Jim Wynorski (fantastique/apparition)



VIDEO & DEBATS

VIDEO & DEBATS

Par Marc TOULLEC

Tandis que les mangas déferlent, l'actualité vidéo suit son train-train habituel, à la fois généreuse en bonnes séries B et en gros nanars insortables en salle. Des vampires modernes (le tonitruant BLOODLUST), des enfants tueurs (LE FILS DIABOLIQUE, LES MOISSONS DE LA TERREUR), une adroite métaphore politique pleine de maléfices et de sorts (CHASSEUR DE SORCIÈRES), un robot aussi vindicatif que coriace (DEATH MACHINE), des abeilles rebelles (FRELON), un maniaque de la chaise électrique (JUSTICE HAUTE TENSION), un LITTLE BOUDDHA made in Hong Kong (LE PRINCE DU TIBET), une science-fiction anti-drogue et post-STAR TREK pour William Shatner (TEKWAR)... Si la qua-



Expression outrée et grosses pétoires : deux des carburants de *Bloodlust*.

BLOODLUST

Jusqu'ici, les cinéastes australiens intéressés par le fantastique empruntaient exclusivement deux routes. Le bitume ultra-violent de **Mad Max** et les chemins de campagne de **Picnic à Hanging Rock**. Entre l'asphalte et la verdure, il y a désormais les cinglés, les méchants, les hargneux, les usagers des sentiers insalubres. Ceux de **Bloodlust** notamment, qui n'œuvrent pas dans la dentelle, dans les circuits officiels. Avec peu de moyens, beaucoup de copains et de soutiens, une caméra vidéo perfectionnée, Jon Hewitt et Richard Wolstencroft (réalisateur il y a deux ans d'un **Body Melt** particulièrement glauque) aboutissent à ce **Bloodlust** qui s'impose en version gore, sado-maso et très hara-kirienne des **Prédateurs** de Tony Scott. Faute de Catherine Deneuve et David Bowie, nous avons un trio de vampires modernes, les lesbiennes Lear (une jolie rousse) et Frank (une fausse Marilyn très pulpeuse) et le macho Tad. Leurs victimes, ils les trouvent dans les night-clubs, dans la rue, chez les pervers pépères. Après quelques étreintes, ils les égorgent, leur pompent jusqu'à la dernière goutte de sang. Mais le train-train paisible du trio connaît de sérieux revers. En plus des fanatiques religieux du Frère Bem qui viennent de mutiler atrocement leur ami Dee, deux flics (Zeke et Deke, des obsédés sexuels) et des gangsters (auxquels ils ont piqué la recette d'un casino) se lancent à leurs trousses. Mais, chanceux, les vampires tirent profit des rivalités de leurs chasseurs qui s'entretueront volontiers dans un final à la **True Romance**.

La délicatesse, Jon Hewitt et Richard Wolstencroft s'en fichent éperdument. Ce qui les motive : choquer, alimenter les scènes gore, les scènes chaudes, orgiaques, loufoques. Et verser allégrement dans la violence gratuite. On tue beaucoup dans **Bloodlust**, souvent pour le fun. Lorsque les malfrats liquident les occupants de plusieurs ascenseurs, croyant toujours que le suivant leur amène les vampires. De grands instants d'humour noir ébène. Mais le sommet est atteint lorsque Steig, le chef des mafiosi, sodomise le pompiste mort auquel Lear aura tranché le sexe lors d'une fellation mémorable. Rien de bien glauque dans ces saynètes hénaurmes, car les auteurs y associent souvent des tendances cartoonesques, comédiens excessivement expressifs façon **Evil Dead** à l'appui. Tourné pour 400.000 dollars en six semaines, **Bloodlust** dérape parfois à vouloir manger plus que ne peut contenir son ventre, notamment dans les explosions, gunfights, cascades... Quelques maladresses, mais bon, **Bloodlust** tient la plupart de ses promesses en matière de sexe, de violence, d'effets spéciaux sanglants, de langage ordurier et de protagonistes tordus parmi lesquels les trois vampires paraissent en fait très sains, moralement presque irréprochables en regard des fadas dangereux qui gravitent autour d'eux. Logique que les très timorés censeurs britanniques aient banni, même en vidéo, le film du territoire britannique. Faut dire que, pour corser un tableau déjà saignant, deux institutions en prennent plein les gencives. La police d'abord, représentée par deux flics déjantés et bavards que n'aurait pas renié Quentin Tarantino. Le clergé ensuite, dont une bande d'intégristes criminels brandit le flambeau, les pieux et les crucifix. Faut avoir assisté à la rencontre de l'hystérique Frère Bem et d'un prêtre plus modéré, protecteur malgré lui de Tad. Les deux hommes d'église se battent à coups de références bibliques avant que, exaspéré, le plus vindicatif en vienne à des méthodes de persuasion plus radicales.

Bien filmé, bien cadré, bien monté malgré le recours économique à des prises de vues vidéo, **Bloodlust** est un ovni dans le paysage de plus en plus clairsemé du fantastique australien.

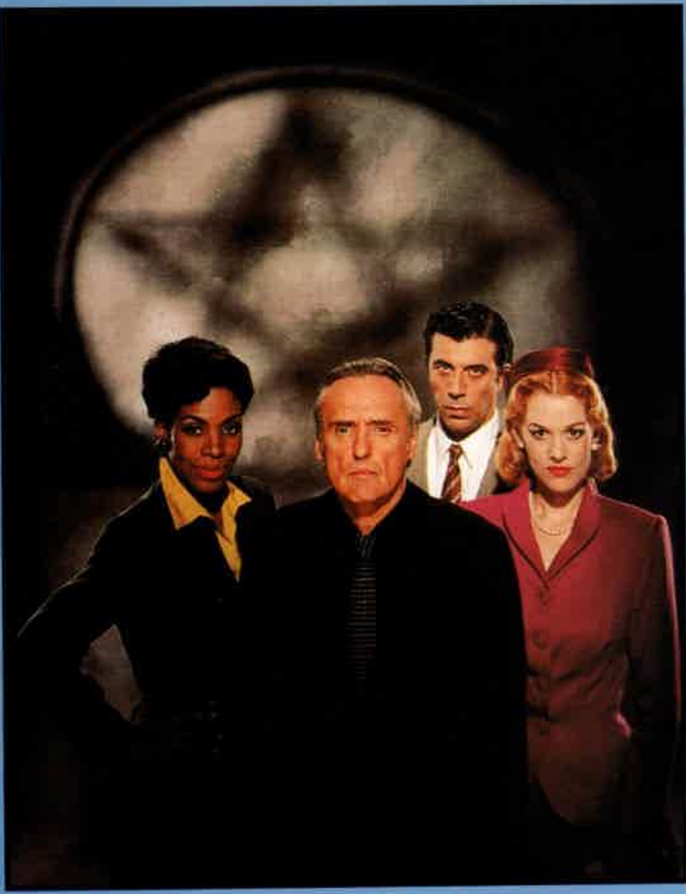


Quand un vampire new-wave passe à table...

Australie. 1991. Réal.: Jon Hewitt & Richard Wolstencroft. Int.: Jane Stuart Wallace, Robert James O'Neill, Kelly Chapman, Phil Motherwell, Paul Moder, James Young... Dist.: Haxan/ Démonia. Sortie à la vente le 15 mai.



Lear (Jane Stuart Wallace), Tad (Robert James O'Neill) et Frank (Kelly Chapman) : le trio infernal de *Bloodlust*.



De gauche à droite : la sorcière (Sheryl Lee Ralph), le privé (Dennis Hopper), le politicien véreux (Eric Bogosian) et la vamp (Penelope Anne Miller).

CHASSEUR DE SORCIERES

Détective Phillip Lovecraft fait école, avec son concept très valable : détourner le nom d'un romancier célèbre du fantastique et le transformer en détective pour les besoins de la fiction, en privé qui mène ses enquêtes dans les eaux saumâtres du surnaturel. Respectivement vedette et réalisateur du téléfilm, Fred Ward et Martin Campbell cèdent la main à Dennis Hopper et Paul Schrader. Paul Schrader ? Oui, le scénariste de **Taxi Driver**, de **Raging Bull**, le cinéaste de **La Féline** et de **American Gigolo**. Une présence quasi-anachronique qui s'explique par le simple fait que, ses projets au cinéma, Paul Schrader rencontre de plus en plus de difficultés à les monter. En affaire avec Gale Anne Hurd, ex-madame James Cameron et productrice des **Terminator**, il flashe sur le script de **Chasseur de Sorcières**, séquelle de **Détective Phillip Lovecraft**. *«Lorsque nous nous sommes lancés dans la production de* ***Détective Phillip Lovecraft****, nous envisagions déjà plusieurs films. Notre détective est un superbe personnage en fonction dans un monde légèrement décalé. Mais un seul monde ne suffit pas à exploiter l'intégralité de son potentiel. C'est pourquoi, dans* ***Chasseur de Sorcières****, nous nous sommes engagés dans une direction sensiblement différente, avec l'appui d'un autre réalisateur, d'un autre comédien. Si* ***Détective Phillip Lovecraft*** *se déroule à la fin des années 40,* ***Chasseur de Sorcières*** *prend pour cadre les années 50»* explique Gale Anne Hurd. Exit l'atmosphère film noir du modèle, le blues du détective à la Bogart, les ambiances nocturnes. **Chasseur de Sorcières** se conforme à une autre époque : un 1953 virtuel où, à Hollywood, les autorités morales ne traquent plus les communistes, mais les adeptes de la magie noire, les sorciers et magiciens de tout poil. Une métaphore transparente.



Finn Macha (Julian Sands) et Phillip Lovecraft : deux conceptions du métier de détective.

Réfractaire à l'usage des formules cabalistiques et des grigris à la suite d'une douloureuse expérience professionnelle, Lovecraft enquête sur les infidélités du producteur N.J. Gottlieb à la demande de sa femme, la star Kim Hudson. À peine a-t-il amorcé les recherches que le nabab périt dans des circonstances aussi étranges qu'atroces : réduit à quelques centimètres de haut avant d'être croqué par ses deux dobermans ! L'affaire se corse encore un peu plus lorsque le sénateur Larson Crockett, leader d'une violente campagne anti-sorcellerie, accuse la voisine du privé, l'honnête sorcière Hypolita Laveau Kropotkin, du meurtre. À Lovecraft de découvrir le pot aux roses s'il veut lui épargner le bûcher. Mais il lui faut compter sur la présence de Finn Macha (Julia Sands fielleux et retors à souhait), un détective passé maître dans l'usage de la magie noire...

Au projet **Chasseur de Sorcières**, Paul Schrader apporte tout de même la touche «auteur» qu'on attendait de lui. Moralement, il ne se sent ainsi pas d'humeur à plagier l'original de Martin Campbell. *«À l'origine, le scénario du film ressemblait beaucoup à celui de* ***Détective Phillip Lovecraft****. Il s'orientait vers la parodie, vers le film noir avec pour héros un privé à la Raymond Chandler. Les effets spéciaux s'y taillaient aussi la part du lion».* Et le réalisateur de **American Gigolo** et de **Hardcore** de s'engager sur le terrain du pastiche politique, d'une interprétation décalée de l'hystérique «Chasse aux Sorcières» qui déchire une Amérique des années 50 hantée par le Péril Rouge. *«Le sénateur Larson Crockett tient énormément de Richard Nixon. Lorsqu'il se métamorphose, j'ai veillé à ce que ce ne soit pas en monstre répugnant, mais en homme de 1995, en Eric Bogosian !».* Eric Bogosian qui interprète justement le très conservateur politicien. Un choix tout en ironie mordante puisque le comédien, homme de scène principalement («Talk Radio», «Sex, Drugs and Rock'n Roll»), est la sulfureuse bête noire d'une majorité morale qu'il pilonne à la moindre occasion dans ses pièces. Imaginez que des entrailles de Philippe de Villiers surgisse un Coluche éructant, insultant copieusement famille et drapeau national, et vous aurez une idée précise de l'impact de la scène.

L'influence de Paul Schrader sur le script de Joseph Dougherty (rédacteur de l'original) ne se concentre pas exclusivement sur le versant social. Très astucieusement, le cinéaste revoit à sa manière l'une des séquences les plus cocasses du film. *«Dans une scène, Hypolita Kropotkin arrache Shakespeare à son époque pour le mettre au service des moguls hollywoodiens en manque de scénariste. Dans la version originelle du script, la sorcière lançait quelques incantations et le dramaturge apparaissait dans un nuage. J'ai préféré que Shakespeare renaisse des mots que profèrent les sorcières de «Macbeth», que les lettres sortent de la bouche de Kropotkin, qu'ils prennent corps, qu'ils tourbillonnent pour laisser finalement apparaître leur auteur».* Un superbe clin d'œil dont tout le crédit revient à Paul Schrader. Il s'amuse, Paul Schrader, dans **Chasseur de Sorcières** ; il abat la façade d'un Hollywood où règne l'artificiel, y compris la beauté glamour des stars. Une Mecque du Cinéma dont les gourous poussent la carrière des starlettes avec qui ils entretiennent des relations intimes. Où recruter, via quelques formules magiques, des scénaristes aussi illustres que Mark Twain et William Shakespeare, n'est pas le moindre des maléfices. Il égratigne au passage les miracles de la chirurgie esthétique à laquelle se substitue ici la sorcellerie. En quelques instants, une frêle jeune femme à la poitrine plate se métamorphose ainsi en pulpeuse créature à la demande du client d'un bordel mondain. Drôle et caustique. Drôle aussi pour Lovecraft de vérifier le sens de l'équilibre d'un zombie...

Tranquillement mené, sans précipitation dans le tempo, interprété par un Dennis Hopper fidèle à lui-même, **Chasseur de Sorcières** prolonge agréablement **Détective Phillip Lovecraft**, détourne intelligemment les clichés de la sorcellerie au profit d'un regard acerbe sur Hollywood et ses mythes. Faut-il y lire en filigrane la rancœur de Paul Schrader à l'encontre d'un système qui le marginalise de plus en plus ? Certainement.

Witch Hunt*. USA. 1994. Réal.: Paul Schrader. Int.: Dennis Hopper, Penelope Anne Miller, Eric Bogosian, Julian Sands, Sheryl Lee Ralph... Dist.: Elith Productions/Delta Vidéo. Sortie location le 15 juin.*



Quand un bad boy des années 90 décanille un sénateur puritain des années 50.


Cynthia Rothrock : des coups de latte contre Satan !

LE PRINCE DU TIBET

Du fantastique made in Hong Kong, et pas le meilleur. Remake à peine volé de **Golden Child** avec Eddie Murphy, **Le Prince du Tibet** malaxe arts martiaux, fantastique et comique épais, un ragoût que ne supporteront pas les estomacs non coutumiers à cette denrée pas spécialement digeste. Vu son thème, le film devrait pourtant s'élever à de grandes hauteurs spirituelles car c'est de Bouddha qu'il s'agit. Ou presque. Le Père Supérieur d'un temple se réincarne dans un gamin, dernier rempart du Bien contre les forces du Mal. Une sympathique fripouille prend le gosse sous sa protection. Le voleur et le gosse, pourchassés par les sbires du moine félon à la botte d'un pseudo Lucifer, s'imposent chez une institutrice mal embouchée, et trouvent une alliée précieuse en la personne d'une farouche combattante, Bencheuk... Tout ringard qu'il soit, et interprété par des comédiens qui en font des tonnes, **Le Prince du Tibet** bénéficie en priorité de combats très spectaculaires, chorégraphiés avec cette outrance propre au cinéma de Hong Kong. Les amateurs apprécieront la castagne, d'autant plus que Cynthia Rothrock y opère, cognant, sautillant, luttant à une contre cinq. Si les effets spéciaux donnent dans le rudimentaire, certains font mouche, comme l'animation de cette cape noire se métamorphosant en une nuée de chauves-souris. Loufoque et kitsch, le final distance bien les «délires» du **Little Bouddha** de Bernardo Bertolucci.

Prince of the Sun. Hong Kong. 1990. Réal.: Hwa I Hu (alias Welson Chin). Int.: Lam Ching Ying, Cynthia Rothrock, Conan Lee... Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la location le 20 avril.


Un cyborg en piteux état se confesse à Jake Carrigan (Greg Evigan).

TEKWAR

Désormais mis à la retraite après trente ans de bons et loyaux services au commandement de l'Enterprise, William Shatner adapte ses propres romans de science-fiction cyberpunk pour la télévision. À la fois inspirateur, producteur, réalisateur et acteur (un rôle modeste cependant) de **Tekwar**, l'ex-Capitaine Kirk plante l'action en 2044. Après quatre ans de sommeil dans une prison cryogénique, le flic Jake Cardigan est libéré. Toujours soupçonné d'avoir éliminé ses partenaires et de trafic de Tek, une drogue particulièrement efficace, Cardigan ne doit sa liberté qu'à l'intervention de Paul Blascom (Shatner lui-même), le tout puissant patron de Cosmos, la première agence de sécurité au monde, une entreprise qui se substitue fréquemment à la police. Celui-ci lui offre de se réhabiliter aux yeux de tous en retrouvant le professeur Leon Kittridge, un scientifique inventeur d'une forme de Tek plus performante encore. Pour ce faire, Cardigan doit renouer avec le passé, endurer la séparation d'avec sa femme, mariée à un riche homme d'affaire, et son fils, découvrir qui se montra assez rusé pour lui faire porter le chapeau...
Auparavant réalisateur de **Star Trek V**, William Shatner derrière la caméra se plie aux contraintes du petit écran. Autant d'obligations narratives, plastiques et morales qui ne permettent jamais au pilote de **Tekwar** de s'élever très haut. Une confection ordinaire en somme, sanctionnée par les ruptures indispensables à l'insertion régulière, toutes les quinze minutes, des messages publicitaires. D'une grande banalité dans sa fabrication, **Tekwar** l'est nettement moins sur le plan des idées, à commencer par le Tek, une drogue qui se présente sous la forme originale d'une puce qu'un lecteur branche directement sur le cerveau. Doué d'une imagination fertile, William Shatner présente également des androïdes kamikazes explosant au premier contact, des répliquants robotiques, à savoir la reproduction exacte d'un protagoniste, des cagoules infographiques qui affichent le visage désiré, des armes aux projectiles de plasma, des hologrammes à foison... Mais les restrictions budgétaires interdisent aux effets spéciaux d'honorer convenablement ces folles visions. Décevant est également le voyage virtuel à travers les réseaux téléphoniques qui amènent Jake Cardigan à son fils. Si William Shatner semble prendre très à cœur cette série, elle n'en demeure pas moins très en-deçà de ses possibilités. À **Tekwar**, il faudrait les moyens d'un film de cinéma, d'un **Star Trek** par exemple, pour s'épanouir totalement.

USA. 1994. Réal.: William Shatner. Int.: Greg Evigan, Eugene Clark, Torri Higginson, William Shatner, Sheena Easton, Ray Jewers, Von Flores... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location le 1er juin.


Winger : un flic androïde doué d'humour.


Eric Roberts : encore un rôle tout en ambiguïté dans *Sensation*.

SENSATION

«Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?» s'interrogeait Lamartine. **Sensation** répond «Oui». La mémoire des objets, l'étudiante Lily Reed la capte mieux que personne. Au contact d'un vêtement, elle peut, par exemple, visualiser l'assassinat de celle qui le portait. Ses dons extrasensoriels retiennent l'attention du professeur Burton, un séduisant universitaire défendant la thèse de la psychométrie. Ce dernier lui offre sa collaboration, moyennant finances. Mais Lily suspecte de plus en plus le prof de ne pas être étranger à l'assassinat de Carrie, une étudiante qui fut sa maîtresse et dans l'appartement de laquelle elle s'installe. Burton est-il coupable ? À moins que ce soit le propriétaire des lieux, un voyeur ? Ou un séducteur un rien trop entreprenant ? Lily se sent d'autant plus menacée que le tueur étrangle sa meilleure amie...
Mis en images par Brian Grant, un téléaste doué passé au cinéma (**Candyman 2** dernièrement), **Sensation** est un convenable thriller fantastique, très proche des **Yeux de Laura Mars** et des premiers films de Dario Argento. Brian Grant fait preuve de goût, d'élégance parfois, dans le choix des cadrages. Mais son intérêt va surtout à Kari Wuhrer dont il s'ingénie à mettre en valeur la nudité fréquente, topless uniquement. Même si les séquences érotiques ne quittent jamais les ornières de la fesse chic, façon clip sexy pour magazines télé tardifs, le cinéaste parvient à saisir une atmosphère moite, pesante, addition efficace du fantastique et des frustrations de l'héroïne.

USA. 1993. Réal.: Brian Grant. Int.: Kari Wuhrer, Eric Roberts, Ron Perlman, Paul le Mat, Claire Stansfield, Ed Begley Jr... Dist.: Delta Vidéo. Sorti à la location en mars.


Eli dans son élément : un champ de maïs possédé par le démon...

LES MOISSONS DE LA TERREUR

Deuxième séquelle des **Démons du Maïs**, ex-**Horror Kid**, **Les Moissons de la Terreur** surpasse allégrement l'original et sa première suite. Produit par Tony Hickox et réalisé par son frère James, le film ne se raccroche à Stephen King que par la présence d'Eli, un gamin dévoué corps et âme à la cause maléfique d'une entité monstrueuse, païenne, nichée dans les champs de maïs. Après avoir assassiné tous les adultes de Gatlin et tenté de renouveler le massacre dans une autre cité rurale, Eli passe à la vitesse supérieure. De leur ferme du Nebraska, le gosse satanique et son demi-frère Joshua passent à Chicago où un couple, les Porter, les prend en charge. Si, progressivement, Joshua s'adapte à son nouvel environnement, Eli se montre de plus en plus vindicatif. Faisant cavalier seul, il plante son fameux maïs dans la terre aride d'une usine désaffectée, lève une petite armée d'adolescents afin de débarrasser le monde des adultes... Dernier recours contre ses funestes projets : Joshua qui, pour l'éliminer, doit retrouver une bible maudite...
Ces **Moissons de la Terreur** valent principalement par l'efficacité du réalisateur à confectionner des scènes choc percutantes où font notamment merveille les effets spéciaux de maquillage de Screaming Mad George. Un crâne se fend et des cafards s'en évadent, des racines arrachent la tête d'un adolescent et la brandissent au bout de sa colonne vertébrale à vif... Et, pour couronner le spectacle, surgit un monstre délirant, probablement inspiré d'une toile de Dali, comme les affectionne tant le maquilleur. Si les moyens font cruellement défaut dans quelques plans (essentiellement dans l'ultime séquence et l'attaque d'un épouvantail), les effets spéciaux des **Moissons de la Terreur** se hissent au-dessus de la moyenne de ceux de la série B horrifique. Une séquelle convaincante donc, en attendant que le maïs d'Eli, une céréale qui pousse partout, soit cultivé dans le monde entier et génère un **Démons du Maïs IV**.

Children of the Corn III : Urban Harvest*. USA. 1994. Réal.: James D.R. Hickox. Int.: Daniel Cerny, Ron Melendez, Michael Ensign, Jim Metzler, Johnny Legend, Nancy Grahn... Dist.: Delta Vidéo. Sortie à la location le 24 avril.*


Une mère adoptive malmenée par son rejeton !


Une mariée protégée malgré elle de l'assaut des abeilles...

FRELON

Pas de frelons, mais des abeilles africaines à l'affiche de ce téléfilm bien ficelé sur le modèle des **Oiseaux** d'Hitchcock. Des abeilles rebelles à leur essaim originel et qui font désormais bande à part. Attirées par le bruit, elles fondent immédiatement sur leurs victimes. Ce sont d'abord deux tourtereaux dont le véhicule se crashe dans le décor. Pas commodes, les insectes attaquent ensuite un mariage. Elles se seraient ensuite tenues tranquilles si un teen-ager colérique n'avait pas décidé de les déranger à coups de fusil dans leur verger, de faire des cartons sur les ruches. Les abeilles prennent la mouche et poursuivent les agresseurs jusque dans la maison de la famille Ingram. Le siège ne fait que commencer...
Au rayon invasion d'abeilles, on connaît déjà **L'Inévitable Catastrophe** (une grosse production bâtie comme un film catastrophe justement) et **Quand les Abeilles Attaqueront** (un modeste téléfilm réalisé par le créateur de ***Mission Impossible***, Bruce Geller). **Frelon** n'apporte rien de fondamentalement original, sinon les séquences attendues et efficaces où les monstres bourdonnant couvrent leurs victimes, menacent des enfants, se faufilent par la moindre aspérité. Les effets spéciaux invisibles de *Dream Quest Images* assurent une réelle authenticité à ces assauts à toute petite échelle. Le meilleur : l'usage d'une robe de mariée pour parer aux piqûres des abeilles. Fallait y penser !

Deadly Invasion*. USA. 1994. Réal.: Rockne S. O'Bannon. Int.: Robert Hays, Nancy Stafford, Dennis Christopher... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location prévue le 12 juin.*

JUSTICE HAUTE TENSION

Éditeur et rédacteur de *Bizarre*, un fanzine consacré au fantastique, assistant de production sur **Furie** et **Pulsions** de Brian de Palma, Sam Irvin a une conception toute personnelle de la justice divine. Son héros, Kellin, patron d'une grande conserverie, capture les évadés condamnés à mort, les libérés sous contrôle judiciaire avec lesquels la loi s'est montrée complaisante. Hanté par l'assassinat de sa famille, il passe à la chaise électrique les repris de justice, des tueurs dont il absout les fautes et obtient la confession avant d'abaisser la manette. Stationne dans son couloir de la mort une poignée de criminels endurcis. Et un innocent : Hamilton, accusé d'un meurtre commis par le politicien véreux Mark Stanford, partisan de la peine de mort.
Si on nage dans les mêmes eaux que **Un Justicier dans la Ville**, Sam Irvin traite son sujet avec originalité, lorgnant davantage du côté du fantastique que du polar. Galigari et l'expressionnisme allemand, le gothique façon *Universal* des années 30... Le jeune cinéaste multiplie les cadrages penchés, les éclairages inquiétants, les ambiances troubles, les poussées d'humour noir... Bref, en quelques plans, **Justice Haute Tension** gagne son statut de film fantastique au détriment du traitement conventionnel et politiquement douteux du thriller revanchard. Quant au vigilante (Rod Steiger plus sobre que de coutume, mais malmené par un exécrable doublage français), il prend ses distances avec les Bronson d'usage, invoquant Dieu, accordant le pardon sans mollir, acceptant mal que ses deux assistants prennent des paris sur la température du cadavre du condamné fraîchement grillé à l'aide d'un thermomètre à viande !


Kellin (Rod Steiger) : à minuit, il abaisse la manette...

Guilty as Charged*. USA. 1991. Réal.: Sam Irvin. Int.: Rod Steiger, Heather Graham, Lauren Hutton, Isaac Hayes... Dist.: TF1 Vidéo. Sortie à la location le 9 mai.*

LE FILS DIABOLIQUE

Mieux que **Le Bon Fils** où Macaulay Culkin essayait de s'écarter de l'image de Jordy américain qui lui colle à la peau. Dans le registre du psycho-killer, tendance épouvante, **Le Fils Diabolique** met en scène Johnny, un adolescent de 12 ans a priori aimable, livreur de journaux. Livré à lui-même (une mère bigote décédée et un père toujours en voyage), Johnny McFarley nourrit une jalousie maladive, criminelle, une possessivité délirante lorsqu'une quelconque affection lui échappe. En manque de famille, il s'immisce dans la vie de la jolie institutrice Melissa Thorpe et de sa petite fille Cammie, les espionne. À force de petits services, d'omniprésence, de cadeaux, le gamin essaie de s'imposer. Mais ces fréquents accès de colère et son instabilité inquiètent de plus en plus la jeune femme. Quand celle-ci renoue avec un ancien copain d'université, Johnny le prend d'autant plus mal. La famille de ses rêves pourrait lui échapper une fois de plus...

De facture conventionnelle mais relativement efficace, **Le Fils Diabolique** se plie aux règles du genre. Après un premier meurtre, la tension baisse ; le gosse gagne la confiance de ses proies. Quelques indices indiquent son grain de folie. Le suspense va crescendo et le diabolique Johnny rivalise avec certains adultes dans l'expression de la démence, allant jusqu'à simuler le massacre d'un caniche pour provoquer la crise cardiaque de sa vieille maîtresse ! C'est certainement le meurtre le plus original de ce thriller d'épouvante qui se permet une petite dérive macabre lorsque l'ado tueur prend une glace dans le congélateur où repose son paternel !

The Paperboy. Canada. 1994. Réal.: Douglas Jackson. Int.: Alexandra Paul, Marc Marut, William Katt, Brigid Tierney... Dist.: PFC Vidéo. Sorti à la location le 6 avril.



Johnny (Marc Marut) : qu'il est dur de se faire aimer !



Machine d'acier contre armure : un combat inégal...

DEATH MACHINE

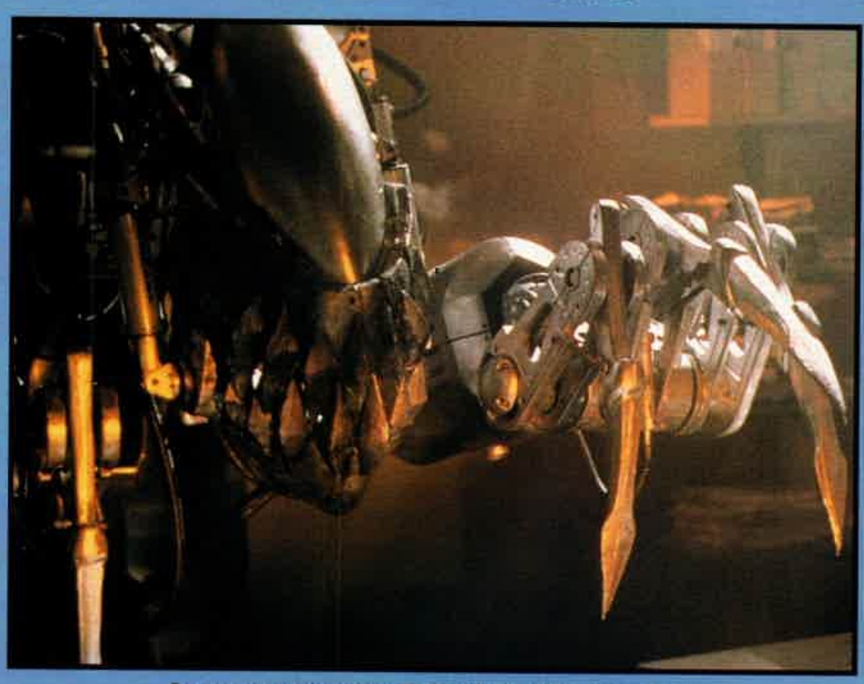
«*Petit budget et qualité optimale*» revendique illico le jeune Stephen Norrington (29 ans), scénariste et réalisateur de **Death Machine**. Ancien spécialiste des effets spéciaux (il travaille notamment sur **Aliens**, **Alien 3**, **Greystoke** et **Gremlins 2**), Norrington est un de ces cinéastes nourris aux travaux de quelques ténors du genre, James Cameron en tête de liste. *«Mais mon film n'est pas un hommage tout simple ; il s'inscrit dans la continuité de films comme **Terminator** et **Aliens**, à la seule différence que je privilégie le fantastique, le bizarre à la science-fiction technologique. Quelqu'un m'a confié que je me situais au croisement de James Cameron et Sam Raimi. Il n'a pas tort».* Et le film lui donne plutôt raison car Stephen Norrington déploie des trésors de technicité, de bricolage, pour que **Death Machine** ne trahisse jamais la modestie des moyens mis en œuvre. Le robot vedette, «*un poulet mécanique géant sorti de l'enfer*» dixit le comédien Brad Dourif, a belle allure. Bien que rarement découvert dans sa globalité, les plans sur ses mâchoires métalliques pivotantes (elles font passer **Les Dents de la Mer** pour le râtelier d'un grabataire) et ses griffes impressionnent souvent. Ce monstre d'acier, conçu pour le combat, constitue le fleuron de l'armement que développe dans le plus grand secret la société Chaank. En comparaison, ses soldats cybernétiques, recrutés parmi les officiellement morts, sont d'aimables fantassins, sujets à des excès de folie criminelle. Grand patron de la firme, Jack Dante (un excentrique aussi farceur que dangereux) demande à son cerbère d'éliminer un lieutenant trop imprudent. Parallèlement, une troupe de combattants pacifistes investit les lieux. Avec le soutien de Hayden Cale, une cadre supérieure chargée des relations publiques, le trio pénètre dans les combles de Chaank. Ils n'auront bientôt plus qu'un désir, en sortir avant que l'indestructible machine de mort ne les tranche en fines lamelles...



Un pacifiste promu soldat bionique. Dur !

Cinéphile, Stephen Norrington baptise ses protagonistes Carpenter, Raimi, Dante, Scott, Weyland Yutani (le nom de la compagnie de transport stellaire de **Alien** !), un exercice auquel s'est déjà livré Fred Dekker dans **Night of the Creeps**, alias **Extra-Sangsues**. Heureusement, l'action, les effets spéciaux et la tension dégagent rapidement ce lourd jeu de reconnaissance. Situé dans un futur proche, **Death Machine** rivalise non seulement avec **Hardware** (produit dans des conditions similaires), mais également avec quelques productions hollywoodiennes plus coquettes. Évidemment, l'ombre de James Cameron plane jusque dans le personnage d'Hayden Cale (une femme forte à la Sigourney Weaver), évidemment le profil de la «death machine» évoque irrésistiblement la silhouette des aliens, mais l'énergie combinée de la mise en scène et du montage (la férocité du monstre lui doit beaucoup) permet à Stephen Norrington d'éviter l'infamante étiquette d'imitateur servile.

Grande-Bretagne. 1993. Réal.: Stephen Norrington. Int.: Ely Pouget, Brad Dourif, William Hootkins, John Sharian, Andreas Wisniewski... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 20 avril (Lire également article in *Mad Movies* 88).



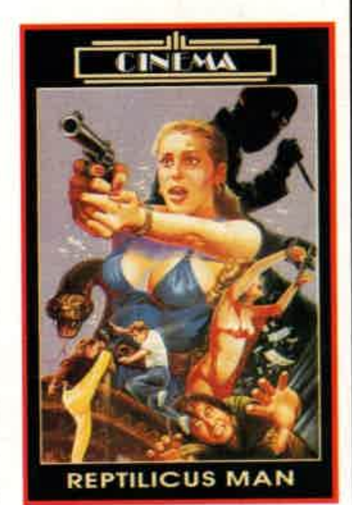
Le monstre mécanique de *Death Machine*, conçu pour tuer et réduire en lamelles les cibles désignées...

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

REPTILICUS MAN

REPTILICUS. USA/Danemark. 1962. De Sidney Pink. Avec Carl Ottosen, Ann Smyrner, Mimi Heinrich, Paul Wildaker, Marla Behrens. Dist.: Vidéo Marketing, Stemick Production, BM Productions.

En 1977, les distributeurs français profitèrent d'une mode instaurée par la série des **Sixième Continent**, **Continent Oublié**, le remake de **King Kong** et les sorties tardives de certains **Godzilla** inédits, pour dénicher ce **Reptilicus** vieux d'une quinzaine d'années et le rajeunir en le datant pudiquement de 1974 !
Chez *Vidéo Marketing*, il s'appelait sobrement **Reptilicus**, tandis que *Stemick Production* (éditeur du mémorable **Gameka** et ses copines **Super Women**) lui redonnait son titre français de **Reptilicus, le Monstre des Mers**, avant de le ressortir ces derniers jours sous celui déjà plus nébuleux de **Reptilicus Man** ! Cette fois, la jaquette délire comme une folle au rythme des fantasmes d'un illustrateur n'ayant manifestement jamais vu le film, d'où sa force...
Bagarre de rue, Chinois en péril, liasse de billets éparpillés, tueur en cagoule, victime portant à la fois bikini et menottes (très rare !) et, au premier plan, l'héroïne avec décolleté et flingue avantageux. Ça ratisse large ! Puis, lucide, l'artiste dispose un reptile dans un coin - ce qui, vu le titre, ne peut pas faire de mal -, tandis que le résumé préfère avertir tout de suite qu'*«un morceau de chair va reprendre vie, grandir, pour se tranformer en monbstre préhistorique»* !
Reptilicus innove dans le domaine des trucages en ce sens que le monstre est animé comme une véritable marionnette et fait penser, du coup, à... une véritable marionnette. Fier animal à écailles, d'une trentaine de mètres de long, portant ailes majestueuses et langue pendante quelque peu rigide, il balance à la cantonnade un jet corrosif de bave verdâtre à rendre jalouse la petite Megan



Une jaquette évocatrice signée Disjonct'Man...

d'un futur **Exorciste.** Les responsables ne nous le montrent d'ailleurs jamais en entier, car il ne faut abuser des bonnes choses, et surtout ils renoncèrent à montrer les séquences de vol de la bestiole, du fait de l'effarante nullité d'effets jugés trop spéciaux pour être honnêtes.
Reste l'histoire, inébranlable dans sa beauté brute. Des foreurs dégagent d'un puits une queue de saurien dont le pouvoir de régénération spontanée va reproduire l'animal au complet. Ses pièces rassemblées, le monstre sait ce qu'il lui reste à faire et vient aussitôt piétiner les symboles de la civilisation pendant que plein de militaires s'acharnent à lui lancer des trucs très fort sur la figure.
Le monstre à peine détruit, le héros s'apprête à tutoyer la jolie fille du vieux savant comme il l'a vu faire dans tant de films, sans se douter que sous les flots, un morceau du reptile recommence à s'agiter. Classique, mais efficace.
Ayons tout de même une pieuse pensée pour le visionnaire John Stanley qui, dans son «Revenge of the Creature Features Movie Guide» assénait ce coup de grâce : *«c'est un joli pseudo-documentaire sur les forces militaires danoises, mais les effets spéciaux sont hélas ineptilicus».* Dur !

PANIC

LA VERGINE DI NORIMBERGA. 1963. Italie. De Anthony Dawson. Avec Georges Rivière, Christopher Lee, Rossana Podesta, Patrick Walton, Dist.: Winner, VIP.



Imaginez une jolie campeuse poursuivie à la nuit tombante par un croquemitaine courant se réfugier dans la maison de **Psychose** (illustration) et vous n'aurez qu'une très vague idée de cette **Vierge de Nuremberg** sortie chez nous en 1967 et réapparue au début des années 80 dans une copie légèrement plus complète.
Il faut dire que, préfigurant le marché actuel où il devient impossible d'évaluer la durée réelle d'un film tant en diffèrent les versions (salles, vidéo, VO/VF, laserdisc, version longue, copie festival, final director's cut...), la **Vierge de Nuremberg** connut diverses coupes et rajouts dont trois visions permettent au fil des décennies d'en rassembler à peu près les morceaux. Pré-générique montrant une victime de la fameuse «vierge» (un sarcophage vertical dont une série de lames intérieures transpercent les corps à la fermeture), nudité fugace, scène de torture où un rat dévore le visage d'une jeune femme, supplice atroce d'un officier nazi, traître au Fuhrer, à qui l'on retire la chair du visage lambeau par lambeau, sont les séquences montrées ou bien manquantes suivant les cas, même si la version la plus édulcorée faisait encore dire aux inénarrables Fiches du Cinéma de l'Office Catholique de l'époque : *«ce genre de film constitue un danger pour l'hygiène mentale».* Et maintenant, après notre séquence fun, une page de cinéma...
Anthony Dawson (alias Antonio Margheriti) pratique ici le fantastique à l'italienne comme avant le péplum, le film d'aventures, ou peu après l'espionnage, l'érotisme, le western, ou plus récemment les sous-**Conan** et les sous-**Indiana Jones**. Attentif aux modes et aux idées des producteurs, il adapte aisément sa thématique rudimentaire à n'importe quel cinéma de genre dont il reste un des derniers artisans. Il traverse le film d'épouvante de l'époque, aux côtés de Freda ou Bava, dont il retient les procédés et ustensiles pour illustrer ici la trame sommaire d'un simple film de série. Dans un château d'Allemagne, un mystérieux maniaque semble reprendre la défroque et la quête assassine d'un ancêtre de la famille, le «Justicier», célèbre traqueur de femmes libertines qu'il «opérait» volontiers dans sa salle de tortures privée. Devenue objet de musée, elle offre le principal décor du fim, gardée par un Christopher Lee balafré et inquiétant, tout désigné comme coupable au point de le doubler dans la VF avec la même voix que celle du Justicier. Après quelques fausses pistes savamment balisées pour abuser le public, l'assassin, pas beau, sera finalement démasqué.
Margheriti sacrifie à la forme de l'épouvante italienne des années 60 avec ces châteaux aux passages secrets, hantés par des monstres mystérieux, aux sombres corridors, où évoluent toujours des gouvernantes au type et au look «Rebecca», tandis que l'héroïne arpente les couloirs, les soirs d'orage, portant le chandelier vacillant et le déshabillé vaporeux. C'est uniquement pour sa forme, attachante et assurément brillante, qu'un tel film fait encore illusion de nos jours, tant les caractères, dialogues, et surtout l'illogisme des situations et des rapports entre les personnages accusent à l'évidence un manque d'ambition de tous ces faiseurs à la chaîne.



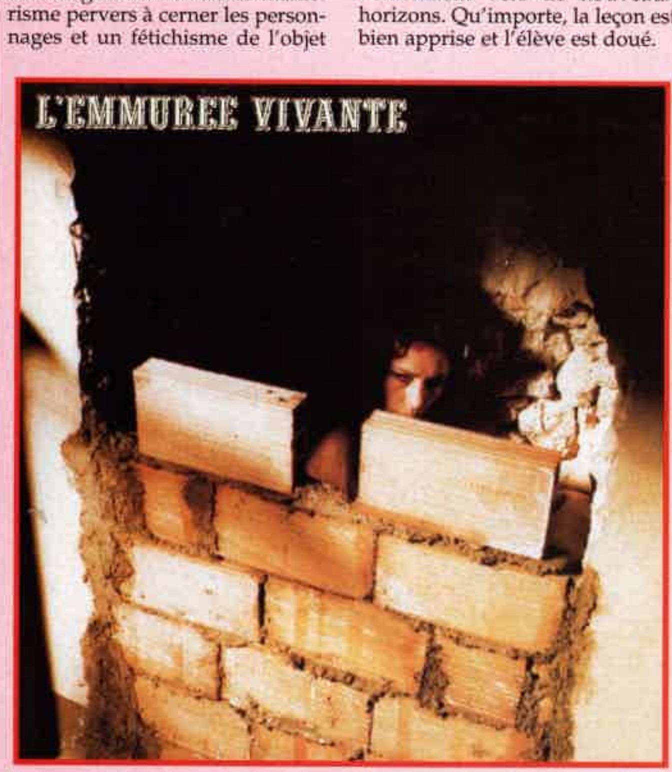
Rossana Podesta et Christopher Lee. L'héroïne en danger et le vilain pas beau, donc présumé coupable...

DEMONIAC

SETTE NOTTE IN NERO. Italie. 1976. De Lucio Fulci. Avec Jennifer O'Neill, Marc Porel, Gianni Garko, Gabriele Ferzetti, Evelyn Stewart. Dist.: Initial, Sélect Vidéo.



Demoniac, chez *Initial*, **Prédiction**, chez *Sélect Vidéo*, deux bonnes raisons pour ne pas reconnaître le titre **L'Emmurée Vivante** de l'actif Lucio Fulci, alors à la croisée des chemins entre le giallo finissant et sa prochaine exploration d'une horreur plus viscérale.
Le scénario part d'une vision de l'héroïne lui décrivant le supplice d'une femme proprement emmurée vivante par un mystérieux personnage boîteux. Dans une ancienne ferme abandonnée appartenant à son mari, elle reconnaît le décor du drame et va s'ingénier dès lors à reconstituer les morceaux du puzzle afin de résoudre l'énigme et de confondre l'assassin, évidemment (presque...) insoupçonnable.
Fulci brosse là une atmosphère pesante, clinique, illustrant un esthétisme décadent, empruntant l'univers baroque et illuminé d'un imaginaire devant beaucoup à ses prédécesseurs Dario Argento (**Les Frissons de l'Angoisse**, tourné l'année précédente) ou Pupi Avati (**La Maison aux Fenêtres qui rient**).
Encore loin de ses démonstrations purement physiques où l'étalage des chairs en état de décomposition tient lieu de langage, il privilégie l'image hyper travaillée, le décor, l'ambiance, filme en de longues perpectives des demeures tristes et solennelles, à l'ameublement surchargé, au style d'une autre époque, décrivant bien le choc entre deux mondes.
La trame, parfaitement construite et dont Fulci lui-même co-signe l'écriture, accuse, elle aussi, les tics du giallo à travers ce maniérisme pervers à cerner les personnages et un fétichisme de l'objet et du détail inducteur. L'héroïne a bien capturé une image issue du passé, puisqu'elle retrouve le squelette d'une victime emmurée à l'endroit précis de sa vison, mais les différentes pièces du tableau initial progressivement rassemblées tendent à recréer une nouvelle scène meurtrière, cette fois inscrite dans son propre futur. On retrouve là le jeu ambigu et cruel du giallo dans toute sa splendeur, où le maître manipulateur joue avec son public, brouille les pistes, déplace les indices et les culpabilités successives, multiplie les scènes récurrentes, puis livre enfin la solution de l'énigme, dévoilant comme souvent dans ce genre d'intrigues un mobile des plus bassement matériels.
En fait, Fulci s'applique à reproduire l'univers particulier de près d'une décennie de cinéma italien où les psychopathes (à l'italienne, donc...) se déchaînèrent, ceci avant que d'autres modèles et d'autres modes ne l'entraînent vers de nouveaux horizons. Qu'importe, la leçon est bien apprise et l'élève est doué.



Attention ! une «Emmurée vivante» est cachée dans la photo...

CAUCHEMAR

ETERNAL EVIL/ THE BLUE MAN. Canada. 1986. De George Mihalka. Avec Winston Rekert, Karen Black, John Novak, Patty Talbot, Lois Maxwell. Dist.: Initial, Vestron.



«Plus fort que l'enfer, plus méchant qu'un démon» prévient la jaquette qui ne rigole pas, avant de se lancer dans le résumé du scénario avec ce menaçant *«attachez vos ceintures, vous vous envolez pour un voyage sans retour dans un monde surnaturel de terreur»* ! De quoi en perdre de peur son chandelier tout allumé, non ? D'ailleurs, vous ne verrez aucun chandelier dans ce film, la preuve que l'héroïne l'a bien égaré...
Déjà responsable de **Meurtres à la St-Valentin**, une sorte de sous-**Vendredi 13/Halloween** se contentant d'imiter les copains du moment, le Canadien George Mihalka aborde cette fois un thème largement moins visité, celui de la projection astrale !
Sympathique shocker à suspense, **Eternal Evil** surprend par sa forme éthérée et ses prétentions philosophico-existentielles. L'âme ne quitte pas le corps au jour de l'agonie, mais peut venir posséder un autre humain, afin de se perpétuer. Cette mobilité mécanique de l'esprit nous est copieusement montrée à travers divers plans torturés, la caméra tournant sur elle-même, planant au-dessus du sol grâce à de solides effets de louma, un éclairage bleuâtre et une partition musicale toute aussi planante, à vous donner des idées de voyage. Karen Black campe avec conviction la grande prêtresse de ce culte étrange, Winston Rekert se prend pour un héros tourmenté sans toujours parvenir à convaincre, tandis que le fils de la maison nous rejoue **Shining** sans incidence particulière sur le cours de l'intrigue. Néanmoins, l'originalité d'un concept narratif aussi hardi permit au film d'obtenir un estimable succès public au 15ème Festival d'Avoriaz (1987), même s'il ne connut jamais une distribution en salles.



Une victime - très atteinte ! - de la projection astrale...

«Mais dites-moi, mon cher Michel Chevalet, la projection astrale, qu'est-ce ?» entends-je dans le fond. Merci, j'attendais cette question. La projection astrale concerne le voyage de l'âme hors du corps avec retour au point de départ, ce qui permet d'aller chercher le pain sans cesser de tourner la béarnaise, et ouvre déjà des perspectives. Plus ambitieux, Mihalka raconte la faculté qu'ont certains êtres à traverser les siècles en habitant tour à tour les esprits de victimes progressivement consentantes, ceci grâce à un long travail de sape psychologique savamment mis au point, et dont il nous décrit le processus minutieux. Le héros développe apparemment ce pouvoir et se projette auprès de diverses personnes qui vont mourir peu après, assassinées de manière atroce, comme ayant explosé de l'intérieur. La police le soupçonne, mais il est en fait la victime de ces fameux «vampires spirituels» effectuant ainsi le vide autour de lui.

Jean-Pierre PUTTERS

ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS

LA MORT AU LARGE

L'Ultimo Squalo. 1980. Italie. De Enzo Castellari. Avec James Franciscus, Vic Morrow, Micky Pignatelli, Timoty Brent.

Enzo Castellari sut toujours naviguer dans le sens du vent. Westerns italiens dans les années 60, polars urbains en 70 (comptez un bon **Inspecteur Harry** pour un **Justicier dans la Ville**), sous-**Mad Max** dans les années 90, il sacrifie pour l'heure à la mode maritime dont le ressac admirable ramène plein de jolis billets verts au rythme des flots bleus. Après un **Il Cacciatore di Squali** l'année précédente, il récidive avec cet **Ultimo Squalo** pompant à tel point **Les Dents de la Mer** que les ayants droit firent interdire les photos du monstre sur le matériel d'exploitation, ainsi que l'emploi du mot requin dans les slogans publicitaires.
«Malgré cela», rappelle Castellari dans l'excellent *Impact* 7, en vente dans tous les bons *Movies 2000*, 49, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris (20 F, y'en a un peu plus, je vous le mets quand même ?), *«le producteur gagna beaucoup d'argent et le procès n'empêcha pas le film d'être une grosse affaire qui marcha mieux que* ***Les Dents de la Mer 3****»*. Comme quoi, la création n'est pas tout dans ce monde pervers vendu aux valeurs artistiques, et qu'il reste encore des êtres purs ne pensant qu'à l'argent. C'est beau !

DR. BLACK AND MR. HYDE

1975. U.S.A. De William Crain. Avec Bernie Casey, Rosalind Cash, Marie O'Henry, Stu Gilliam.

Connaissez-vous un noir à visage pâle ? Comment ça, Michael Jackson ? Bon d'accord... un autre, alors...
C'était l'époque de la blaxploitation où la négritude revendiquait ses droits au statut héroïque. Après les exploits de Shaft au polar d'action, de Black Caesar ou de Coffy (la Panthère de Harlem), le fantastique s'emparait du phénomène avec ces incunables **Blacula**, **Sugar Hill** et autres **Blackenstein.** Le même William Crain, déjà auteur de **Blacula**, s'attaque cette fois au mythe du Dr. Jekyll.
Un chercheur, noir, donc, (Bernie Casey, le Félix Leiter de **Jamais Plus Jamais**), se penche sur la régénération des tissus humains et teste une drogue sur des cochons d'Inde. Ça marche pas trop mal à son goût, sauf que, dans l'opération, les bestioles deviennent blanches. Le savant, qui connaît ses classiques, l'expérimente à son tour et devient aussitôt moche, méchant et... blanc !
En fait, une sorte d'albinos décrêpu tombé dans la farine, porteur d'une paire de lentilles bleues, qui désormais attaque sauvagement les prostituées. Hélas, des témoins l'ont identifié : *«Oui, oui, monsieur le commissaire, je l'ai bien vu, c'est un petit dessalé aux lentilles»* (notez-le, après on s'en rappelera plus...) et tout finira très mal pour lui.



HERCULE CONTRE MOLOCH

Ercole Contro Moloch. 1963. Italie. De Giorgio Ferroni. Avec Gordon Scott, Rosalba Neri, Jany Clair, Michel Lemoine, Arturo Dominici.

Moloch, identifié ici au Minotaure, est le fils de la reine de Mycènes, laquelle a dû fauter grave pour pondre pareil rejeton. Caché derrière un masque très moche, il l'enlève parfois pour nous révéler un faciès encore plus moche. Son grand plaisir consiste à lacérer avec ses longues griffes le visage de ravissantes jeunes filles que la reine, désabusée, lui livre en pâture au nom d'un culte immémorial (analogie encore avec le Dieu phénicien Moloch à qui l'on offrait des sacrifices humains).
Pour le combattre, voici le prince Glauco (le premier qui rit a perdu. Bon d'accord, ex-æquo tout le monde !) dont le plan d'attaque semble au premier chef assez naïf (remarquez, on est dans un péplum...). Il consiste à se livrer lui-même en otage afin d'approcher le monstre, et accessoirement tenter de renverser la Reine (oui, la renverser du trône, bien sûr, pas sur un divan, Ducon !). Afin de passer inaperçu, il prétend s'appeler Hercule, ce qui, contre toute attente, n'éveille aucune surprise dans l'entourage (on est toujours dans un péplum, je le rappelle), mais dynamise la publicité du film.
Quand il ne pioche pas dans les stock-shots de films antérieurs (**La Guerre de Troie, Les Bacchantes**), Ferroni parvient à montrer des scènes de foule d'au moins 15 personnes et des batailles où les protagonistes font cling-cling parfois très fort avec leur glaive. Du grand spectacle, quoi !



KING KONG REVIENT

A.P.E. 1976. USA/Corée. De Paul Leder. Avec Rod Arrants, Joanna de Verone, Alex Nicol, Lee Hoon.

Après l'annonce d'un remake du célèbre **King Kong**, quelques producteurs avisés ressentirent l'inspiration divine :
- *Bon, les gars, qu'est-ce qui marche en ce moment ?*
- **Les Dents de la Mer**, *le cinéma porno et le projet* **King Kong**, *maître...*
- *Tout juste. Eh bien, je vois un singe géant, mais alors le singe tout nu, vous voyez. A poil, quoi ! Avec un énorme... euh, comment dirais-je, vous connaissez l'obélisque ?*
- *Génial, chef !*
- *Attendez, à un moment le singe fait trempette et là, si vous voulez... il se tape le requin géant, c'est chiément top, ça, non ?*
- *Super fun, votre divinité, on dirait du Eisenstein...*

De ce tour de table/brainstorming yankee/coréen sortit le film le plus ébouriffant de l'histoire du naveton science-fictionnel. Un acteur dans un costume de gorille secoue très fort quelques maquettes (paquebot, immeubles, squale, serpent géant), tandis qu'un militaire raconte avec force détails les ravages du monstre au téléphone, ceci afin d'économiser les effets spéciaux. Le final se conforme aux règles du genre qui reprend trois fois la même séquence de destruction d'un hélicoptère, tandis qu'un journaliste déclame après la mort du singe : *«il était trop gros pour un monde aussi petit que le nôtre»*. Lucide, la pub spécifiait clairement sur l'affiche : *«not to be confused with* **King Kong**». Des fois que des distraits...

THE CHILDREN OF SPIDER COUNTRY

The Outer Limits (Au-delà du Réel). 1964. U.S.A. Episode de Leonard Horn. Avec Lee Kinsolving, Ken Smith.

Au-delà du Réel versait dans la morale, et cet épisode nous dépeint ici un monde post-maastrichtien dont les excès donnent froid dans le dos.
En effet, sur la planète Eros, les hommes, occupés à accumuler des richesses et à faire du profit, ont peu à peu perdu leur âme, la faculté de rêver, le ticket du parking et l'art de procréer. Du coup, cinq aliens viennent sur Terre féconder cinq femmes vigoureuses avant de repartir vite fait chez eux. *«Je t'assure, Marcel, c'était un extraterrestre, j'ai rien pu faire...».*
25 ans plus tard, les enfants sont devenus de brillants sujets très en avance sur leurs camarades, sans se douter qu'ils devront un jour réensemencer leur planète d'origine. C'est presque shakespearien lorsque le héros, déchiré entre deux mondes, décide de rester sur Terre où, finalement, il fait si bon vivre.
Faut dire aussi, la tête du père n'encourage pas l'instinct filial...





LE GUERRIER DE L'ESPACE

SpaceHunter : Adventures in the Forbidden Zone. 1983. U.S.A. De Lamont Johnson. Avec Peter Strauss, Molly Ringwald, Michael Ironside, Andrea Marcovici.

Non content de re-visiter les univers codifiés de **Star Wars** et de **Mad Max II**, **Le Guerrier de l'Espace** augure déjà du prochain **Mad Max III**. Ou bien alors les concepteurs de **Mad Max III** imitèrent **Le Guerrier de l'Espace**, et dans ce cas je n'ai rien dit.
Un «space raider», appelé Wolf, bulle à mort lorsqu'il reçoit un signal de détresse. Trois super nanas viennent de se crasher sur Terra 11, une planète ravagée par la peste, où deux bandes rivales se disputent le pouvoir. N'écoutant que son courage (le message promet une récompense de 3000 méga-crédits...), notre héros se porte à la rescousse et débarque en pleine bagarre. N'écoutant que son instinct (d'un côté des gravos hirsutes et mal fripés, de l'autre des tronches yankees premiers de la classe, propres sur eux), il choisit son camp sans hésiter. Comme quoi, sur Terra 11 comme partout ailleurs, le délit de faciès opère encore et ce n'est pas Le Pen d'en rajouter.
Lamont Johnson dépeint là un monde haut en couleurs dans une infrastructure métallique aux décors fabuleusement riches où hommes chauve-souris, zombies divers, amazones amphibies, dictateur mi-humain mi-machine (fabuleux Michael Ironside), et nos enfants mutants de la photo viennent nous rappeler qu'autrefois la SF savait encore nous faire rêver.

KILLER TOMATOES STRIKE BACK

1991. U.S.A. De John DeBello. Avec Rick Rockwell, Crystal Carson, Steve Lundquit, John Astin

Fou dans sa tête, John DeBello poursuit une œuvre potagère exclusivement basée sur l'élevage des tomates mutantes. Après **Attack of the Killer Tomatoes** (1977) et **Return of the Killer Tomatoes** (1988), il tourne deux nouvelles séquelles en 1991, dont ce **Killer Tomatoes Strike Back**. Comme quoi les crises se rapprochent et l'imagination règne au niveau des titres.
L'opus 3 reprend le personnage du dingo Dr. Gangrène dont les éminents travaux visent à transformer les tomates en humains. Comment ça, impossible ? Et Gérard Carreyrou, alors ?
Justement, Gangrène cherche à conquérir le Monde et vante le pouvoir de «l'ultra-mauvaise télévision». Des journalistes, appâtés par un buffet gratuit (ça existe, vous savez...), sont kidnappés et remplacés par des singes ou des écoliers. Des cathodiques pratiquants deviennent de quasi-zombies après des heures passées devant des spots publicitaires, tandis que des reality show cultivent l'art du scandale et le mauvais goût du téléspectateur.
Satirique ou visionnaire, John de Bello brosse hélas un tableau logique de humanité un siècle après *TF1*. De la vraie déficience-fiction !

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● Jacques Pradel (rires...) lance le magazine *Tous Témoins* (ça s'appelle vraiment un magazine, ce truc ? C'est injurieux pour les autres !). Complément naturel à son *Témoins n° 1*, on y trouve des témoignages, des infos et des dossiers divers, du style, dans le premier numéro : «*comment et quand porter plainte ?*» (lors d'une agression mentale, peut-être ?), avec cette question du jour : «*Doit-on porter plainte contre son médecin ?*» S'il laisse *Tous Témoins* dans sa salle d'attente, il l'aura bien cherché...
Saluons ce nouveau confrère et souhaitons-lui un succès comparable au défunt *Mystères*. Lequel n'a pas eu de chance : il s'adressait à de crédules illettrés qui, pour cause, ne le lisaient jamais ! Mais Pradel prémédite un nouvel attentat à la raison pure sous la forme d'une émission interactive sur les phénomènes paranormaux. *Le Troisième Œil*, ça va s'appeler. Quand talent et intelligence accouchent de telles taches, on peut commencer à parler de prostitution artistique.

● Au 1 de la rue Mansart, il se passe des choses. Dans un décor de château hanté, avec bougeoirs en gargouille Notre-Dame (véritable reproduction plein-plâtre...) passent des Frankenstein et des squelettes aux fenêtres, sous des éclairages colorés façon films d'épouvante. Mais qui peut bien s'installer là ? Un concurrent ? Déjà, une cellule de crise se monte à la rédaction (4, rue Mansart), composée de Guignebert, dit «frappe qu'un coup», diplômé en guérison par l'imposition des pieds, Tarc Moullec, alias «ça boume ?», membre actif du Front Séparatiste Breton et ennemi de l'intérieur, Rallouch, auteur d'un brillant opuscule intitulé «*Comment déserter par temps de guerre*», et J.P.P., consultant-expert auprès du Saint-Siège sur l'application préventive de la peine de mort.
Après examen des faits, il apparaît simplement qu'il s'agit là de l'ouverture d'un bar-discothèque d'inspiration très fantastique. On a eu chaud ! Donc, par temps de bouclage, si vous ne trouvez personne à la rédaction, poussez jusqu'au 1 de la même rue (ceci ne vaut pas pour nos créanciers, bien sûr...).

● Tiens, voilà du Boutin ! Après son rapport à l'Assemblée Nationale visant à codifier la violence à la télé, et de quelle manière ! (voir *Mad Rubrik* du n° 92), Christine Boutin, député des Yvelines et membre du comité de soutien à Philippe De Villiers (hé, Christine, faut que tu l'appelles, tu lui dois des sous...), se signale cette fois en tant que présidente de l'ADH. Cherchez pas, ADH ça signifie «Action pour la Dignité Humaine», carrément. À ce titre, elle saisit Matignon pour tenter d'interdire notre confrère *Maintenant* (responsable dernièrement d'un numéro spécial consacré à la censure, auquel nous avions collaboré).
Maintenant, que l'ADH définit comme «*une revue d'inspiration diabolique*», reste avec *Le Canard Enchaîné*, *Le Monde Libertaire*, *Charlie Hebdo* et une poignée d'autres (si toutefois vous ne possédez pas trop de doigts...) l'un des derniers représentants de la presse libre. C'en est déjà trop pour une Christine Boutin qui milite ouvertement pour le rétablissement de la censure et souhaite la création d'une «aide financière aux œuvres françaises transmettant au jeune public les valeurs de notre civilisation».
Si vous désirez défendre celles d'une presse libre et plus marrante, choisissez votre camp. L'abonnement coûte 75 F (6 numéros) à adresser à *Maintenant*, service abonnement, 38 rue Servan, 75544 Paris cédex 11.

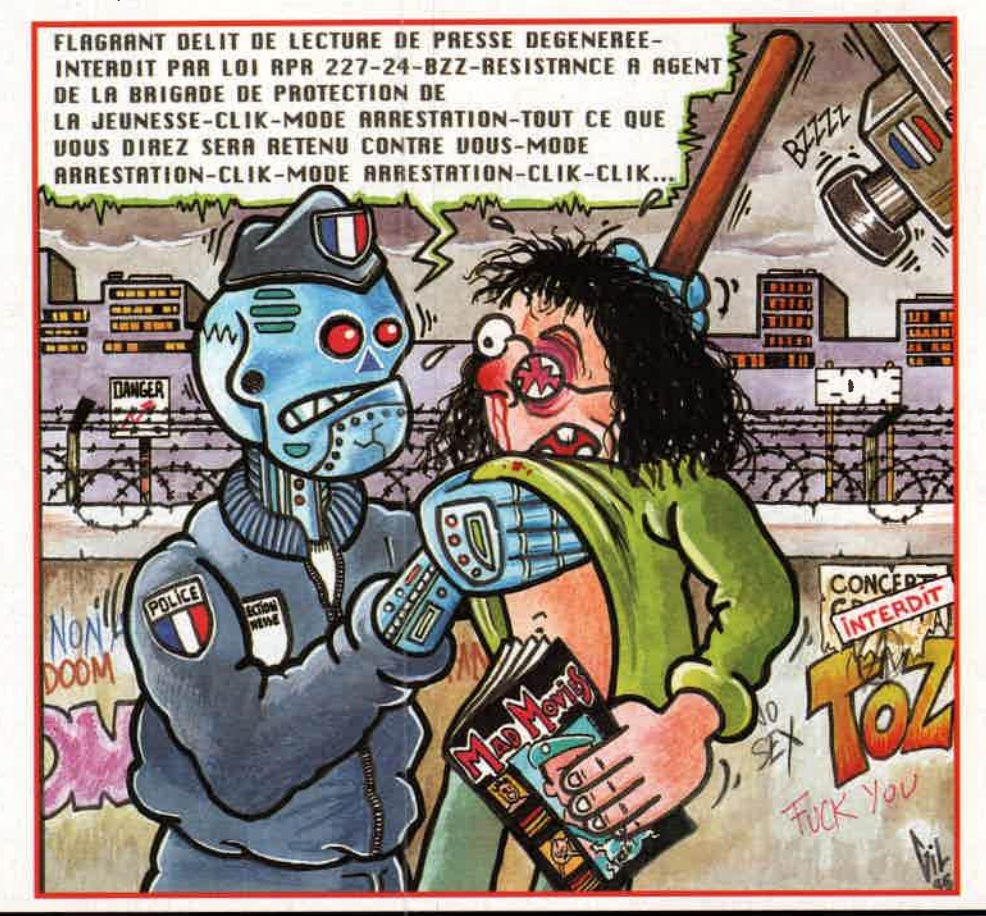
● On nous reproche parfois d'attaquer trop ouvertement la religion. C'est très injuste. Mais certains nous reprochent de ne pas l'attaquer assez (c'est très injuste aussi), au profit de son substitut logique, la pseudo-voyance. La raison en est simple : dans l'exploitation tarifée des superstitions populaires, les voyants, mages, gourous, sectes, astrologues et autres diseuses de bonne aventure prennent aujourd'hui l'avantage sur la gent ecclésiastique. Le salon *Parapsy* nous en fournit récemment la preuve, par le nombre de ses visiteurs, la multiplicité de ses exposants et la diversité de leurs pratiques. Avec ce chiffre incroyable officiellement annoncé : il existe aujourd'hui 40.000 voyant(e)s en exercice et seulement 33.000 curés. Eh oui, le curé devient une espèce en voie de disparition (évidemment, il se reproduit pas ! Et pourtant il n'utilise jamais de préservatifs, c'est défendu). Cela dit, quand un Chirac vous confie (*France 2*, 6 avril) qu' «*une sorcière de Côte d'Ivoire m'a prédit autrefois qu'après deux échecs aux Présidentielles, je serai finalement élu*», il ne faut plus s'étonner de rien. Moi qui voulais prendre un labrador, je vais plutôt adopter un Archevêque, finalement.

● Gérard Carreyrou, vous savez celui qui vous cache la télé quand il palabre sur *TF1*, se lamente dans *Télé-7-Jours* (journal lamentable, ça tombait bien !...) : «*Les marionnettes des Guignols roulent ouvertement pour Chirac contre Balladur, mais, par surcroît, elles pervertissent l'opinion des jeunes qui ne regardent pas les J.T.* (ah bon, d'où tient-il ça ?), *et s'en font une idée surtout d'après ce que les Guignols en disent.*». Eh oui, résultat, ils croient les politiciens drôles alors qu'ils sont dans la réalité aussi sinistres que Gérard Carreyrou.

● Menace sur le Festival d'Obernai, cette année consacré à Frankenstein. Les élus locaux s'émeuvent de plaintes d'habitants rétrogrades qu'un tel thème a perturbés au point de justifier un entrefilet dans *Les Nouvelles d'Alsace*, lequel met en avant «*la laideur et l'horreur banalisées sans vergogne, tournées au plaisant et présentées sous couvert culturel. Par là, la jeunesse est conditionnée pour les admettre*».
Ah ! «plaisant, distractif, irrévérencieux, drôle», ça les perturbe, ces vieux crabes que des jeunes aspirent surtout à s'amuser afin d'oublier le triste monde qu'ils nous laissent. S'ils n'avaient pas l'humour que vous leur reprochez, ils casseraient le frêle cordon ombilical qui sert encore à payer vos retraites, les jeunes. Mais la question n'est pas là. La question vise à soutenir l'an prochain le Festival d'Obernai (janvier 96). Venez-y nombreux, et vive la sous-culture.

● N'en déplaise à Schwarzie, la France innove dans le domaine de la communication cinématographique. Nous venons de recevoir à *Mad* le premier dossier de presse interactif sur disquette *Mac Intosh*. Une avant-première mondiale dans le genre, développée pour le film **Alerte !**, présentant à la fois la musique, les photos, la bio des acteurs, le scénario et les notes de production. Une note d'espoir pour le journaliste en panne d'inspiration qui pourra bientôt couper/coller dans le texte pour remplir ses colonnes. Bien sûr, nous ne parlons pas ici de nos collègues de la presse cinématographique (ce n'est pas notre genre, vous le savez bien...), mais plutôt de nos confrères des hebdos people ou des radios périphériques, dont nous retrouvons parfois des lignes entières de dossier de presse dans les commentaires. Ben oui, quand vous n'avez pas vu le film, ça aide !

Après Maintenant et le Réseau Voltaire, faudra-t-il interdire les dessins de GIL ?



● Deux nouvelles sur le front du décervelage organisé. Une bonne et une mauvaise. Dans l'ordre : *Infos du Monde*, ce canard spécialisé dans les faux événements sordides et la retouche de photos, interrompt sa parution faute de lecteurs. Les crédules n'y croient plus et repartent à leur *France-Dimanche* habituel, tandis que les incrédules rigolards rigolent aujourd'hui d'autre chose. La mauvaise nouvelle maintenant : les concepteurs planchent sur une émission télévisée basée sur le même principe. Un tel projet relève directement de l'article Jolibois (227-24), relatif à l'atteinte aux droits à la dignité humaine. Une arme pourrie contre les pourrisseurs, ça ferait ton sur ton.

● Sevran s'est fait entarter par le barge belge (qui nous promet de nouveaux exploits au prochain Festival de Cannes), et ça le fait rire. Son quotient intellectuel dépasserait-il celui de son voisin de projectile, Bernard-Henri Levy ? (Au bout du quatrième attentat pâtissier, BHL a perdu le sens de l'humour qui lui manquait déjà lors du premier, c'est humain !). Dans le doute, les statisticiens se repassent en boucle toutes les émissions de *La Chance aux Chansons*. Attention à l'overdose, les gars !

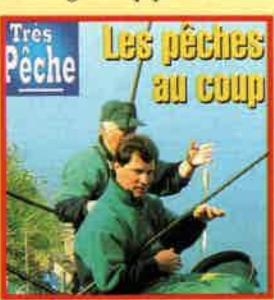


● Les journalistes du *Monde* prennent trop souvent l'avion. Ils ont remarqué que les compagnies aériennes n'hésitaient pas à censurer certaines scènes des films projetés entre ciel et terre. **Mme Doubfire** ou **Pretty Woman** subissent ainsi l'ablation d'expressions jugées trop lestes, la scène du préservatif disparaît de **The Mask**, tandis que la séquence hyper-chaude du film **Harcèlement** se voit ramenée à la portion congrue. Si vous comptiez vous envoyer en l'air en prenant l'avion, c'est raté !

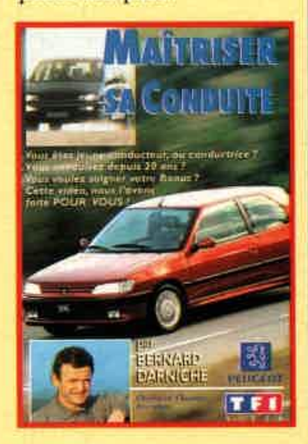
● Vendredi 7 avril, *TF1* traitait le thème «y-a-t-il trop de sexe dans les média ?» (pas à *Mad Movies* en tous cas, je l'aurais vu. Sérieux, je le dirais sinon...). A la manière de *Ça se discute*, on trouvait donc d'un côté les partisans du non, et de l'autre se pressaient (pas trop quand même, c'est pas le moment de se faire repérer...) les adeptes du oui. Les premiers, souriants, mesurés, convainquants, les autres agressifs, laids, aigris et très en colère. Jusque là rien que de très normal, si l'abstinence sexuelle rendait joyeux ça se saurait depuis longtemps. Le gag intervient lorsqu'un libraire brandit à la caméra la couverture de magazines (assez branchés cul, faut le reconnaître...) que le malheureux propose à la vente, forcé par les N.M.P.P. et un peu aussi pour gagner sa vie. Résolu à faire sobre, le kiosquier ne montre que la couv', mais sa voisine, membre d'une asso anti-quelque chose, ne l'entend pas de cette oreille, et de nous feuilleter sous l'œil embué de la caméra les photos les plus choquantes jamais vues sur un écran. Bientôt, pour défendre leurs idées non-violentes à la télé, ils trucideront l'animateur (remarquez, si c'est Foucault...). Bref, c'est ainsi que le talk chaud fit son apparition à la télévision française...

LA VIDÉO EN FOLIE

Depuis qu'ils nous passent de la pub, plus personne n'ose chroniquer les K7 *TF1 Vidéo*. C'est un scandale et nous nous devions de réagir. Surtout lorsque nous recevons ces deux must déjà distingués au Festival du Film Stone par le Prix David Copperfield, ou «Comment endormir une salle entière sans aucun trucage visible». Arrivés juste derrière les indétrônables **Feu dans la Cheminée**, **L'Aquarium** et **La Crèche de Noël**, voici enfin **Les Pêches au Coup** et **Maîtriser sa Conduite**.
Sur le premier visuel, vous découvrez les recordmen du meilleur coup. Oui, je sais... mais, rassurez-vous, au bistrot la taille augmente de 10 à 20 fois. Après le 12ème Ricard, on a même vu des prises passer gaiement le cap du centuple (surtout quand l'auditoire voit double, évidemment). Mais attention, moi qui m'y connaît, je me permets d'intervenir. Pour les pêches au coup s'agit quand même d'être bien monté. On a trop vu de grand pêcheur devant l'Eternel rater un coup faute d'une ligne trop petite.



Maîtriser sa conduite se révèle tout aussi passionnant. Présenté par Bernard Darniche, dont nous n'avons pas oublié les remarquables pubs pour les compléments capillaires (comme dirait Waechter). La vocation lui serait justement venue après la perte de sa moumoute en pleine course (drôle !). Le premier chapitre nous apprend comment faire et ne pas faire en montagne (en plus, certains oublient leurs papiers, ce qui n'est pas prudent). Comment freiner à bon escient (on n'y pense pas toujours) et surtout : comment rester maître de son véhicule : «tu vas obéir, salope, ou je te botte le train arrière ?».
Voilà, rendez-vous est donc pris dans notre prochain numéro pour la suite de notre enquête : Oui, *TF1 Vidéo* a le sens de l'humour et continue à nous passer des pubs.



NOUVELLES BRÈVES

Une étude américaine vient d'établir la corrélation existant entre la diffusion de scènes de suicide à la télé et sa concrétisation dans la vie réelle. Une autre étude tend heureusement à prouver son exact contraire. Score nul, balle au centre. L'essentiel n'est-il pas de payer des études, après tout ?

Scandale dans les milieux médiatiques : Silvio Berlusconi n'aurait pas renouvelé son abonnement à *Mad Movies*. L'extradition devrait être réclamée dans les secondes qui viennent auprès de la Cour Européenne.

Notre amie (ah si !) Isabelle «*Télé-7-Jours*» Caron joue son propre rôle de journaliste dans la série américaine *Blé, Tringle et Silicone*, à moins que ce soit *Amour, Gloire et Beauté*, peu importe. On craignait un rôle de composition, mais finalement tout va bien : elle le joue très mal !

Predator 2, déprogrammé sur *France 3*, de 20 h 45 passe finalement à 23 h 20. Pour les actuas, la pub, la météo et le tirage du Keno, les jeunes peuvent voir, c'est éducatif, mais pour un peu d'imaginaire, ils se coucheront plus tard.

Étonnante révélation dans *Actua Vidéo* : «***Necronomicon** (de Gans, Kanelo et Yuzna) traite d'un ouvrage aux pouvoirs maléfiques. Le film s'inspire d'une œuvre de Stephen King*». Ils sont vraiment insensibles à l'appel de Chtulhu chez *Actua Vidéo*.

L'équipe de *Mad* reprend l'entraînement en vue du Troisième Festival Beauregard de Pétanque Cannes 95, toujours parrainé par Régine (du 22 au 26 mai). Soutenez-nous en envoyant vos dons à la Fondation «Sport ou pognon, il faut choisir», 4, rue Mansart, 75009 Paris. D'avance merci, mais surtout faites vite : la presse sportive parle déjà d'un éventuel transfert de Toullec à l'équipe des *Cahiers du Cinéma*.

Chez Dechavanne, un extra-lucide lit dans les lignes de pieds (si, si !). Quand on vous disait que ça sentait le faux mage...

Attention, *Studio* nous parle «cinéma» : «*le premier film gore s'appelle **Massacre à la Tronçonneuse***». Tant d'erreurs en si peu de mots, mais comment font-ils ?

On parle de ce mec (Jon Bon Jovi, spécialiste du rock fort) pour reprendre le rôle de Brandon Lee dans **The Crow 2**. Cela dit, San Helving, mieux informé, nous cite Mark Dacascos dans ses notules. Faut pas trop se plaindre, ils auraient pu choisir Patrick Juvet.



Jaloux du «Kim Burton» des publicités *Gaumont* de la Rubrik précédente, *TF1*, parlant de la remise des oscars, va plus loin avec ce «*Martin Landau a obtenu l'Oscar du meilleur second rôle dans le Ed Wood de Jim Burton, dans lequel il incarne un vampire de série télé* (ah bon ?)». Bien, *TF1*, belle application dans l'effort. 2 sur 20...

D'après *France-Dimanche*, Michael Jackson souffre au visage d'une très grave maladie de peau qui s'étendrait maintenant à son sexe. Tout va bien, je craignais le contraire...



Olivier Balza, St. Hilaire-Cottes

Génial, *France 3* diffuse **Abyss** le 23 mars à 20h 50. Hélas, la joie est de courte durée. Le cinémascope, dans sa version la plus large (les deux bandes noires occupent au moins la moitié de l'écran) s'est chargé de nous gâcher la soirée. Les scènes spectaculaires sont réduites à néant, on n'y voit absolument rien ! *(et avec une télé plus grande, as-tu essayé ?)* Décidément, entre les chaînes qui coupent leurs films pour passer la pub, celles qui accélèrent le générique de fin pour repasser la pub, celles qui coupent carrément le générique pour passer encore plus de pub, celles qui nous infligent un carré blanc (*France 3* pour **Terminator**, notamment), alors que les morts en Tchétchénie, Bosnie, au Rwanda, etc... passent allègrement au journal de 20 heures sans aucun avertissement, on ne s'y retrouve plus.
Si une de ces chaînes de télé prétend aimer le cinéma, il faudra m'expliquer pourquoi fantastique et télévision ne font pas bon ménage, et pourquoi il n'y a que la pub ou les inepties du genre *«Le Monde est Fou»* qui réussissent à percer. Le monde est vraiment fou d'accorder tant d'audience à ce machin.

Pour le cinémascope, il faut bien choisir : soit les deux bandes noires que tu déplores, soit le recadrage, à mon sens plus dommageable, qui coupe l'image sur les côtés. L'intérêt dans le premier cas, c'est que tu peux restituer le plein écran avec un récepteur 16/9ème. Faut encore changer de télé, mon vieux. Oui, je sais, ça fait deux fois ! Fantastique et télévision s'accorderont le jour où le cinéphile achètera lui-même ses couches-culottes, stupéfiera sa voisine qui ne connaît pas encore la nouvelle fraîcheur douce intime, n'échangera pas sa lessive ordinaire pour deux paquets de merde similaire, mesurera sa fierté à la blancheur de son linge et gagnera son temps en cuisinant Vivagel. *Si tu es prêt à ces efforts, tout peut changer dans le PAF, sinon, laisse le choix des programmes à la désormais célèbre ménagère de moins de 50 ans. La télé s'avilit pour elle et nous avilit du même coup, que veux-tu y faire ? J.P.P.*

Yvanne Le Drézen, Paris

Les quelques pages sur **Stargate** m'ont laissée perplexe. J'en sors un peu tard, certes, qu'importe. Je vous livre mes impressions à chaud, sans une once de recul. Heureusement que Tatopoulos a collaboré à ce film ! Son imagination, son talent sont fulgurants. Ils sauvent littéralement ce péplum où les âmes sensibles sont susceptibles de verser une larme émue vite écrasée par une main tremblante et déjà moite d'un éclat de rire suscité par quelque scène précédente. Bref, vous en avez pour votre argent !
La seule chose qui ne me fasse pas regretter ma place est incontestablement la garde prétorienne de Râ : anatomiquement parlant bien entendu. Les acteurs (ou plutôt les danseuses. Cf *M.M.* 93) ont des corps dignes de ce nom. On les croirait sculptés dans du bois aux teintes variées; ils ont des muscles fermes finement ciselés. On a envie de les toucher (*eh ben, Yvanne, qu'est-ce qu'il se passe, alors ?*). Je m'égare, mille excuses. Ils sont tout simplement sublimes. Sur ces quelques considérations, je vous salue.
Si vous avez des reproductions grand format de la garde de Râ, pourriez-vous me les vendre (*c'est ça, c'est ça, oui...*). Cela me servirait de base pour quelque activité de dessin, voire de modelage.



Fabrice Herbulot, Reims

J'aimerais vous soumettre quelques questions relatives à la santé de *Mad*, à caser éventuellement dans le courrier des lecteurs.
1) Un film en vidéo et six numéros de *Mad* pour 100 F, comment est-ce possible ? (on reçoit un presse-citron, si on oblige son voisin à s'abonner ?).
2) Une politique d'abonnement aussi attrayante (et probablement coûteuse) est-elle efficace ?
3) Le nombre d'abonnés est-il en réelle hausse ? Parle, J.P.P., PARLE !
4) *Mad* est-il dans le rouge ? (baisse du tirage, puis hausse brutale du prix de vente).

Les K7 vidéo nous sont fournies par nos annonceurs et ne nous coûtent donc rien. Par ailleurs, seuls les 100 ou 150 premiers les gagnent, les autres ne reçoivent que des anciens numéros de Mad, *des affiches, des bouquins, ou carrément rien du tout, car beaucoup s'abonnent pour le magazine, et non pour d'éventuels cadeaux.*
Le prix de l'abonnement reste à 100F par égard pour nos lecteurs les plus démunis, ce qui représente de toute façon une recette légèrement supérieure à six numéros achetés séparément en kiosques, et sur lesquels nous ne touchons que 50% du prix de vente.
Cette politique a permis de plafonner à 4000 abonnés il y a un peu plus de deux ans. Mais le nombre a fléchi depuis lors pour des raisons diverses qu'il n'est pas facile aujourd'hui d'analyser. Crise générale, actualité faiblarde, relève difficile auprès des jeunes lecteurs, peut-être plus attirés par les jeux vidéo, Hélène, les comics, ou d'autres loisirs...
Pourtant, si la rentrée 94 a marqué le niveau plancher, depuis nous remontons légèrement à chaque numéro.
Ce prix de vente, de 20 francs, conservé pendant plus de 10 ans, avait à l'époque contribué à nos ennuis financiers, creusant progressivement un déficit que nous comblons aujourd'hui. A 25F, la revue connaît son juste prix (il suffit de comparer avec celui d'autres magazines), et dégage maintenant une trésorerie qui nous permettra bientôt de reprendre nos campagnes d'affichage abandonnées depuis près de deux ans.
Alors Mad Movies *dans le rouge ? Pas vraiment, d'ailleurs nous venons de renouveler entièrement notre site informatique (Mad Mac ?) et repeinturlurer notre façade, c'est un signe, ça, non ? J.P.P.*

Yasmina Lallemand, Bruxelles

J'ai remarqué que vous illustriez assez souvent le courrier avec les peintures de vos lecteurs et je me permets à mon tour de vous soumettre les miennes. Il s'agit de photos prises de deux de mes tableaux que j'aimerais bien voir publiées dans votre magazine. Je recherche en effet des contacts pour tenter d'exposer mes travaux et je souhaiterais participer à des réalisations telles que pochettes de disques, décors ou autres. Merci d'avance. Voici mon adresse : Yasmina Lallemand, 11 rue Léopold 1er, 1020 Bruxelles, Belgique.



Christophe Paape, Bruxelles

Il faut absolument que je t'écrive tellement je suis excité (*très flatté, mais je vais plutôt te passer ma petite sœur...*). Et pourquoi suis-je dans un tel état ? Parce qu'une extase cinéphilique s'est emparée de moi grâce à trois événements quasi miraculeux. D'abord, *Canal +* (Belgique) vient de diffuser **Le Syndicat du Crime 1 et 2**, ainsi qu'**À Toute Epreuve** de John Woo, et va passer **Body Puzzle, Freejack, Scanners III**, et **T-Force**, ce qui est fou en cette période où les films diffusés à la télé et au cinéma affichent une nette tendance psycho-intello prise de tête.
La dernière chose, c'est **L'Antre de la Folie** de John Carpenter que je viens de voir, et **Death Machine**, qui est un vrai festival de suspense, d'action, de gore et d'humour (trois des personnages s'appellent Sam Raimi, John Carpenter et Ridley Scott !), une perle agrémentée par la prestation de Brad Dourif, excellent comme d'habitude. Conclusion, le fantastique reprend du poil de la bête et *Mad Movies* le défend avec beaucoup de talent. Pourvu que ça dure.

Stive Rudin, Grans, Suisse

Je suis un passionné de fantastique et particulièrement d'**Highlander** (l'original, bien sûr). Je suis aussi un accro du tatouage, alors, je me fais piquer mes héros favoris sur les cuisses. Comme vous pouvez le voir, Mc Leod est terminé et je suis en train de me faire Ramirez sur l'autre cuisse, mais hélas je cherche une belle photo de Kurgan. Un lecteur pourrait-il m'aider ? Stive Rudin, Xirès Soleil, 3963, Grans, Suisse. Merci.

Mais, dis voir, avec un personnage sur chaque cuisse, où vas-tu placer le troisième ? (Quoi ? oh non !).

Laurent Delacroix, Etampes

Mais à quoi jouez-vous ?
Pour vous **L'antre de la Folie** est un «film-bilan d'une rare fragilité», un film qui «fait peur, très peur» et qui «s'impose comme une révolution, imparable». Mais c'est faux ! Ce film est un navet indigeste. À tout moment on frise le ridicule - et il faut dire qu'on y tombe fréquemment -, surtout grâce à Sam Neil qui surjoue le plus naturellement du monde -, et à ce stupide personnage, Sutter Cane, l'écrivain «Lovecraftien» comme vous dites. «I am God», déclare-t-il à un moment, et il ajoute même que ses livres sont traduits en 18 langues. Elle aurait dû nous montrer sa Rolex et son livret de caisse d'épargne, votre divinité, j'aurais adhéré à sa religion !
Je me rappelle être allé voir **Tales from the Dark side** et **Le Sous-sol de la Peur** et m'être juré de ne plus jamais payer pour des nullités pareilles. Une nouvelle fois, *Mad Movies* m'a induit en erreur et je vous en veux beaucoup. Alors que vous dénigrez comme simplistes et évidents **Eraserhead** ou **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, vous osez encenser **Hidden** ou **Robocop**, ou encore **Assaut**, le premier film de l'autre rebelle-là. Tremble, ordre bourgeois, JPP et Carpenter sont là !
Une dernière chose, tant que je suis énervé : quand avouerez-vous que les deux **Frankenstein** des années trente sont de sombre ratages ? Ce n'est pas parce qu'un film a 60 ans qu'il est un chef-d'œuvre. Pour moi James Whale est le Spielberg de son époque et Boris Karloff joue aussi mal que son copain Lugosi. Ah ! Dracula ! Encore une faute de goût (il est vrai que le bon goût et *M.M.*...). Lorsque j'ai lu le roman, j'ai accusé le traducteur d'être responsable du style exécrable du roman. Mais à présent que je maîtrise mieux l'anglais, j'ai compris : Stoker est un écrivain aussi médiocre que, hum, Stephen King.
Le cinéma fantastique nous a donné de pures merveilles, mais il a également produit les pires merdes. Je vous accuse de ne pas savoir faire la différence.

Ta lettre symbolise si bien l'intolérance dans toute sa splendeur que je t'accuse, moi, de l'avoir rédigée exprès, par pure provocation. Mais l'intolérance côtoie souvent la bêtise et après tout, tu es peut-être innocent. Dans ce cas, cela vaut la peine de te répondre.
À Mad, *nous sommes plusieurs ; nous n'apprécions pas les mêmes films, mais cela ne nous empêche nullement de comprendre les arguments des autres et admettre qu'ils ont craqué sur des critères qualitatifs qui ne nous ont pas touchés. J'aime le* **Frankenstein** *de Branagh, je suis le seul ici. Marc défend* **Stargate**, *pas nous. Didier et Marc apprécient* **L'Antre de la Folie**, *tandis que Vincent et moi, tout en lui reconnaissant des qualités, avons failli y mourir d'ennui. Qui a raison, qui a tort, d'après toi ? Dans le domaine artistique, la vérité n'a pas cours, et chacun perçoit une œuvre suivant sa sensibilité, sa culture, parfois même son humeur du moment. Mais toi, tu évalues la valeur d'un film à ton seul plaisir. Dieu a construit Laurent Delacroix le premier jour et tout l'univers après lui. C'est ce qu'on appelle du terrorisme intellectuel, et ceux qui le pratiquent nous pourrissent la vie, et pas seulement au cinéma. J.P.P.*





Paul Doumestre, Périgueux

Je dois dire que, contrairement à vous, j'ai aimé le **Frankenstein** de Kenneth Branagh. Pour la peine, je vous envoie une peinture que j'ai faite d'après photo. Bien fait pour vous. Pour la petite histoire, sachez que ma sœur avait tout de suite reconnu John Cleese dans le rôle du Docteur, malgré le postiche et la fausse mâchoire.

Emmanuel Delune, St Maurice Montcouronne

Il tombe bien le centenaire du cinéma, parce que j'ai des choses à lui dire, moi. Je pense connaître un petit rayon en la matière (je voudrais en faire mon métier, vocation que vous avez éveillée, d'ailleurs...), et j'en ai marre des discours fallacieux et périmés des «gens» qui font ce métier, que ce soit les Américains ou les Français. J'en ai marre d'entendre Toscan du Plantier ou Agnès Varda, que l'on a bazardée «mémoire» du cinéma tout ça parce qu'elle a torché une merde psycho-nombriliste sur le centenaire, pleurer sur la «tyrannie» du cinéma amerloque, se vanter de la supériorité du cinéma français, etc.. Que ce soit clair, le jour où les Français cesseront de parler de la misère, du sordide, le jour où les cinéastes français qui sont plus intelligents que tout le monde (Messieurs Doillon, Rivette, Pialat, Carax, Rohmer, Godard, etc...) arrêteront de se mater le nombril en prétextant que ça fait avancer le monde et leur ego par la même occasion ; et dans le même panier, le jour où les Américains-puritains-turlututu auront compris que les gens en ont marre de manger, dormir, se laver, chier **Flintstones** (bientôt, on va baiser **Flintstones** ! *Ah bon, t'as pas encore essayé, toi?*), eh ben mon vieux, c'est la fin de ma phrase.
Je crois que ça a été une erreur de bombarder le cinéma 7ème art (et là je suis d'accord avec Godard, pour une fois), parce que ce n'est que l'expression des ego du moi, des tourments narcissiques. L'autre extrême, c'est bien sûr le «politically correct» et franchement débile de nos amis d'outre-Quiévain, les Américains, qui prennent le consommateur pour un amateur de cinéma, et inversement. Pourtant, j'aime m'évader, j'aime réfléchir, j'aime pleurer, j'aime rire (mais pas en entendant «okaayy» à toutes les phrases). J'aime ce qui fait le cinéma, pas ce qui fait le commerce.
Pourquoi je vous envoie cette lettre ? Parce que vous êtes les seuls qui ne fassiez pas d'élitisme, les seuls qui parliez du cinéma avec vos tripes. Parce que ça fait huit ans que je vous lis et que je vous aime. A dans deux ans, alors...

Béatrice Rombault, Rouen

Non abonnée, mais fidèle lectrice, je me permets de... Dans le n° 94, page 63, vous relevez des fautes d'orthographe, mais avez-vous pensé que, vous-mêmes, pouviez en faire ? Et des plus grosses. Exemple, page 66 : «les doux prémisses». Sans aucune prétention, artiste musicienne, cela me chatouille le tympan d'entendre «prémices» au masculin, et les orbites de lire ce mot avec deux «s». Je vous propose donc «les douces prémices», n'est-ce pas plus séduisant ?

Pas seulement séduisant, Béatrice, carrément sensuel, je trouve. Et puis, au moins, ça ne chatouille pas l'orbite...
En fait, prémice et prémisse s'emploient l'un et l'autre dans le langage courant, même si les puristes limitent le premier à la stricte sémantique (dans le syllogisme). En revanche, tu as tout à fait raison, les deux termes appartiennent au genre féminin.
Rassure-toi, nous sommes lucides. La vigilance de deux correcteurs à Mad Movies *n'empêche pas l'oubli en nos pages de coquilles diverses, ceci à notre plus vive désolation. Et pourtant, celles des autres nous amusent toujours autant. Serions-nous «incorrigibles» ?*
Puisse ta lettre constituer les douces prémices (j'ai bon, là ?) à un redoublement d'attention. J.P.P.

Bruno Frenkel, Châteauroux

Vous trouverez ci-joint des photos concernant quelques-unes de mes réalisations. Le vampire est une figurine de 75 mm légèrement modifiée par mes soins, et l'emblème de **Dracula** a été réalisé à la peinture à l'huile sur une crosse de fusil. Ce ne sont que quelques exemples de mes travaux, qui maintenant se montent à une bonne trentaine. Cela faisait longtemps que je désirais vous les montrer. Si vous pouviez les publier en indiquant mon adresse, je vous en serais reconnaissant, car je désirerais nouer des contacts en vue d'éventuels projets. Bruno Frenkel, 15, rue Jolivet, 36000 Châteauroux.





PETITES ANNONCES

Vds docs sur Schwarzie, Stallone, Van Damme, Harrison Ford, jaquettes, et VHS **Last Action Hero** (60 F). Fabrice au 20 96 81 80.

Collectionneur ch. BO de **The Killer**, **Piège de Cristal**, **Les Goonies**... Olivier Chateau, 23 rue Baratier, 95100 Argenteuil.

Vds 70 F pièce VHS de **Delta Force 2**, **Camp 731** et **Waxwork 2** + 2000 jaquettes (1 F pièce). Grégory Moutarde (*Je sais maintenant, c'est toi dans la bibliothèque avec le chandelier !*), 7 rue de Charigney, 25000 Besançon.

Vds VHS : "Making of classic creatures **Return of the Jedi**" (100 F), "Histoire d'une légende : James Bond" (100 F), "Making of Terminator 2" (60 F), **Allo Maman ici Bébé** (65 F). David Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68128 Village-Neuf.

Vds 10 F l'unité *Première* 130 à 206. David Lotton, 1 square de Varsovie, 35200 Rennes.

Vds 2 F pièce plus de 2000 jaquettes. Envoyer listes à Claude Amigo, 36 bis rue de Dunkerque, 75010 Paris.

Vds nbreuses VHS (**Moon 44**, **Hellraiser II**...). Rech. films fantastique, gore, SF. Liste sur demande à Serge Carl, 12 rue Ungemach, Rés. R. Shuman, 67300 Schiltigheim.

Collectionneur propose séries TV et sérials fantastiques années 30/70. Liste contre 9 F en timbres. Thierry Ledesma, 46 rue de la Glacière, 75013 Paris.

Cède nbreux docs sur Van Damme et autres vedettes, ainsi que nbreux mags de ciné. Réponse si enveloppe timbrée à Frédéric Delbeke, 45 rue de la Limite, 7700 Mouscron, Belgique. (*faut envoyer des timbres belges, alors ? Non, y'a pas de gag...*).

Ach 500 F la BO des **Sorcières d'Eastwick**. Allez, quoi, ça fait des années que je la cherche ! Stive Rudin, Xirès-Soleil, 3963 Crans, Suisse (VS). (*Pas des francs suisses, j'espère ? Depuis qu'on a fait l'Europe, je m'y perds. En plus, t'es même pas dans l'Europe, toi, le Suisse. Je sais pas si on va t'écrire, tiens*).

Vds, ach., éch. films d'horreur, bizarres, violents, HC... Vds vynils HC. Envoyer liste ou timbre à Nicolas Felgerolles, 4 rue du Béguin, 69007 Lyon.

Vds 10 F les trois 2000 jaquettes, ainsi que BO de **Star Wars 1** et **2**, **Jurassic Park**, **Total Recall**, **Ghost**, **Outland**, **Abyss**, **Cliffhanger** (100 F pièce). Hervé Fatoux, 703 av. de Dunkerque, 59160 Lomme.

Rech. VHS de **Suspiria** et **Ténèbres**, ainsi que BO des films de Dario Argento. M. Caumartin, 2 rue du Leu, 80132 Buigny-L'Abbé.

Vds BD *Strange*, *Marvel*, albums *Lug*, *Conan*, *Artima*, *Arédit*, comics-pockets... Liste sur demande à Hans Humbert-Brun, 109 rés. les Marroniers, 62830 Samer.

Vds magazines et fanzines SF, horreur et fantastique. Envoyez un coupon réponse et écrire en anglais si possible. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford M7 4GQ, Angleterre.

Vds *M.M.*, *E.F.*, *Starfix*, *Première* à partir de 10 F, ainsi que des affiches de films fantastiques. Georges au 30 57 04 65.

Rech toute source de latex/latex liquide en vue de réaliser un court métrage d'animation. Andrès Marchal, 17 imp. Jean-jaurès, 16340 L'Isle d'Espagnac.

Vds VHS de DA japonais et films (**Godzilla**, **Les Maîtres du Temps**...). Benoit au 30 95 54 06.

Vds et éch. jaquettes, affiches, posters, livres... Rech. anciens n° de *M.M.* et tout sur Michael Jackson et ***Code Quantum***. Liste contre enveloppe timbrée à Nicolas Guibreteau, 4 route de Nieul, 17810 St Georges des Coteaux.

Rech. VHS de **Touch of Zen** de King Hu (**Les Héroïques** chez *René Chateau*). Olivier Ferra, 20 rue Ludovic Bonin, 69200 Vénissieux.

Vds/éch. VHS des rencontres publiques de Brad Dourif, Tobe Hooper et Roger Corman que j'ai filmées au dernier festival du film fantastique de Bruxelles. Ch. VHS de **La Maison aux Fenêtres qui Rient**. Bruno Buch, rue Dupont 49, 1210 Bruxelles, Belgique.

Vds + de 3000 BD (*Strange*, *Fantask*, *Nova*, *RCM*), comics pockets (*Dracula*, *Demon*, *Hulk*...) + 150 Bob Morane. Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 78017 Paris.

La base lunaire Alpha est toujours opérationnelle ! (*ouf, tu me rassures !*). Rens. au Club Cosmos 1999, Richard Plumel, 2 rue du Jardins des Plantes, 21000 Dijon.

Rech. tout sur Jack Nicholson et Robert Englund. Aimerais prendre contact avec correspondants 15-18 ans fans de ces deux acteurs. Gaëlle Villebois, 3 allée Yves Gandon, 51100 Reims.

Vds. *Impact* 1 à 43 et ach. Mad Movies 1 à 22. Vincent au 40 65 89 15.

Ch. anciens numéros de *Mad Movies*, 1 à 28 et tout numéro de *Vendredi 13* et *Télé-Séries*. Vends jeux Megadrive. Tél.: 37 27 50 39. Demander Dominique.

Ch. VHS de **Shining**, tout sur **The Crow**, et correspondants à partir de 16 ans au Japon et aux Etats-Unis fans de japanimation. Aymon Pascal, Saxonne, 1966 Ayent, Suisse (VS).

Vds, ou éch. contre mangas, santiags noires 41 en cuir (400 F) (*n'importe quoi, les mecs !*), VHS **Freddy 6** (60 F), CD "Plus de peur" (70 F). Tristan au 35 03 73 47 avant 20 heures.

Rech. VHS des films de Lucio Fulci et Lamberto Bava, ainsi que **Corruption** (**Laser Killer**). André au 81 83 45 60.

Vds 60 F pièce VHS de **Nekromantik**, **Le Sous-sol de la Peur**, **Le Premier Pouvoir**, **Shocker**. Rech. docs sur les **Evil Dead**. Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralde.

Vds/éch. BO en CD, casettes audio import, 33t import. Liste contre enveloppe timbrée à Stéphane Paulus, 108 rue du Troupeau, 95100 Argenteuil.

Rech. VHS de **New York ne Répond plus**. Vincent au 45 16 55 58.

Vds 30 F pièce *Cinéfex* (VF) 1 à 4 + n° **Space Balls** (USA), ou éch. contre des William Hope Hodgson (*Néo*) et "Malpertuis" de Jean Ray. Da Cruz, Appt 124, Rés. Les Gentianes, Ch. de la Petite Garenne, 16000 Angoulême.

Vds nbreuses VHS, dont **Orange Mécanique** (200 F) (*dis donc, ça met le kilo d'orange à combien, ça ?*). David au 55 43 27 88.

Vds, ach. et éch. trading cards de *Aliens Vs Predator*, *Star Wars Galaxy II*, *Star Wars Widevision*. Henry Desfrançois, 56 rue d'Auteuil, 75016 Paris.

Vds 500 F les 3 "Art of Star Wars. Rech. VHS de **Conan le Barbare**. Guillen, 32 passage de Désir, 75010 Paris.

Rech. tout sur Corey Haim, Billy Wirth, Balthazar Getty et Michaël Biehn. Mathilde Denes, 2 rue Ampère, Bât C, 62221 Noyelles S/S Lens.

Ach. jouets 1978 de ***L'Homme qui Valait trois Milliards***, ***Goldorak*** + affiches, jouets, objets sur **Vendredi 13**, **Les Dents de la Mer**. Gaëtan David, 20 rue des Saules, 68300 St Louis.

Collectionneur propose VHS de **Tarentula**, **Le Monstre des Temps Perdus**, **Les Survivants de l'Infini**, et nbreux films/séries SF/fantastique/péplum. Daniel au 87 58 23 52.

Rech. jeu **Les Dents de la Mer** (requin jouet), figurines 33 cm des personnages de **Star Wars** et jouets **E.T.**. Frédéric Zamochnikoff, "La Colombière", 39800 Buvilly.

Vds VHS de **La Forteresse Noire**, **La Créature du Marais** et autres films fantastiques. Frédéric Kunta, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Vds 3000 BD super-héros *Lug*, *Arédit*, comics, jouets **Star Wars**, collections *E.F.* et *Métal Hurlant*. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds/éch. nbreuses trading cards US (illustrateurs, *Marvel*, **Star Wars**, *Fallen Empires*). Rech. collectionneurs pour préparation d'un fanzine sur ce sujet. Didier Charnay, 3665 A, route de Marboz, 01440 Viriat.

Vds nbreuses VHS films horreur/fantastique (50 à 70 F), et photos nues ou vêtues (surtout nues !) (*ah, bon, t'as failli nous faire peur...*) de stars ciné, TV et mode. Liste contre 1 timbre à Fabrice Romain, 44 rue Baussonnet, 51100 Reims.

Ach. VHS "Making of" de **Terminator 2**, les 3 **Alien**, **Abyss** et plein d'autres. Rech. BO de **Hidden**. Stéphane Bouvier, 43 chemin des Genêts, 74600 Seynod.

Vds *Impact* 1 à 55, 350 F le lot port compris en recommandé. Alain au 61 49 30 63. (*La vache, mais c'est de la concurrence déloyale, ça !*).

Vds VHS de **L'Enfer des Zombies**, **Le Jour d'Après**, **Réincarnations**, **Amityville 2**, etc. + affiches, livres... Ch. VHS de **Jason et les Argonautes**, **King Kong** (1933), **Zombie**, etc... Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Rech. tout doc sur **The Crow** et Brandon Lee. Damien Antagnac, 2 av. Général Decroute, 31100 Toulouse.

Vds nbreux films rares en VF : **L'Oasis des Tempêtes**, **Children of the Damned**, **L'Homme H**, **Silent Running**... Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds nbreux jouets **Star Wars** (personnages, vaisseaux, gadgets...). Liste contre enveloppe timbrée à Christophe Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Rech. BD *Glénat/Comics USA* (*Batman/Predator*, *Rocketeer*, *Elektra : le Retour*...) + collection super-héros (*Batman*, *Daredevil*...) + *Elektra Assassin* 1 à 4 (*Delcourt*). David Guastamacchia, n°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Rech. VHS de **Rendez-vous avec la Mort**, **La Malédiction de la Pyramide**, **L'Enfant du Diable**, ainsi qu'une jeune fille, 25/30 ans (*mais dis donc, tu fais ton marché, toi...*) aimant les mangas et désirant en explorer le contenu. Le plus tôt sera le mieux. Philippe Mangas (*ah oui d'accord, je commence à comprendre...*), 21 rue de l'Etoile, 85700 Pouzauges.

Christelle Jugé, Les Mureaux

C'est le désespoir qui me pousse à écrire ce mini-pamphlet rageur. Je tiens tout bonnement à dénoncer *Voici*, pour ne citer qu'eux. Ne vous êtes-vous jamais penché sur un *Voici* (par curiosité, bien sûr) ? Eh bien, au sommaire, vous avez une «citation» de bon aloi (allons, appelons ça comme ça) d'un personnage célèbre. Méfions-nous cependant, car nos éventuels enfants risquent d'avoir à étudier les subtilités du langage d'Amanda Lear ou de Christine Bravo. Belle perspective ! De fait, je trouve que le nombre de beaufs (au lieu de régresser) augmente chaque jour à une vitesse alarmante. J'ai également la très mauvaise impression que trois Françaises sur cinq (je dois bien dire à contre-cœur que ce sont des femmes. *C'est vraisemblable, oui, mais les deux autres, alors, elles sont quoi ?)* brandissent *Voici* dans les transports en commun avec force ostentation. Mais, et j'y viens, les hommes n'ont rien à leur envier, tant ils se rattrapent dans d'autres domaines, tels que le foot ou le tiercé. Je n'irai donc pas plus loin que le sommaire, ce serait trop horrible et je tiens à épargner votre sensibilité. Mieux vaut un bon vieux *Mad* (et ce n'est pas J.P.P. qui me contredira). A bon entendeur, ou plutôt, à bon lecteur, salut.

Fais gaffe, Cricri, tu risques gros à critiquer le foot. Nous avons deux supporters indéfectibles à Mad Movies. *Si je leur transmets ta lette, ton compte est bon. J.P.P.*

Ludovic Molin, Clermont-Ferrand

Je m'inquiète beaucoup de la qualité de *Mad* dans les prochaines années. A feuilleter les anciens numéro, je me rends compte que les films étaient plus intéressants autrefois. Les seuls films qui vaillent encore la peine de nos jours sont réalisés par des anciens maîtres. Mieux vaut, à ce moment-là, se précipiter au vidéo-club du coin pour louer un bon vieux film, même déjà vu. Si vous en doutez, citez-moi à l'heure actuelle des réalisateurs capables de rivaliser avec les anciens spécialistes du genre : Carpenter, Argento, Romero, Hooper, Craven, etc... Et je tiens à féliciter l'équipe pour le travail accompli durant toutes ces années sanglantes.

Nicolas Kannengiesser, Thionville

Amateur de cinéma fantastique, et plus ouvertement de séries Z qui tachent, je vous écris dans le but précis de m'éclairer sur un film datant de 1983, réalisé par Lamberto Bava, intitulé **La Maison de la Terreur**. En effet, la jaquette de ce film renseigne peu sur le contenu de l'œuvre, si je puis dire. Quel en est le titre original ? De quand date la sortie en salles et, pour finir, ne s'agirait-il pas de Michele Soavi, notre lauréat du dernier *Fantastica*, dans le rôle du méchant ?

*Ton film s'intitule **La Casa con la Scala nel Buio**, sorti le 23 décembre 1987 (au Brady, quand même !). Il traite d'une classique affaire de dédoublement de la personnalité, (à la **Psychose**), bien que le traitement renvoie plutôt à la période giallo de Dario Argento. Sinon, tu as bien reconnu Soavi qui personnifie Tony, autrement dit, le coupable... J.P.P.*

Jean-Marie Piala, Marseille

J'aimerais vous faire part de ma déception pour **Entretien avec un Vampire**. Si Neil Jordan a réussi à retranscrire parfaitement l'atmosphère du roman d'Anne Rice (*ce qui n'est pas rien, dis donc !*), il n'en va pas de même avec les personnages. Louis et Lestat ne parviennent pas à restituer la souffrance qu'engendre la condition de vampire, et notamment Louis (médiocre Brad Pitt), pris entre son désir de sang et ses scrupules à tuer pour cela. Quant à Lestat, il n'est dans le film qu'un vulgaire vampire, loin de ce magnétisme du personnage dépeint par Anne Rice. La faute à Tom Cruise qui, à mon avis, n'a pas du tout le physique du rôle.

Gray, Poitiers

Votre journal me réconforte, car il me prouve qu'il existe bel et bien des mordus de fantastique, d'horreur et autres films fabuleux. Dans mon entourage, composé d'étudiants en médecine, principalement (je suis moi-même étudiante en 6ème année de médecine), la science et le cartésianisme l'emportent sur la science-fiction et l'imaginaire. Personne ne veut me croire lorsque, face à un malade anémié, je lance l'hypothèse diagnostique du vampirisme !
Le jour où j'ai lu, dans votre courrier, la lettre d'un médecin qui exposait *Mad Movies* dans sa salle d'attente, j'ai bondi de joie ! Nous avons tous besoin d'évasion, de rêve et d'exutoire à notre violence quotidienne.
Ma lettre se veut aussi un appel au secours : au secours d'un cinéma d'Art et d'Essai menacé dans notre bonne ville de Poitiers par le rectorat qui veut récupérer les locaux. Le Dietrich est une des seules salles, avec le Théâtre Municipal, à nous offrir tous les films en V.O., ainsi qu'un programme hors des sentiers battus. J'y ai notamment découvert **Akira**, **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, **Le Festin Nu**, **Body Snatchers**, que les autres salles projettent une seule semaine, voire pas du tout. Et on veut supprimer ce cinéma, tenu par des bénévoles, alors que Poitiers est une ville universitaire (28.000 étudiants en 1995) !
Une pétition circule contre ce projet. Cinéphiles de la région, renseignez-vous et venez nous aider.

Nicolas Mengus, Strasbourg

Ballaman, suite (et fin ?).
J'ai été très fier de voir mon Ballaman figurer parmi les œuvres retenues dans la *Mad'Rubrik* du n° 92, où la concurrence était redoutable (et talentueuse). Comme l'absence de Catwoman semblait vous chagriner, et que la «suite» attendue dans le n° 93 a été reportée, je me permets de vous envoyer ma Catwoman afin de vous consoler (ainsi que les lecteurs malheureux si vous la publiez). Merci à vous.

Ah, dis donc, t'as eu raison, finalement. Une Catwoman pareille c'était trop bon pour Ballamou...



LE TITRE MYSTÉRIEUX



Supporter adepte du slogan «manger des pommes», transexuel victime d'une implantation mammaire effectuée à la va-vite, porteur de furoncles au stade terminal ? Cherchez encore, la réponse est dans le film dont il s'agit de trouver le titre pour mériter l'envoi gratuit du prochain numéro.
Nos cinq gagnants précédents avaient, eux, bien identifié le **Frankenstein Créa la Femme** de Terence Fisher. Ce sont Pierre Petit (Paris), Vanessa Lamiel (St-Denis), Pascal Chevalier (Bagnolet), Jérôme Ploteau (Nantes), Elrick Olger (Iroudouer), suivis dans la foulée par Ludovic Lecomte, Arnaud Fabiziak, Julien Dupuy, Nicole Fermier et Cédric Rognon.

Ach. enregistrement de la 18e cérémonie des Césars (*ouh, le maso !*), docs sur **Les Nuits Fauves**, Cyril Collard, Romane Bohringer. Vds 60 F pièce BO en CD de **Intersection** et **Les Valeurs de la Famille Addams**. Philippe Fabien, 13 rue Racine, 56270 Ploemeur.

Rech. VHS de **Once upon a Time in China**, **Le Syndicat du Crime 1, 2 et 3**, **Rouge**, **Roboforce**, **Magnificient Wariors**, **Le Sens du Devoir 4**... Grégory au 20 92 88 13.

Ach., vds, éch. tous les jouets de la trilogie **Star Wars**. Michaël Wincq, 1 rue du Meuris-Marais, 7971 Basècles, Belgique.

Vds 2000 F (port compris en recommandé) + de 200 BD : *Strange* (années 80 à 82), *Rahan*, *Conan* (*Lug*, *Arédit*) et divers comics. Dominique au (1) 48 60 46 15 entre 20 h 30 et 22 h.

Vds 90 F pièce VHS de **Kalifornia**, **New Jack City**, **Envoûtés**, **Spinal Tap**, **Cohen and Tate**, **Basic Instinct**, "Surf Total", "Les Harlem Globetrotters", "Canal + 10 ans d'humour". Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Vds "Je voudrais pas crever" et "J'ai besoin d'amour" par Klaus Kinski. J. Delmas, rue de Pérelle, 38460 Chozeau.

Vds 100 F pièce VHS de **Abyss** (version longue), **La Part des Ténèbres**, **Batman contre le Fantôme Masqué**, et 50 F pièce **Nightwish** et **Parasite**. Frédéric Laurent, 43005 La Grande Couronne, 59450 Sin-le-Noble.

Éch. jaquettes tous genres contre docs sur **Hellraiser** et **Evil Dead** ou jaquettes **Hellraiser**, **Génération Perdue**, **Fortress**, **Ça**, **Tommyknockers** et **Les Maîtres de l'Univers**. Olivier Dumont, 13 rue des Quarante, 80140 Oisemont.

Vds collection **James Bond** (16 titres) : 1000 F. Pierre Gauvin, 15 rue Francis Garnier, 58000 Nevers.

Rech. docs, posters, photos sur Alfred Hitchcock. Olivier Gutierrez, 34 rue d'Alexandrie, 11000 Carcassonne.

Vds 700 comics, adaptations (*Lug*, *Arédit*) et affiches de films. Liste contre enveloppe timbrée à Jérôme Pescheloche, 37 bis rue Hoche, 92130 Issy-les-Moulineaux.

Vds anciens *M.M.* et *Impact* à prix intéressants + nbreuses VHS pas chères. Liste contre 1 timbre à Fabrice Hameury, 7 square de Fréjus, 91300 Massy.

Vds VHS fantastique/divers de 30 à 80 F pièce + livres Fleuve Noir. José Cardetas, 231 allée du Forum, 92100 Boulogne.

Rech. BO CD de **Krull**, **Cherry 2000** et **Runaway**. Laurent Saunier, 40 rue Baudelaire, 54710 Fléville.

Rech. tout sur Zach Galligan et les deux **Gremlins**. J.F. Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.

Vds nbreux docs, photos, cartes sur Sylvester Stallone. Ch. correspondant fan de l'acteur. Francis Bauchet, 67 rue d'Oran, 59100 Roubaix.

Vds 300 BD : *Marvel*, *Lug*, *Semic*. Rech. *M.M.* pour compléter collection, et correspondantes 18-25 ans fans de Freddy et de cinéma fantastique/horreur. Marco Sagheddu, 838 rue du Mal Leclerc, 59182 Montigny-en-Ostrevent.

Rech. numéros de *Cult Movies* : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 et 14. *Vampirella* 2, 26, 28, *Creepy* 21, 23, 28 , ainsi qu'anciens catalogues du Festival d'Avoriaz. Tél.: 48 74 70 83 (J.Pierre), seulement en matinée des jours de semaine.

Vds VHS ***Star Trek*** (intégrale), ***Au delà du Réel***, ***Quatrième Dimension***, ***Envahisseurs***, ***Aux Frontières du Réel***. Liste détaillée sur demandeà Jean-Luc Finotto, 14 a rue Virgile, 42100 St Etienne.

Vds affiches de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée à J.P. Alvarez, 5 rue Parmentier, 65260 Pierrefitte Nestalas.

Collectionneur propose éch. de films et séries 1900-1960. Ch. série en VF ou STVF ***Perdus dans l'Espace***. Jean-Noël au 94 28 72 94.

Ch. articles, photos, objets sur ***The X Files***, et notamment le comics (éditions *Tapps*) et le roman de Charles Grant. Ch. aussi BDs de Will Eisner. Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Ch. anciens jouets des **Maîtres de l'Univers**. Christophe au (16-1) 64 35 58 85 après 18 h.

Vds BD *Lug*, comics, trading cards, posters, VHS, laserdiscs, photos, tout sur **Conan**, **Aliens**, **The Crow**, X-Men... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Ch. anciens numéros du magazine britannique *Darkside* : n°s 1 (octobre 90), plus juillet 91, octobre 91, mars 92 et novembre 93. Tél.: (toute heure) 64 88 02 93.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s fans de ciné fantastique, **Entretien avec un Vampire**, **Dracula**, **Stargate**, et le groupe IAM. Nathalie Reusser, Écluse 30, 2000 Neuchâtel, Suisse (VS).

- correspondant(e)s fans de Noir Désir, de BD, médiéval fantastique et de *M.M.* bien sûr. Audrey Gallicchio, 29 lot. "La Moulinelle", avenue Maréchal Juin, 30300 Beaucaire.

- correspondant(e)s aimant le fantastique (ciné et littérature) ainsi que la musique gothique et hard-metal. Lucie Balme, 16 rue de la Libération, 38610 Gières. Rech. aussi docs, articles et films sur/avec Bela Lugosi.

- copines 18-30 ans pour amitié et sorties (*et plus si affinités, I presume...*). Philippe Pellé, 8 rue Philippe de Beaumanoir, 60700 Pont Ste Maxence.

- correspondantes 20-25 ans aimant le fantastique sous toutes ses formes, le ciné en général, la lecture, la musique et habitant le Nord-Pas de Calais. Thierry Dehorter, 5 allée des Primevères, 62231 Coquelles.

- correspondant(e)s 15-17 ans dingues de **The Mask**, **Frankenstein**, **The Crow** et **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**. Olivier Trocklé, 54 rue Émile Coué, 54000 Nancy.

- correspondantes 17-77 ans aimant le ciné fantastique, Stephen King et Depeche Mode. Yannick Lahaye, 58 rue Mignard, 62100 Calais.

- fans de ciné US, de gore, de **The Crow**, ayant osé prononcer 5 fois "Candyman" devant leur miroir. Échange délire et sympa pour tous. Pascaline Le Marc, 08 allée de Santeuil, 95690 Nesles la Vallée.

Quelqu'un pouvant me faire une copie des albums suivants : Bad Religion, Stranger than Fiction, Body Count, Born Dead et Death Symbolic. Sophie Bizet, 12 rue Tivoli, 09200 St Girons.

Correspondante (s) (*oui, t'as raison, tant qu'à faire...*) 15-18 ans aimant le cinéma (surtout fantastique), les jeux vidéos, la musique et ayant le sens de l'humour. Anthony Perroux, 47 rue Principale, 72340 Poncé-sur-Loir.

Ch. jeunes Jedis qui avez admiré les exploits des héros de l'Alliance. Nous avons pu stoker des informations vitales pour la victoire de la rebellion à notre quartier général. L'analyse de ces informations nous a révélé l'approche d'un événement qu'il s'agit de commémorer. Que la Force soit avec vous. Ecrire à *Star Walkers*, 16 rue Walker, 62000 Arras.



Réservez dès maintenant vos billets pour la 2ème édition du

MARATHON DU FANTASTIQUE

au Grand Rex à Paris du 28 juin au 2 juillet 1995

18 films présentés parmi lesquels...



AKUMULATOR 1 de Jan Sverak
(Prix de la Critique/Mention Spéciale du Jury Fantastica/Grand Prix Festival de Bruxelles)
THE MANGLER de Tobe Hooper
SPECIES de Roger Donaldson
TANK GIRL de Rachel Talalay
JUSTINO, UN ASESINO DE LA TERCERA EDAD
de Luis Guridi & Santiago Aguilar
JOHNNY MNEMONIC, CANDYMAN 2, HIDEWAY (sous réserve)

LA NUIT "SHINYA TSUKAMOTO" Samedi 1er juillet de minuit à l'aube
TETSUO 1, TETSUO 2 ET HIRUKO THE GOBLIN

Avec des séquences surprises de

WATERWORLD
de Kevin Costner
CASPER LE FANTOME
une production Steven Spielberg
JUDGE DREDD
de Danny Cannon

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner accompagné de votre chèque ou mandat à :
REX "Marathon du Fantastique" 1,Bld Poissonnière 75002 Paris

Oui, j'achète.........passeport (s) valable (s) pour les 15 séances + la nuit Shinya Tsukamoto
au tarif de 300 Frs l'unité, soit ....Frs
Oui, j'achète.........billet (s) pour la nuit Shinya Tsukamoto seulement
au tarif de 50 Frs l'unité, soit............Frs
+ 25 Frs de Frais de port recommandé soit un total de............Frs
NOM :
ADRESSE :

VPC MAD

ELLES SONT NOMBREUSES...

ELLES SONT NOMBREUSES...
ET TERRIBLEMENT VORACES !

TICKS

ET TERRIBLEMENT VORACES.

Le créateur du premier VENDREDI 13 a gardé le meilleur pour la fin

JASON VA EN ENFER

NEW LINE CINEMA

LE CRÉATEUR DU PREMIER VENDREDI 13 A GARDÉ...

LE MEILLEUR POUR LA FIN.



ENFIN DISPONIBLES A LA VENTE !

